

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

TIRER LA LANGUE, TREMPER SA PLUME :

FICTION ET ESSAI LITTÉRAIRE

par

HÉLÈNE BOISSÉ

Bachelière ès lettres (littérature)

de l'Université de Sherbrooke

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

pour obtenir

LA MAÎTRISE EN ÉTUDES FRANÇAISES (LITTÉRATURE)

Sherbrooke

DÉCEMBRE 1998



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-46703-1

Canada

Faculté des lettres et sciences humaines
Département des lettres et communications

TIRER LA LANGUE, TREMPER SA PLUME

Hélène Boissé

Composition du jury

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Robert Giroux, Directeur de recherche

Joseph Bonenfant, Examineur

André Marquis, Examineur

Résumé du mémoire

Pourquoi ce titre **Tirer la langue, tremper sa plume**? Chez moi s'articule un certain refus de l'hérédité. Je me méfie de l'hérédité, partout où celle-ci est reliée, de près ou de loin, à la langue maternelle, au sens propre et au sens figuré. C'est un refus d'être assimilée, interprétée et définie par un autre. C'est en partie à cause de ce *refus global* si j'ai cessé de résister à l'écriture, si je m'en suis accordé, envers et contre tous, l'ultime *impermission*, et encore à cause de lui si j'écris chaque jour noir sur blanc, à la première et à toutes les personnes du singulier et du pluriel, si je sens que l'écriture l'exige.

Dans ce mémoire, je porte à l'attention *du texte à lire* les états d'esprit et de corps grâce auxquels j'ai écrit avec plaisir, et d'autres difficultés tout aussi perverses. Je nomme le plaisir d'écrire, là où écrire, c'est élever le langage jusqu'à la fiction, ou à la représentation, et en même temps la difficulté d'écrire, de mettre en mots et en forme le *texte caché* en chacun de soi, en moi donc, pour en laisser surgir le sens, voire *le remettre en état de bruire*. Le plus exigeant, ce fut de désapprendre la langue des autres, de m'approprier la mienne.

Avant d'écrire, je n'avais aucune histoire ni aucune mémoire à honorer. J'étais un lieu d'inscriptions. Mais bientôt, un mot à la fois, une phrase, patiemment, je balançai par-dessus l'épaule mes secrets de famille et de société, des générations de secret, et j'écrivis. À force d'écrire, je rompis les derniers liens de connivence avec quantité de miroirs. Cela me permit de «revenir à moi», comme on dit, en dehors des autres, mais sans les quitter. Autour de la table, chacun avait ses raisons de poursuivre, mais ce n'étaient plus les miennes. Désormais, j'avais *presque* les mains libres.

PLAN DE MÉMOIRE

À DEUX VOLETS

FICTION ET ESSAI LITTÉRAIRE

TIRER LA LANGUE, TREMPER SA PLUME

fictions et autres réalités

Ne compte que ce qu'on écrit avec
nécessité, par besoin intérieur.
Tout le reste est absolument inutile.

CIORAN

1. Introduction générale

1.1 La petite histoire

Cette citation du début suggère et résume tout mon rapport à l'écriture : j'écris par nécessité, sous l'effet d'une contrainte intérieure, qui se traduit aussi par une pulsion textuelle. Je ressens cette nécessité d'exprimer un certain rapport à l'autre et au monde en général, que l'écrit mieux que l'oral permet -- nécessité qui est aussi le mobile de l'écriture. Il y a des réalités que seule la fiction peut prendre en charge. Cette écriture manifeste la manière dont ce monde s'est introduit dans mon imaginaire, par les entrées de service, les yeux, les oreilles. Chaque fois que nous écrivons, plusieurs vies entrent en soi, toutes «préverbales», par les voies disponibles, par les cinq sens. Vies inachevées, qu'aucun parcours d'écriture ne saurait non plus achever. Vies aliénables, et précaires. Mais la main est téméraire et ne se préoccupe pas outre-mesure de la signification immédiate des choses. Elle nomme les réalités dont elle se saisit, quelques fois leur permet une incarnation textuelle, en favorisant un passage de l'intérieur vers l'extérieur, à travers un texte qui possède lui-même sa propre intériorité et autorité. Va-et-vient constant entre le monde et soi. Enfin, chaque fois que j'écris, je deviens une quantité non négligeable de moi, de vous : sans la présence des autres, aucun «je» n'existe ni ne saurait exister.

«sur nous un graffiti / des mains». Ainsi se termine Je n'écris plus, mon premier recueil de poésie, publié en 1990. Je signifiais déjà que nous naissons inscrits par d'autres mains. Seule la réécriture nous appartient. Cette réécriture, je la tente ici et chaque fois que je m'assois à ma table de travail. «Je n'ai jamais su qu'écrire», poursuivais-je dans un deuxième recueil Et

autres infidélités, accidentellement paru la même année que le premier. Et encore, sur la quatrième de couverture de mon dernier recueil, De l'étreinte, paru en 1995, cette assertion : «j'écris parce qu'il s'agit / de ne jamais laisser personne, / ni ancêtres, ni vivants / nous dire qui nous sommes».

Voilà, j'écris pour trouver et proposer ma propre définition du monde. Autrefois, j'écrivais uniquement de la poésie. Je m'intéressais plutôt à une métaphorisation du réel et, d'un même élan, je m'appliquais à réduire celui-ci à quelques vers à jamais solitaires et clandestins. Je voulais transformer ce qui semblait réel en objet d'écriture, m'approprier cet objet *avant* de lui rendre son âme, et de le voir disparaître. Je voulais que les mots, une fois écrits et donnés, vivent sans moi : aucune vie publique ne m'importait. D'un certain point de vue, la poésie correspondait à un refus de prendre une parole de chair : celle-ci était d'avance une parole abandonnée, mais que le récit allait récupérer et utiliser à ses propres fins. Dans la poésie, je refusais presque d'avoir vécu, je demeurais désolée, puisque je n'arrivais pas à coïncider avec l'expression juste, celle que je sentais, intuitionnais. De même, je tenais mon âme en laisse, c'est-à-dire ma langue intime. Mon plaisir d'écrire était alors dans la retenue et la gestion de choses à ne pas dire, à ne pas écrire. J'ai tenu longtemps cette langue, jusqu'à ce qu'elle déborde partout.

Ce débordement m'a donné envie de raconter des histoires qui, je me plais à le dire, n'endormiraient personne, et ce, avec les matériaux que nécessairement la poésie «laisait-pour-conte». Mais le récit ne mettait pas un terme à l'écriture de la poésie, que je privilégie toujours. Au contraire, elle s'en emparait, l'intégrait à sa substance. Il y a des réalités que seule la poésie peut fabriquer, montrer, formuler. Certains vers portent en leurs flancs un véritable roman, tant ils contiennent une vie condensée, voire saturée de sous-en-

sembles. Quelques-uns de ces vers sans doute m'ont portée sur la « chose » narrative. Enfin, j'ai mis le petit Robert à ma main, celui qu'Édith, mon personnage central, me proposait comme objet de lecture et d'écriture, et, comme on dit, la main à la page zéro. Et j'ai écrit.

1.2 L'histoire de la rédaction du mémoire

Ce qui m'intéresse davantage dans l'histoire de la littérature tient à l'écriture, c'est-à-dire à la littérature qui est toujours en train de se *refaire*, à travers celles et ceux qui la pratiquent. Cette écriture et cette littérature vont de pair avec le parcours d'un itinéraire de la lecture. Sans lecture, il n'y a pas de littérature possible. L'écriture impose déjà un acte de lecture, et cet acte est, du moins je le crois, le principal préalable à sa formation, et à la formation d'un auteur : écrire, c'est lire et *avoir lu*, dans les livres et dans la vie. C'est vraisemblablement sous ces angles que j'aborde la rédaction de ce mémoire. La partie fiction propose davantage une plongée dans l'imaginaire personnel et collectif, tandis que la seconde partie, l'essai littéraire, se présente comme une réflexion autour des sources de l'écriture.

En ce qui concerne l'écriture des récits, j'ai voulu que le seul espace devienne l'espace mental du lecteur, interpelle son propre imaginaire, le mette en scène : la vraie vie ne se passe pas ailleurs qu'en soi. J'ai aussi voulu que les temps des récits qui, dans un premier temps, relèvent d'une vision personnelle, s'en affranchissent bientôt et coïncident avec la subjectivité élargie du lecteur. Je présume donc que le lecteur est comme j'étais moi-même *avant* et pendant l'écriture première de ces récits, qu'il attend qu'une chose lui soit « révélée ». Il ne connaît d'abord ni les histoires que je vais lui raconter ni la manière dont je vais les lui raconter. Il a une sorte de disponibi-

lité à autre que lui, comme j'en avais une à «moi-autre» en les écrivant. Mais les histoires que je lui raconte ne sont pas celles que le lecteur lira. À travers celles-ci, chacun (se) reli(e)ra (à) sa propre histoire, n'imaginera que la sienne révélée sous un angle différent peut-être, et à travers des liens de sens qui ne s'imposeront qu'à lui, que lui seul pourra suggérer, tisser.

Enfin, je souhaite que ces récits inventent le lecteur, de même qu'ils l'invitent à une rencontre secrète avec son propre imaginaire. Que ces récits lui donnent l'opportunité de revisiter sa vie, et de la traduire en un langage bientôt personnel et lui aussi équivoque.

Cela dit, mon premier objectif, à travers l'élaboration de ce mémoire à deux volets, fiction et essai, était d'apprendre à raconter des histoires qui tiennent debout justement, des histoires «lisibles» dès la première lecture, et habitables par d'autres imaginaires. J'aime les histoires complexes sans être compliquées. C'est *avant* le langage que les histoires sont compliquées, puisque le langage dénoue, ou déjoue quelques interdits, pour tisser entre ces derniers des liens de sons et de sens. Finie l'économie de langage! J'avais désormais trop de mots à la bouche, en plus d'une véritable envie de tenir une conversation intime mais secrète avec un lecteur virtuel. Les lecteurs, comme tout auteur, ne sont toujours que des êtres virtuels, en voie d'apparition. Apprenant à raconter des histoires, j'apprenais à discipliner mon imaginaire plutôt qu'à le censurer, et à faire de ce dernier un lieu narratif de langage. De mon point de vue, j'en renouvelais ainsi le fond et la forme, c'est-à-dire que je recréais un mouvement. Celui-ci a suscité l'émergence d'un recueil de récits intitulé TIRER LA LANGUE, et sous-titré «fictions et autres réalités». Pour moi, en effet, la fiction est une réalité comme une autre, mais qui souffre d'un

«handicap» : tout se passe comme si, *avant* d'écrire, elle demeurerait cachée, «irrévélée», même à soi.

Mon second objectif était d'acquérir, en la pratiquant, une maîtrise des codes d'écriture, de même qu'une certaine habileté à en parler. Je voulais m'exercer à tenir un discours personnel autour de ces codes, sans tomber dans l'«explication de textes». Il s'agissait d'arriver à parler de certains mécanismes de conception de ce recueil, des matériaux qui en ont permis et servi l'écriture (lectures, influences, etc.). De même, j'aborde l'univers visité par mes principaux personnages (Édith, la première, et un certain «je») au fil des récits, les visions et les perceptions qu'ils défendent, le verbe clair, avec une grande détermination : ce sont eux qui parlent, aucun autre, même si d'autres voix les traversent. Cela structure l'essai littéraire qui suit et qui s'intitule simplement J'ÉCRIS. Ce titre fait d'ailleurs écho à mon premier titre publié, JE N'ÉCRIS PLUS. Car j'ai commencé par refuser d'écrire, même si j'écrivais. Même si ça écrivait tout seul.

1.3 Exégèse du titre du recueil

J'ai donc voulu apprendre à raconter des histoires, même désiré succomber à la tentation du texte narratif, par défi : j'en avais assez de tenir ma langue, celle que j'avais récupérée dans un marché aux langues, et récurée, et remise en état d'écrire. J'ai voulu la tirer ... à la face du monde! Et le monde, pour chacun, commence avec la mère. Rien de plus favorable que l'usage d'une parole pour tenter ce tour de force. Mais j'avais au préalable un problème de taille à résoudre, puisque je ne possédais à l'origine qu'une langue de poche, avec laquelle j'avais abordé la poésie. Toutefois, je n'arrivais pas à entrer dans le récit avec cette langue-là. Afin d'en user à volonté,

j'ai d'abord dû la tirer de ma poche marsupiale, poche dans laquelle je tenais cette langue au chaud, près de la source. Je voulais lui offrir une autorité, de même que la possibilité de se confronter à d'autres langues ambiantes, ne serait-ce que pour mieux s'en dépouiller. Dans ce contexte, apprendre à écrire a aussi correspondu à une prise de parole. Noir sur blanc et peu à peu, j'élevais ma voix à «auteur» de monde. La page blanche me fascinait depuis longtemps, depuis la mort de l'Autre en moi, de la mère réelle et idéale, qui, de surcroît, tenait la langue du père en otage. Mais ce charme s'est rompu dès mes premières tentatives.

1.4 Noircir des pages ou honorer ses histoires?

Nul reproche n'est prononcé par la page blanche. Nul désir, nul idéal ne la définissent. Nul modèle n'est présenté par cette dernière, nul conseil n'est offert. La page blanche était une surface disponible : elle fut une première surface habitable, un premier miroir de chambre, et elle me donna encore le droit sacré à l'impureté. J'étais seule devant elle, et j'étais pourtant une terre mille fois habitée, déjà visitée. Mais il n'y a toujours que soi devant elle, comme un miroir devant un autre miroir, et même quand ce miroir est peuplé ou affublé d'un imaginaire «noir de monde». *Avant* que l'écriture m'invente, cet imaginaire était gouverné par des personnes qui représentaient surtout un ensemble de lois et de morales qui ne me faisaient pas exister -- pas plus qu'elles ne les faisaient exister, mais cette histoire ne m'appartient pas --, qui ne m'y invitaient surtout pas :

- Prends garde à ce que tu écris. Les paroles s'envolent, les écrits restent.

J'ai choisi de rester.

Bérénice Einberg la première m'a offert une mère en sacrifice. «Chamomor», qui est un personnage fictif de L'avalée des avalés, de Réjean Ducharme, m'a sauvée d'une folie plus grande que ma tristesse. J'ai compris plus tard, en lisant Cioran, ce à quoi j'avais échappé : «La folie n'est peut-être qu'un chagrin qui n'évolue pas.» (Cahiers, p.84). Ce chagrin n'existe plus à l'état brut. Chamomor tenait ma langue en reste, mais je louchais de plus en plus du côté des surfaces blanches, celles qui occultaient l'autre vie. Je prenais secrètement parole, j'abandonnais les autres à leur syntaxe, leurs grammaires d'occasion. «En lisant, en écrivant» (titre d'un essai de Julien Gracq), le seul attentat que je commette, avec plaisir de surcroît, ressemble à un inventaire. Je m'élève contre certains «je» qui me furent «introjetés» et qui ne me définissent plus, qui ne déterminent plus mes rapports à l'écriture et au monde : ils les inventent plutôt. Dans l'écriture, toutefois, j'utilise ces «je», qui servent mes repères, sans jamais s'y identifier «une voix pour toutes». L'écriture est dans mon imaginaire un processus qui n'évolue qu'en revisitant sans cesse les lieux du présent, lieux marqués du sceau d'un présent antérieur. Je sais d'où «ça» écrit, mais j'ignore vers où «ça» se dirige. Je prends «sur moi» cette voix de traverse que tour à tour j'emprunte ou prête à Édith, et l'incorpore à l'écriture qui représente le lieu d'où j'affirme «N'avoir de support qu'une ligne de vie vertébrale» (vers tiré du dernier récit intitulé «Blanc d'encre mémoire»).

La fiction est une énigme, que je ne saurais expliquer : comment expliquer le travail de même que les jeux de l'imaginaire et de l'inconscient (personnels et collectifs) à travers son écriture? Et encore, comment interpréter la formation de certains fantasmes qui naissent de l'écriture elle-même, fantasmes qui tissent quelques fois entre eux des liens secrets de conni-

vences, et qui, de surcroît, s'ajoutent eux-mêmes à la nature déjà complexe d'autres liens qu'entretiennent entre eux les différents personnages? Comment justifier ces infiltrations dans l'écriture -- infiltrations qui modifient tout en se modifiant sans cesse les unes et les autres --, à commencer par de premiers mots, «maman et papa» par exemple? Comment justifier l'usage de tous ces mots nés *avant* notre connaissance de l'alphabet et d'un certain lexique de l'imaginaire, *avant* l'apparition de la grammaire? Tout cela a succédé à ce que nous avons d'abord appris «par corps», *avant* de suggérer un sens propre et figuré à notre expérience. Je sais de quel imaginaire sourdent les concepts modèles de la mère et du père, et d'autres qui traversent sans grâce la majorité de mes récits. Sous le couvert des mots, L'avalée des avalés m'a tout offert. Un récit à la fois et jusqu'au dernier, j'utilise un semblable imaginaire pour dénoncer «mes» faux prophètes. Car cet imaginaire favorise l'émergence d'un «je» aussi fictif qu'autoritaire, qui devient sa propre création, son modèle d'être, son antihéros, et ce, après avoir consommé la séparation, déjà proposée dans le premier récit La rupture. Ainsi le «je», qui naît de, en même temps qu'il naît à l'écriture, se présente langue première, en reléguant la langue «maternelle», celle de la mère, au chapitre de sa préhistoire. Langue imparfaite, cela va de soi, mais langue qui possède au moins le privilège d'être inviolable par un autre.

Aucune explication ne me semble possible : la moindre m'échappe. Je n'expliquerai donc rien à travers cet essai. Mieux, j'écrirai la tête au-dessus de ces récits, le corps pour toujours immergé dedans, comme on tient sa tête et seulement sa tête en dehors de l'eau. Je proposerai ainsi quelques pistes fictives de lecture, qui favoriseront, je l'espère, la lecture du recueil lui-même. Je parlerai des livres qui ont alimenté la réflexion et l'écriture de ce mémoire, fic-

tion et essai, à commencer par le roman L'avalée des avalés, qui a été le principe nourricier et déclencheur de ma pratique d'écriture. Mais aussi, je parlerai d'autres trésors de la littérature, que m'auront légué sans le savoir un Cioran, un Fernandö Pessoa ou l'unique Romain Gary. Sans oublier, bien sûr, Virginia Woolf, debout en je ne sais combien d'exemplaires dans la bibliothèque de mon atelier d'écriture.



2. Fiction : tirer la langue

2.1 Introduction à la lecture de la fiction

En littérature, c'est ainsi : il y a des choses qui sont vraies, et pourtant elles ne sont jamais arrivées; et d'autres qui ne le sont pas, alors qu'elles sont arrivées.

Élie Wiesel

Ce recueil de récits se divise en deux parties inégales fond et forme : la première partie s'intitule «Sortir de l'ombre», et contient les vingt-deux premiers récits, alors que la deuxième prend le titre du dernier récit, «Blanc d'encre mémoire». Il s'agit certainement d'un genre hybride, non traditionnel, à travers lequel poésie et prose se sont rencontrées. Il s'agit d'une forme qui s'est imposée d'elle-même. Autrefois, je n'écrivais que de la poésie. Cette dernière fut ma première langue «maternelle». Pour y accéder, j'ai commencé par m'inventer un lexique de l'imaginaire. Je cherchais des définitions qui correspondaient à mes perceptions de la réalité. Le goût du récit m'est venu à la suite de cela, le jour où j'ai compris que rien n'était jamais certain, qu'il n'était jamais certain que celui qui n'avait pas appris à s'exprimer n'écrirait jamais. J'étais la preuve vivante d'une ressuscitée de la «littérature».

Davantage dans les récits que dans la poésie, j'appartiens à la page blanche, à cette mémoire sans destinée prescrite d'*avance*. Je me surprends maintenant à écrire, à risquer une autre parole que la poésie. Je désire faire des scènes. M'éclater davantage fond et forme. Sortir du moule de l'une sans me fondre à celui de l'autre. Écrivant ces récits, le «je» devient une identité sans réserve d'encre, une espèce de métaphore du vécu. *Avant* d'inventer un

auteur en quête de lecteurs, il a aussi fallu que j'invente un ou plusieurs narrateurs, dont mon personnage Édith, à qui cet auteur est soumis. Ces narrateurs ont consenti à créer du texte, pour ne plus se sentir tellement trompé dans le sens des mots.

La première partie de ce recueil contient donc vingt-deux récits élaborés autour d'une thématique, un viol d'identité sans précédent, chacun ayant entre une et douze pages. Quelques-uns de ces récits intègrent la poésie dans leur structure.

La seconde partie retient un seul texte, qui est un long récit-poème, intitulé «Blanc d'encre mémoire». Ce dernier propose un ordre différent, une résolution de la quête. En effet et en fin de compte, un seul «je» subsiste, un seul texte, qui n'est jamais écrit «une voix pour toutes» : comme la vie, le «je» est sans cesse autre, modifié par l'usage qu'il fait de l'univers qu'il visite et revisite sans cesse, les réflexions qu'il en dégage à tout moment, et qui s'ajoutent à celles qui lui préexistaient. La chimie n'est jamais même, puisque la qualité des ingrédients change à chaque phrase, qui en appelle une autre, et encore une. Ce texte s'initie à faire du lecteur un auteur virtuel et responsable.

Beaucoup d'ellipses dans ces récits, de syncopes narratives, suivies d'«états d'hébétude», comme l'exprimait si bien Émile Ajar dans La vie devant soi. On n'invente pas son imaginaire ni sa logique intrinsèque, c'est plutôt lui qui nous suggère, voire nous propose une identité et une syntaxe d'auteure, en dehors des hébétudes communes. Grâce à cet imaginaire, j'eus accès à des dizaines de personnages-mères et pères à la fois, chacun n'étant comparable (et égal) qu'à lui-même. J'ai dû en trier quelques uns, choisir ceux qui

convenaient à mes fictions. Je ne connais pas de père idéal, ni de mère. Seulement des personnages réels. Aucun ne m'a semblé plus heureux que nature. Il arrive que la fiction soit aussi violente que la réalité. Plus informée aussi. *Avant L'avalée des avalés*, je manquais de repères pour affronter les personnages de mères et de pères. Ensuite, j'ai culpabilisé, chaque fois que j'en dénichais un tapi dans une des nombreuses alcôves de mon imaginaire, et je rougissais dès que je me retrouvais devant les vrais, incomparables à tous ceux que j'ai «lus», de mes yeux «lus», après les avoir transfigurés. C'était *avant* de me mettre à écrire de mes propres mains. Quand j'ai pris possession de ces mères veilleuses en moi, de ces pères interdits, j'ai voulu écrire. Mais je tombai littéralement malade, c'est-à-dire que j'en perdis d'abord mon alphabet.

J'écrivais de la poésie, là où maintenant le récit m'écrit, ou encore me permet d'«écrire à toutes les personnes».

C'est donc dans cette écriture de fiction que des personnages ont pris forme humaine : une fille est née d'un premier mariage entre moi et un crayon, une mère et un père sans qualités particulières, d'autres ensuite, dont les noms épousent des légendes plutôt que de n'être rien : Mère Matraque, par exemple, ou Madame Térésa. Grâce à la collaboration de ceux-là naissait un «je» différent, narrateur de l'inénarrable *avant* l'écriture, et qui, au début, était son unique narrataire. Mais les choses ont bien changé depuis que je raconte des histoires.

Chaque jour, je viens m'installer au restaurant du terminus, avec mes crayons et mes cahiers. Dans cette foule d'étrangers, moi aussi j'attends quelqu'un, ma mère va arriver, mon père, peut-être. Je ne suis pas raciste,

qu'elle soit blanche ou noire, vierge ou en héroïnophobe ma mère, je la reconnaitrai. Mon père, quant à lui, me reconnaitra. En attendant, personne ne reconnaît personne. Alors je continue d'écrire. Presque toutes les personnes que je reçois autour de cette table publique d'écriture souffrent d'une quelconque infirmité du coeur. Mon service de cardiologie est débordé. Mais je ne pense que les blessures à la tête. Ma technique est simplette. Dès que je repère une âme en peine, je lui offre mes épaules en premier et, si le mal ne passe pas, un bloc d'écriture. Je suis bien pourvue d'épaules. Tous les voyageurs le savent. Ma vraie mère le sait. Mais elle n'arrive pas, et je suis fatiguée de recevoir tout ce monde en l'attendant. Et je n'arrive pas à empêcher quiconque de pénétrer chez moi, de «neiger» en moi. De me violer. Je cherche à passer inaperçue. Je découvre un moyen sûr : je fais moi-même comme si je n'existais pas. Je me rends anonyme, j'écris la tête rentrée dans les épaules, les yeux collés à la page. Comme *avant*. Je laisse tous ces voyageurs s'installer où ils veulent, pour conjurer leur solitude, cette solitude de celui qui n'écrit pas, cet ennui. Je leur laisse croire qu'ils gèrent mes illusions et mes affections, mes espaces déserts, mes temps de mémoire, mais sans jamais perdre la réalité de vue. Je sais qui je suis. Je continue de me faire porter disparue, mais je reste là et je réponds à tous, personnellement, même à ceux qui souffrent d'un souffle au coeur. Je cajole les plus démunis, *avant* de les transformer en fiction, de leur *tirer la langue*. J'écris, ne m'attendant plus à rien ni à personne d'extérieur. Mais pour une fois, je m'attends à coïncider avec cette voix qui m'appartient. Je n'ai nulle autre exigence d'écriture.

Toute impression de vraisemblance avec l'un ou l'autre de ces personnages ou événements de fiction est laissée à l'entière discrétion de l'auteure et du lecteur.

Je dois toutes mes lectures, toutes mes interprétations et toutes mes «traductions» à ceux que j'ai rencontrés *avant* d'accéder à l'écriture, qui ne m'a pas, non plus, sauvée de moi-même. Je dois l'écriture entière à la vie, la couleur de mon lexique, la perversité de ma syntaxe, l'usage que je fais de tout «ça». Il fallait que j'en arrive à cette extrémité-là, que j'écrive personnellement ce recueil de récits intitulé TIRER LA LANGUE, même s'il ne s'agit que d'une grimace. C'est souvent à cela, j'imagine, que ressemblent les premiers sourires d'écriture.

2.2 Recueil de récits : Tirer la langue

(fictions et autres réalités)

Première partie : Sortir de l'ombre

1- La rupture

Quand elle était petite, son père lui racontait, amoureux, l'histoire de sa naissance. Il lui disait : «Nous t'avons désirée longtemps, tu as mis plus de dix ans avant de naître. Durant cette inépuisable attente, j'ai commencé à t'aimer». Il lui répétait cette histoire avec ses yeux, ses bras, ses mains. Il caressait comme un miracle le magnifique corps de son enfant. Et ils riaient ensemble, lui, parce qu'il était transporté chaque fois qu'il prononçait son prénom, elle, parce qu'elle était sans cesse ravie de l'entendre détailler leur bonheur.

Plus tard, quand elle eut sept ou huit ans, sa mère leur interdit ces intimités. Il devint myope, puis perdit son amour de vue. Elle découvrit alors qu'elle aussi avait du regard, des gestes. Elle apprit à conjurer l'ennui, à écrire à l'imparfait et à obéir à sa mère.

* * *

Sur la terre, réfléchit-elle enfin et pour exorciser le miroir dans lequel sa mère se contemplait et son père disparaissait, il n'y a que des erreurs d'absence.

C'est toujours la même peine d'amour qu'on transporte en soi.

Trop souvent seuls les prénoms changent, qui n'offrent plus un abri suffisant.

2- Mère à deux faces

- À l'avenir, tu diras aux autres que tu n'as pas de mère, tu viens de la crèche.

La phrase vibre dans mon ventre. Je n'existe pas en dehors de cet imaginaire secret. À l'intérieur, je prends des proportions que je n'avais pas. Cette seule phrase me mène de la chambre à ce corps d'écriture où je m'enferme désormais en supportant la ronde des années.

Je perçois les radiations de la voix de ma mère. Voix chargées d'autres voix et moi, d'autres mères. J'enregistre la récurrence des mots : «Tu diras aux autres que ...» Je n'ai plus de prénom ce matin-là. Le ciel paraissait tendre, puis cette phrase est tombée dans mon bol de céréales et le lait a tourné. J'ai retenu mon souffle jusqu'à ce que la mort m'avale.

J'essaie de saisir l'émotion des mots : «Elle n'est pas ma mère n'existe pas». Des milliers de lèvres bougent rouges dans mes yeux qui se dilatent. À chaque respiration je transpire, me déforme un peu, les contractions s'amplifient, je deviens obèse là où le monde ne considère que la fiction et les os. Je régurgite mes céréales, j'ai mal à la gorge.

Parfois je m'installe devant un miroir et je vois le ciel m'envelopper. J'hésite à détruire ces images qui collent à ma peau. Je ne vérifie rien à propos de cette mère ou de cette fille qui n'auraient jamais existé. Avant cette phrase, c'était sans preuve tangible que je n'existais pas. Que nous n'exis-tions pas l'une en dehors de l'autre. Maintenant, je m'étonne du lait qui surît, de l'alphabet déshydraté au fond de mon regard. Je suis confirmée par ces mots que je n'ai pas pu imaginer avant qu'ils ne passent ses lèvres. C'est vrai, je lui ressemble peu depuis que je vieillis, j'ai tout de l'autre, la poitrine, les

hanches, de trop grosses mains, une sueur d'encre, une manière de préférer les paraboles au lieu de consentir à disparaître tout à fait. Cette manière d'obsession dans le regard, son obsession.

Un jour, je l'envisageais enfin, j'irais consulter le livre des alliances pour me refaire une naissance. «Je dirai au monde que...» Mais le monde existe-t-il ailleurs qu'en soi, plus sûrement?

Un jour, après l'écriture si j'écris pour vrai un jour, je perdrai ce qu'il me reste de connivence avec les miroirs à deux faces.

3- L'absence était divine

- Bonjour. Il n'y a personne au numéro que vous venez de composer, mais si vous laissez votre prénom, votre numéro d'insistance sociale et une empreinte vocale, je vous contacterai le plus tôt possible. Au revoir.

- c'est personne.

Je m'étais vite aperçu qu'il n'y avait presque personne ni à l'un ni à l'autre bout de la ligne. Je n'avais pas crié : «C'EST PERSONNE», je l'avais murmuré, car je sais maintenant contrôler mes humeurs. Je sais faire le poids, c'est comme exister sans faire de bruit. On essaie de s'ajuster à ce qui ne se manifeste jamais et on a alors l'impression d'être terrestre, comme n'importe qui.

Aragon l'avait chanté, «L'absence était humaine», on pouvait toujours compter dessus, il n'y avait pas de bons ou de mauvais augures, tout vibrait au-delà de soi-même. Le jour où je l'aurai substantiellement compris, je ne murmurerai plus ni ne me désolerai à propos des désordres engendrés par une vie anonyme. J'errerai aux côtés des Woolf, Gary, Messia et de milliers d'autres qui avaient une voix qu'ils n'incarnaient plus, tellement qu'à la fin elle leur échappait, n'était plus qu'une sombre hypothèse sous le ciel.

* * *

Un jour, on en a assez des présences parfaites sur bande magnétique. On en a assez d'attendre une suite à l'histoire.

4- La chambre où j'attends

Chaque soir, dès que les petites sont endormies, elle enfile son manteau :

- Si je ne reviens pas, tu veilleras sur elles jusqu'à ce qu'elles atteignent leur majorité.

- ...

- N'oublie pas tes frères non plus, ils ont besoin de quelqu'un.

- Et moi?

Mais déjà la porte se referme, il ne lui reste jamais assez d'oreilles pour entendre ma question. Depuis que je suis née, elle me confie l'environnement : «Prends-en soin». Je passe ma mémoire en revue et surprends cette phrase qui flotte au-dessus d'autres noyées qu'à travers sa bouche se disputent les loups . Je m'engouffre dans la chambre des filles où les plus jeunes dorment lourdement dans leur lit à deux étages. C'est la seule pièce dont la fenêtre donne sur la rue. Je m'appuie le front contre la vitre glacée et je regarde ma mère s'éloigner à pas de fauve dans ma nuit. Je vois des blancs de neige partout, je n'arrive pas à imaginer plus loin que cette vitre derrière laquelle ma mère vient de disparaître pour toujours. Ma mère est maintenant dans ma tête, mais moi je ne sais plus où je suis.

Bientôt, je me perds aussi de vue. Le nez collé contre la vitre, je retiens mes larmes et mon souffle. Elle, je ne peux pas la retenir. Pendant des heures, je surveille la rue Galt ouest, qui disparaît au bout de la nuit. Je veille sur ma mère qui se dirige inlassablement vers le pont. La noirceur me blesse les yeux. Toute ma mère est dans mes yeux. Ce regard me tue. Je vieillis

beaucoup ainsi appuyée contre la fenêtre vide, le corps accablé par la peur qu'elle ne revienne pas sur ses pas. Il y a longtemps que mon père, lui, ne revient plus en arrière. La dernière fois qu'ils se sont parlé, j'ai tout entendu :

- Je m'en vais. Nous n'aurions jamais dû nous désirer.

- Mais il y a les enfants.

Je traîne leurs photos partout. Celles de mon père, celles de ma mère. L'intérieur de mon corps est tapissé de photos d'eux, avant qu'ils ne se rencontrent à vingt ans, avant l'étreinte fatale. Personne ne le sait, personne ne veut le savoir, les voisins sont aveugles, comme tout le reste de la parenté. Moi-même je ne suis au courant de rien. Je ne suis pas encore avertie des effets pertinents de l'hérédité. Je regarde mes soeurs endormies. Elles dorment depuis toujours il me semble, et cela les sauve. Je n'aurai pas d'autres enfants, et elles-mêmes je les perdrai lorsqu'elles seront grandes comme des femmes, comme ma mère. Mais je ne peux pas les empêcher de grandir. Mes frères se chamaillent dans le garage, à propos de l'unique bicyclette. Pendant ces moments infinis ma mère continue de s'éloigner et, chaque matin, je suis la seule qui ne revient pas des tanières qu'elle visite une nuit après l'autre. Je connais la nuit entière, c'est une ville. Je connais jusqu'à l'existence de ce pont sous lequel ma mère gît déjà mille fois noyée parmi d'autres corps de loups qui ne flairaient plus l'odeur de leurs semblables. Ma mère est une femme loup. Je n'ai pas peur des loups. Seulement qu'elle ne retrouve pas le chemin de la raison.

Je ne l'ai pas vue revenir, il neigeait trop. Je n'aime pas la neige. Elle ennuie tout. Elle enterre tout, mon nom, mes pas. Elle mange même mon ombre chaque nuit qui appartient à ma mère. Mais j'aime entendre le bruit de

la porte qui s'ouvre. C'est le bruit que fait ma mère quand elle revient de loin. Dès que je l'entends, je me glisse sous les couvertures, tout habillée. Elle entrouvre la porte de la chambre des filles pour vérifier notre sommeil. Exactement comme le faisait notre père. Avant de s'en aller pour toujours.

* * *

J'ai grandi, j'ai l'air d'être une grande personne maintenant. Presque une femme. J'ai toujours paru plus grande que nature. Tous les miroirs que je traverse me renvoient cette image de moi qui me dépasse. Cela apparaît même sur les clichés de famille.

L'odeur de l'eau m'attire mieux qu'avant, mais je fais d'énormes détours, à cause d'une minuscule voix d'enfant loup avortée dans ma tête, et d'un pont qui ne mène nulle part. Je refuse de sauter dans le courant des siècles passés à attendre cette première mère, disparue depuis bien longtemps déjà.

Alors j'écris rouge, de ce rouge qui indignes mes pairs et les autres, qui se partagent ma mémoire dans des miroirs indifférents.

5- Le fil conducteur

Avant de rencontrer Édith, je composais n'importe quel numéro, et j'attendais des réponses. Je faisais cela au lieu d'écrire.

Il m'est arrivé un jour de parler à une personne qui avait le même besoin que moi, celui qu'on lui confirme qu'il y avait décidément une quantité croissante de personnes qui utilisaient le téléphone à des fins plutôt ambiguës. Cela m'a fait penser à mes vrais parents, ceux que j'ai eus avant les familles recomposées. J'avoue qu'aujourd'hui je ne sais pas trop quelle idée m'en faire, tellement mon existence s'est accumulée autour de ces faux matricules d'aide sociale.

À l'époque, certains soirs avant de m'endormir, je lisais des pages et des pages d'un bottin téléphonique caché sous mon oreiller. Je ne consultais le bottin qu'à l'occasion de secousses sismiques intimes, ou encore lorsque je perdais la mémoire de manière affective. Mais la plupart du temps, j'inventais moi-même des combinaisons de chiffres, et je les retenais par coeur. Je les recomposerais plus tard, dans des moments de panique. Quand je consultais ces défilés de numéros, si la combinaison des chiffres me plaisait, je faisais glisser mes doigts au début de la ligne. Fascinée, je contemplais certains titres : psychologues, directeur de services funèbres ou fossoyeurs professionnels, par exemple. Je rêvais de rencontrer un ami avant de m'endormir.

Évidemment, il m'est arrivé que ce soit un répondeur qui décroche. La population vit de plus en plus branchée. Mais aujourd'hui, même les débranchés ont des recours. Je possède aussi le bottin des services d'aide à la surpopulation. Lorsqu'un très démuni me contacte, j'ai des références. Moi, je n'ai jamais pu les utiliser. L'anonymat est la seule modernité qui me convient.

Je ne téléphonais nulle part après avoir laissé glisser mes doigts sur les pages. Je refermais ce livre de chevet. Incorrigible je rêvais, et j'attendais le miracle d'une voix amicale, anonyme elle aussi, qui m'appellerait la première. Dans mes rêves, la voix de certains répondeurs me rassuraient sur les impossibilités d'entrer en communication avec des personnes réelles et, par principe, à chacune de ces voix enregistrées, je livrais un message personnel d'amitié. J'aimais absolument sauver le principe des personnes en danger.

La dernière fois, je me suis trompée de faux numéro. C'était le vingt-six juin, au début de l'après-midi. Le ciel était foudroyé dans les yeux de mon père. Pas assez éloignée de lui, ma mère, en état de choc, essayait de résister à l'appel du chocolat noir dans le garde-manger. Elle a toujours cru que si elle sacrifiait sa passion pour le chocolat, le ciel n'allait pas lui tomber sur la tête. Par mesure de prévention, je ne croyais en rien et j'étais allée me faire oublier dans le caveau de légumes, emportant avec moi le premier modèle de téléphone sans fil. Depuis cet incident, je déteste l'odeur rance des légumes. Ce midi-là, ma mère avait mélangé les menus. Elle nous avait servi du steak cuit dans du beurre et lorsque plus tard mon père s'était attablé, elle lui avait fait rôtir dans de la margarine quelques tranches épaisses d'un saucisson de Bologne. C'est aux vapeurs de cuisson du saucisson que le ciel s'était mis à rougeoier dans les yeux de mon père, et à ce moment que j'avais décidé d'aller faire un tour dans le caveau de légumes, emportant le seul lien qu'il me restait avec la vie.

Je grandissais, je me sentais émotive, l'odeur rassise des légumes n'arrangeait rien. J'ai composé n'importe quel numéro. Il fallait que je parle à quelqu'un. Mais c'est mon amie Diane Marchesseault qui a répondu et j'ai raccroché. Il y a des circonstances dans la vie où il faut mieux préserver son

anonymat. Heureusement qu'à cette époque les afficheurs numériques n'étaient qu'une idée farfelue dans la tête d'un illuminé. J'ai composé un second numéro et c'est un répondeur qui m'a fait broncher. La vaine que j'avais. À l'autre bout du fil un couple de psychologues, qui se sont tour à tour présentés, l'homme en premier. Quand ils ont eu fini de débiter leur pedigree, j'ai eu l'idée de m'identifier. Il m'arrivait aussi, dans les moments de panique, de devenir quelqu'un de réel, et je me suis présentée sous mon vrai jour :

- Bonjour, je suis Hélène Boissé, j'appelle d'un téléphone sans fil conducteur et d'un lieu où il ne fait rien, mais je déménage bientôt et vous pourrez me rejoindre à cette adresse. Je cherche justement quelqu'un qui s'y connaît sur la quantité humaine de vies croissantes qui espèrent rencontrer quelqu'un au bout d'une ligne. Croyez-vous que...

J'ai senti qu'ils s'étaient retirés. Je n'étais peut-être pas tout à fait responsable s'il manquait d'espace pour les détails relatifs à la vie normale.

6- Extrait du journal d'un sans-abri

Je me souviens de ce matin de janvier -- qui ressemblait à n'importe quel matin --, j'étais assis devant mon bol de céréales. Ma mère avait décidé de m'offrir une présence grandeur nature, une autre de ses inventions! Elle était arrivée dans la cuisine chargée d'une immense boîte :

- Tiens, Jean-Jacques.
- Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est pas mon anniversaire.
- Prends. Je t'expliquerai ensuite.

Sans hâte j'avais déchiré le papier, découvert le cadeau :

- Peuh! Qu'est-ce que c'est ça?
- Tu vois bien, c'est une poupée. Elle s'appelle Eugénie.
- ...
- Tu l'aimeras bientôt comme une véritable personne, la vendeuse me l'a garanti. Tu ne vois pas qu'elle te ressemble ? Le même regard exagéré que toi, les yeux grand ouverts. On dirait aussi une miniature de ton père. Il ne te manquera plus.
- Je n'en veux pas. Je ne suis pas une fille. Je n'ai besoin de personne.
- Ça ne fait rien. Je commence à travailler ce soir. Je ne serai plus là à l'heure où tu te mets au lit. Tu n'auras qu'à prendre Eugénie, mais c'est toi qui devras la bercer.
- ...

Ça n'avait pas paru et pourtant, à cet instant, j'avais vieilli d'au moins cent ans.

- Tu vois, je l'ai choisie avec de longs bras.

- ...

- Édith viendra te garder.

- Je peux me garder tout seul.

- Tu es trop petit.

On ne peut pas se sentir petit quand on est déjà grand.

Une seule phrase parfois, et nous plongeons mémoire première dans l'univers de quelqu'un qui se souvient d'avoir déjà vécu.

Je comprenais tout maintenant, je saisisais que j'étais en train de perdre ce que je croyais être le plus noble amour sur terre. Je n'avais pas pleuré, à cause des enseignements de ma mère : «Les grands enfants ne pleurent plus. Ils savent que cela ne change rien à la réalité». Avec elle je ne savais jamais qui j'étais, tantôt un gamin de neuf ans, tantôt un géant, même son confident. C'est durant toute la longueur de cet instant que j'ai rêvé d'être, une millièème fois, une dernière fois, simplement un petit garçon.

Chaque soir et jusqu'au moment de m'endormir, je mordais Eugénie à grandeur de corps. Je ne parvenais pas encore à déchirer son épaisse peau de coton ni à perdre la raison. C'était elle la plus résistante. Je m'épuisais à lui faire du mal que j'étais le seul à ressentir, je ne serais pas aussi facilement le vainqueur. Elle ne souffrait pas, j'en étais témoin. J'étais depuis le premier

soir l'unique guerrier. Une seule lacune : plus je vieillissais et plus je devenais muet. Ma mère s'en plaignait autant que mes professeurs maintenant. Seule Eugénie comprenait, qui ne rajoutait rien, ne me livrait pas. Chaque coup de mâchoires confirmait mon impuissance. Je continuais malgré cela à y mettre tout mon coeur. Je ne savais pas que ça n'allait pas s'améliorer avec l'âge, mais je refusais de céder à la panique ou d'envisager les proportions que peuvent prendre les déserts que je continuais de traverser.

Je n'étais personne, je manquais de vocabulaire et de référence.

* * *

Un soir où j'étais allé me coucher plus triste que d'habitude, je m'étais aperçu qu'Eugénie avait disparu. Je l'avais cherchée partout, sous le lit, sous les meubles, dans la garde-robe, rien, personne, la chambre demeurait vide, mes appels sans écho. Je n'allais tout de même pas pleurer pour elle, mais je n'arrivais pas à m'endormir. C'est ainsi que je m'étais levé pour aller rejoindre Édith qui passait ses soirées à lire en attendant qu'elles passent, allongée sur le sofa. Elle paraissait assoupie. À pas feutrés, je m'étais approché pour l'observer de plus près, j'étais penché au-dessus de son visage. Elle m'avait doucement pris la main sans que je la voie faire. Mon coeur avait fait un bond en arrière, j'avais voulu reculer d'un pas. Elle avait déjà resserré l'étreinte :

- Reste un peu Jean-Jacques.
- Lâche-moi. Où est Eugénie ?
- Tu ne te souviens pas de ce qui lui est arrivé ?
- Tu l'as vue ?

- Ta mère l'a trouvée ce matin ----- morte, dans la poubelle de sa chambre. Elle l'a vue au moment où elle allait se mettre au lit. Tu ... elle avait été ... son corps était couvert de morsures.

- ...

Je n'avais pas pleuré. La vie, on dirait qu'elle fait moins mal quand on ne lui répond rien. Ma mère s'en apercevait et elle m'avait félicité la veille : «Tu deviens vraiment un homme. Je suis fière de toi». Elle souriait et elle avait voulu me prendre dans ses bras mais j'étais déjà loin. Je n'avais jamais eu besoin d'elle. «Bonne journée.» C'est ainsi que je l'avais quittée, définitivement. Comme mon père l'avait fait avant moi, tout en ayant l'air de rester là.

- Elle ... elle ne voulait pas vivre comme je voulais. Ses bras étaient trop longs, ils ne servaient à rien. Elle ne savait même pas les enrouler autour de moi afin que je retrouve mes dimensions.

Bien sûr, c'est aujourd'hui que je peux m'exprimer ainsi. Lorsque ces événements sont arrivés, je ne pouvais pas, j'étais muet. Je ne savais que regarder les êtres et les choses disparaître. J'avais expliqué à Édith :

- Elle ... elle n'était pas vivante Eugénie. Je ne voulais plus la voir. Je l'ai embrassée sur la bouche avant de la quitter, pour la rassurer. Je voulais qu'elle comprenne qu'elle ne pourrait remplacer personne. Ce n'était pas parce que je ne l'aimais pas que je lui faisais cela.

Il n'y a pas longtemps que je reconnais l'avoir tuée et enterrée dans ce cimetière de l'enfance. Je lui avais mis mon plus beau pyjama de Superman avant de la camoufler dans mon sac d'école, à la place des livres habituels.

J'avais traversé la ville afin d'arriver au terrain vague où reposait mon père. Avec mes mains, j'avais creusé un trou, là où j'imaginai sa poitrine. J'avais couché Eugénie à plat ventre sur lui. Je l'avais recouverte de terre.

Je n'ai pas pleuré, j'ai seulement désiré être vivant avec lui. Et je suis rentré à la maison. Moins seul.

* * *

J'ai connu d'autres vies de famille, qui n'en remplacent aucune. Contre nous qui sans identité survivons, d'indécents objets d'intention barbare, quelques armes maternelles, dont cette poupée de chiffon avec des bras inaccessibles le long du corps, retracent en nous des souvenirs d'épaisseur humaine, qui court-circuitent les aubes fragiles dans nos mains. Pendant que nous écrivons à nombre de personnes pour vérifier la présence d'une seule, notre voix ressuscite et nous errons, magnifiques comme des vivants parmi d'autres, tous menacés de disparition. Le cœur dans l'étau, nous luttons contre ce qui nous désagrège.

7- Tirer dans l'ombre

J'ai le regard lourd, le corps. Aucune envie d'ouvrir mais, côté jardin, les coups persistent. C'est ma mère. Chaque matin, elle vient frapper à ma porte. Elle traverse à pied toute sa vie pour m'atteindre. J'habite à l'autre extrémité, à l'orée d'un village d'artistes. Les premiers habitants étaient tous des itinérants dans l'âme, des créateurs en puissance. Dès qu'ils avaient emménagé ici, ils avaient pu laisser libre cours à leur imaginaire. D'autres sont venus s'y établir, par sympathie envers eux. Je les ai tout de suite aimés par moi-même. Ma mère évite d'y circuler en plein jour, elle ne veut pas être repérée, chassée. Elle a peur. Seules les heures qui précèdent l'aube lui appartiennent, qui ne menacent pas la lune qu'elle abrite sous sa cape sombre. Je ne lui réponds plus depuis maintenant vingt ans, ce qui ne la décourage pas. Elle poursuit sa vie, fidèle à ses ombres.

Au début, j'étais seule à ne pas lui répondre, à feindre l'absence. Maintenant, j'ai deux loups apprivoisés. Nous formons une trinité. Je suis l'esprit, ils sont les membres. Ils font comme je fais et tout se passe comme si je n'y étais pas. Je le crois. Chaque matin, nous pareissons au lit. Je m'appelle Édith, mais ma mère ne prononce jamais mon nom. Mes félins occupent la seconde moitié du vaste lit, se partagent le deuxième oreiller. C'est moi qui les ai baptisés, afin qu'ils ne soient plus n'importe quels chats. Soleil veille sur ma vie et Jérémie se lamente, comme celui de la Bible dès qu'il entend frapper, comme ma mère avant de faire demi-tour, en attendant le prochain matin. Je sens bien que les coups dureront tant que je n'ouvrirai pas une dernière fois. Je ne peux pas déverrouiller, ni empêcher ma mère d'espérer.

Je vivais à l'air libre avant qu'elle ne m'encercle, avant de devenir fauve-qui-peut sous l'agressivité de sa passion. J'ai choisi un dénouement au

drame. Je le lui ai dit il y a vingt ans, avec des mots et d'autres gestes. Avant de la chasser, je lui avais offert un gigantesque bouquet de lilas, en appuyant sur les mots qui l'accompagnaient : «Ce bouquet est mon corps et ce parfum est mon âme». C'était la partie impérissable. Elle aurait pu la recevoir. Elle n'en a pas voulu.

Dans mon autre main, je tenais une paire de ciseaux, j'avais coupé les chaînes entre nous, l'obligeant à me regarder faire. Depuis que je suis une toute petite personne, j'ai parfois des crises de réalité. Autrefois, je me les faisais à moi-même. Aujourd'hui, rien ne peut plus me mâter. Je ne me débats plus comme un foetus retenu dans un placenta d'eaux usées. J'ai grandi longtemps, baignant dans ces eaux, avant même de seulement imaginer que je pouvais me séparer d'elle. Je refusais encore d'être violente et de poser des gestes définitifs. Je patientais. J'ai patienté, contemplé une quantité phénoménale de pleines lunes qui succédaient à autant de ciels pauvres, d'amour pervers, comme le sont presque tous les amours filiaux. Il suffisait qu'une seule lune bâille pour que je m'éclipse à l'autre bout de moi. C'était cela le problème, n'importe quelle lune me zappait toute. Le temps de refaire surface, c'était déjà le ciel brouillon au-dessus de ma tête et je ne sortais plus. Je laissais vivre les autres, exactement là où je m'effaçais le mieux.

Il faisait nuit, ou tempête. Je n'étais pas une fille de nuit, je n'aimais pas vivre tard ni à tue-tête. Je ne voulais plus risquer de rencontrer des fantômes et d'autres faux amis. Je n'ai rien risqué jusqu'au jour où j'ai eu l'idée de museler temporairement la lune, afin qu'elle n'avale plus mes oiseaux de proie. Je devais agir vite. Pendant des jours, j'avais erré autour de ma ville natale. Je cherchais une issue, là où ma mère cherchait à me rattraper. Le premier jour, la lune était à zéro, moi, à mon zénith. Je ne sentais pas ma fatigue. Je

poursuivais ma route. Sans lune le ciel paraissait noir, sauf dans mon imaginaire où tout existait en transparence. Le vendredi, vers l'est, une odeur de lilas m'avait accablée. J'avais marché vers l'odeur, beaucoup marché, aveuglément d'abord. Au bout de deux semaines, le paysage s'était précisé. Je m'étais retrouvée devant une forêt de conifères et je l'avais traversée. De l'autre côté, une haie de lilas la bordait, la pleine lune au-dessus. La lune était partout. Ma mère était partout. Partout où je n'avais pas pu les empêcher d'entrer. Maintenant, je pouvais décider et c'était une énorme différence. Elles pouvaient être là sans que je m'affaisse pour autant. Sans que j'oublie moi-même qui j'étais, ni le but qui me préoccupait. Ce n'était peut-être pas le meilleur, mais c'était le mien et je l'avais poursuivi. J'avais tellement respiré les lilas que j'étais tombée ivre d'un seul coup et m'étais endormie, abandonnant la lune et ma mère. Quand j'avais rouvert les yeux, j'étais reposée et debout aux abords d'un village encore plus beau que dans mon rêve. Je n'en revenais pas, je manquais de références même pour rêver. La première maison était vide. J'avais fait ce qu'il fallait, je l'avais aussitôt habitée. Ma mère m'avait bientôt retracée, à l'odeur fauve que j'ai toujours eue, qu'aucun parfum n'arrivait à masquer, pas même celui du lilas qui pourtant embaumait la vie que je laissais derrière moi. Je lui avais offert cette présence. Elle n'a jamais clairement su qui j'étais. Ma naissance lui avait permis d'oublier les vivants et les morts de sa vie avant moi. Elle ne pouvait pas savoir qui j'étais. Puisqu'elle-même s'ignorait. Je ne fuyais personne, pas plus elle qu'une autre, je cherchais seulement une patrie, un lieu où habiter.

Le premier matin, elle avait frappé à ma porte au moment où je m'y attendais le plus. J'étais prête. Je lui avais offert le bouquet d'une main, j'avais gardé mes distances de l'autre. Elle avait pleuré, parce qu'elle avait oublié

l'existence avant moi. Mais il n'y avait plus de traces d'elle dans mon corps. Je n'étais plus l'avalée des larmes qu'elle avait creusée :

- Ce n'est pas une manière de couper des liens.
- C'est la seule clef que je possède.

* * *

Ce matin, je suis fatiguée, jeune et fatiguée. Je sais que ma mère m'attend depuis toujours derrière la porte. Dès qu'elle frappe, vingt ans de réflexes surgissent. Soleil vient me lécher le menton et l'autre, Jérémie, se met doucement à chialer au creux de mon oreille. J'ouvre les yeux, les mains, et je caresse mes loups. Bientôt, toute la chambre ronronne. À pleins poumons, je respire la couleur lilas. Nous ne bougeons pas davantage. Nous avons des habitudes, dont celle d'espérer que les coups successifs cesseront plus tôt que la veille.

* * *

La dernière fois, je l'ai reconduite à Mirabel. Je lui offrais l'exil, une vie autonome comme la mienne. Moi, je ne voulais plus m'éloigner. Elle a fait semblant de partir, les adieux et tout. C'était le printemps ici, là-bas, c'était l'ennui. Je n'y étais pour rien si elle n'avait plus de repères ni d'espoir, sauf des matins, pour elle semblables les uns aux autres.

Maintenant, chaque fois qu'elle frappe, je rassure mes chats qui prennent des corps de loup dès qu'ils entendent frapper, puis je glisse la main sous l'oreiller et je chéris le métal brûlant de ma paire de ciseaux, celui de ma plume fontaine. Je frémis de toute l'ardeur de ma mémoire, j'éprouve un soulagement à grandeur de lit. Mon regard quitte la chambre et s'empare de

l'éternité derrière les doubles fenêtres. Je ne comprends plus rien du côté des anciens.

* * *

Hier, j'ai écrit un vers, un seul :

qui entre dans sa solitude étreint l'autre

8- Enfances, cimetières

Le papier de toilette

Âgé de quatre ans, l'esprit aussi alerte que subtil, Jacob n'en rate aucune. Sa mère est séduite. Lorsqu'elle décrit ses prouesses, j'écoute avec mes yeux, pour la voir, elle, me confier un visage de mère comblée. Visage que j'enfouis en moi, dès qu'elle se tait. La dernière scène, je ne peux que l'imaginer. Jacob vient de s'endormir, elle me téléphone. Je suis tous yeux à l'autre bout du fil. Elle raconte :

- Se préparant pour son dodo, il se brosse les dents «tout seul, je suis capable», fait un dernier pipi. Je le préviens :
- Souviens-toi. Ne tire pas la chasse d'eau, papa prend sa douche en haut.

Aussitôt rappelé à l'ordre, aussitôt joué. Puis Jacob s'élançe à toutes jambes dans les escaliers, pénètre en trombe dans la salle de bain, frappe à la porte de la douche :

- Papa, papa, as-tu déjà reçu mon papier de toilette?

Il ne reçut qu'un grognement d'homme échauffé en guise de réponse. Mais la mère de Jacob rit pour toujours dans ma gorge. À mon tour d'être ravie par l'enfance : je suis sienne et sauve chaque fois qu'une mère se déride dans ma mémoire, pour le meilleur et pour rien d'autre.

Le beau manège

C'est encore une si petite fille, trois ans et demi, le même âge que moi. Sa mère prétend pouvoir tout contrôler :

- Allez, c'est l'heure, bois ton biberon et fais-moi un beau cadeau.

Des jours que cela dure. Je regarde droit dans l'âme celle qui vient d'ordonner la mort, mais elle a le visage convulsé des aïeules. Elle se tourne vers sa fille :

- Vite, je ne te le répéterai plus! Prends ta bouteille, bois et pousse. Sinon, il n'y aura pas de manège ce soir.

À son tour l'enfant dévisage celle qui lui prescrit une autre envie que la sienne, et elle vacille. Quelques chevaux s'emballent dans son regard, avant de disparaître dans le mien. Elle me prend alors par la main et elle entre dans la fiction comme on entre chez soi, ou du moins comme on s'éloigne du danger :

- Toi et moi, c'est d'accord, nous n'avons pas envie, hein?

Je deviens sa complice. Des yeux, je fais le tour de sa mère. Elle a raison, je n'aime pas l'attitude de la fausse reine ni mon sang qui tourne en vinaigre. Des jours que ce climat règne, une menace ici, un doigt nègre là :

- Fais ceci et encore cela, sinon gare à toi et à ton amie.

Je n'ai pas vieilli autrement. J'échange aussitôt un sourire avec l'enfant, je ne l'abandonne pas.

Le père ne dit rien, ne se prononce pas. Il tient sa tête bien au-dessus des réalités quotidiennes de ce monde.

Cela se retrouve d'un jet dans ma mémoire d'encre : l'âge n'a rien effacé. Cela se retrouve aussi dans ma collection de clichés, autocollants qui tapissent l'intérieur de mon corps. Je déteste les albums de famille.

Ce soir-là, il n'y eut que cet impossible manège. Plus que jamais le carrousel tournoya sur lui-même. Installée devant lui, j'imaginai les chevaux écumer, j'entendais leur sabot taper le sol avec fureur, l'orgue de barbarie hurler au milieu de ce champ de mines que devenait mon corps. Puis j'ai écrit cette nouvelle pour évacuer le cauchemar de la mère idéale, pour calmer mon cœur qui faisait tambour sous ma poitrine.

Édith. Je m'appelle Édith. Mais j'ai une réserve de pseudonymes, dès que quelqu'un est menacé à l'amour, je perds mon nom de naissance.

L'oiseau sublime du mois d'août

À la mer avec une amie, son mari et leur petite fille de trois ans, Marianne, nous faisons voler au-dessus de la plage notre cerf-volant multicolore, dès que la brise était favorable. Jusqu'à ce jour, tous les cerfs-volants arboraient les couleurs chaudes de l'été et l'enfant n'avait de curiosité qu'envers eux. Ce vendredi-là, un papa et son fils de quatre ou cinq ans s'installèrent près de nous et s'apprêtaient à déployer leur bel objet dans le ciel bleu. Avec le grand vent matinal, ce nouvel oiseau, noir et blanc cette fois-ci, prit son envol et plana bientôt parmi des dizaines d'autres disciples. Marianne observait, fascinée et méditative, cette scène, ce jeu dans l'azur. La tête de mort voguait à droite et à gauche mais je ne la regardais pas, je n'avais d'yeux que pour Marianne. Ce bleu regard qu'elle offre aux nôtres, toujours entier, ouvert, sans

préjugé. Elle ne voyait pas une tête de mort, nous étions les seuls à la voir. Puis elle se tourna promptement vers nous, m'arracha à mon extase, m'imposant ainsi le sujet d'une fiction :

- Regardez, vous autres, le cerf-volant-oiseau-moufette!

Elle prit délicatement ma main et poursuivit :

- Vois comme il est beau différent!

Je n'ai pu que l'embrasser sur le front, sans rien rajouter. Et à mon tour, je l'ai prise par la main.

Les poupées d'Édith

Quand Jérôme avait cinq ans et aussitôt qu'Édith partait pour l'école, il rasait jusqu'au caoutchouc les têtes de poupées de sa soeur, une à la fois, et jamais plus d'une par semaine. Puis il allait les déposer au milieu de la rue, sur la ligne blanche, et retournait distraitement à ses jeux : du coin de l'oeil, il surveillait le passage des voitures et des camions. Dès qu'une poupée se faisait écraser, lui-même se mettait à hurler et à se tordre, avant de rentrer à la maison en saignant du nez. Chaque lundi matin, il répétait ce rituel. Jérôme demeurait inconsolable jusqu'à quinze heures, lorsque sa soeur rentrait de l'école, avec le nouveau cadavre dans ses bras.

Au bout de vingt semaines, il n'y eut plus de poupées à décapiter, et il s'en prit aux oursons et aux lapins de peluche. Il leur taillait la nuque, jusqu'à ce que la tête retombe sur la poitrine inerte, et allait ensevelir la dépouille sous l'oreiller d'Édith.

Les trois premières nuits, en découvrant la mort dans son lit, elle fit un drame, mais sa mère la gronda :

- Sois donc plus raisonnable que lui, faudra-t-il que je te le répète encore? Oublie ces enfantillages, et endors-toi.

La quatrième nuit du quatrième lundi, elle s'habitua définitivement à ne compter sur personne. Elle ne camouflait plus nulle part ni depuis longtemps les orphelins de sa crèche : aucune cachette n'avait été à l'épreuve des dons de fin détective de son cadet plus de deux jours.

Le samedi du sixième anniversaire de Jérôme, elle trouva une solution. Pendant qu'il jouait dehors avec ses amis, elle déménagea dans la chambre de ce frère rebelle les quelques survivants de sa pouponnière. À partir de ce jour, il ne commit plus aucun acte barbare envers les siens.

Lorsqu'il atteignit l'âge de sept ans, ils devinrent inséparables. Jusqu'au mariage d'Édith. Il lui offrit, en guise de cadeau d'adieu, les trois ours et les deux lapins qui, jadis, échappèrent à d'anciens massacres.

Quand j'étais grande

Moi, affirmait Édith dans une réalité inédite, quand j'étais grande, je tenais ma mère ronde comme la terre sur mes genoux. Je ne m'apercevais pas à quel point elle était lourde. Je ne réalisais pas l'ampleur de notre dévotion l'une envers l'autre. J'étais son magnifique privilège, elle était l'unique encyclopédie à laquelle j'avais accès.

Le soir, je la berçais, en espérant que mon père rentre à la maison. J'attendais cette délivrance, désirais cette absolution. J'imaginai le meilleur, n'importe quoi, même quelqu'un qui arriverait à l'improviste et prendrait la relève, qui redistribuerait les rôles. Je fixais la porte et je recommençais ma vie, le corps libre.

Les enfants ont une vie enchevêtrée à d'autres vies.

Lorsque mon père arrivait, il était trop tard. J'avais déjà déposé dans son berceau ma mère consolée, et je pleurais au-dessus de ce lit qui occultait le mien. Les larmes étaient mon seul langage et je n'y avais accès que lorsque les autres avaient disparu. Personne ne m'entendait et je faisais partie du nombre de ceux qui croyaient que je n'existais pas. Peut-être ne sanglotais-je qu'en rêve et sans faire plus de bruit la nuit que le jour.

J'avais vieilli en me séparant de moi-même

Mais les enfants ont une vie inachevée
ils grandissent quand même
les adultes sont trop étroits.

Ils ont des paumes et un regard d'argile
ils grimpent aux arbres de l'aube jusqu'au vertige
dans la difficile position de se maintenir dans la beauté
qui n'a rien à voir avec le désespoir acquis
les doctrines et les villes du bout du monde.

Ils jouent aux billes et s'accrochent à une toupie
dans le creux de leur poche
ils ne parlent pas plus qu'on ne veut les entendre
ils sont chats sur une branche ne chassent pas
les milliers d'oiseaux sans nom les itinérants
les solitaires les tourterelles tristes et les gros-becs.

Autour d'eux les chouettes veillent
telles des mères nouvelles.

* * *

Les arbres m'ont aimée comme une vraie personne
sans contrition.

Les plus élevés m'ont prise dans leurs bras
les plus âgés m'ont donné à boire
les plus robustes à manger.

J'avais faim j'avais froid et un corps de sept lieues
qui m'échappait.

Il suffisait d'un arbre par jour pour que je croisse
une forêt fantôme m'entourait.

Depuis longtemps mes ancêtres n'étaient plus
un abri suffisant.

Ni mon âme ni mon corps n'étaient une fosse commune
mes mains n'avaient enterré personne.

Barbie

Le Noël de mes treize ans, je reçus une Barbie, rousse de surcroît. Je la détestai immédiatement. Sitôt déballée, je me retirai seule avec elle dans la chambre des filles et la déposai, malodorante, sur mon lit pliant. Je la déshabillai et la rasai avec mes ciseaux d'écolière. Puis je sortis de mon tiroir l'aiguille fine avec laquelle, d'habitude, j'extrayais les échardes de mes mains. Je pris pour Barbie les précautions d'usage : je désinfectai l'aiguille à l'alcool, de même que je stérilisai ses seins, avant de les transpercer avec toute la maîtrise du geste dont je faisais preuve en général dans la vie. Ils étaient tellement vides qu'ils ne dégonflèrent jamais, bien qu'ils fussent troués comme une passoire. Ma poupée exagérément femme ne geignit pas plus qu'elle ne saigna : elle réagissait plutôt bien, avec une juste indifférence. Je ne la pensai donc pas. Mais cette nuit-là je me jurai que mes courbes demeureraient aussi plates que virtuelles, que je n'avais besoin d'aucun modèle pour me réaliser. Je ne voulais pas devenir comme la majorité de mes aïeules, les intimes et les autres, jusqu'à Ève la première, toutes celles qui avaient interprété la vie à ma place. Je voulais tout traduire moi-même, les apparences et les restes. Dans mon imaginaire, le bonheur n'avait pas de poitrine.

J'ai encore l'air d'une petite fille. C'est ce qu'on dit de plus favorable à propos de moi. Cela me fait sourire en dedans. J'aime bien sourire sans témoin. Ensuite, je disparaissais dans la bibliothèque idéale de mon père. Personne d'autre n'en possède la clef. Je lis tous ses manuscrits. Des lettres surtout. J'ai d'abord commencé par la refuser comme une autre moi aussi, cette clef.

Le sang transformé en encre

Grand-père aussi avait un père
qui ne le prenait pas par la main.

Mes grands-mères

elles lisaient leurs cahiers de musique

- Chopin Beethoven Mozart

 Strauss quelques fois -

avant de s'endormir violées

dans le lit conjugal de leurs mères.

La tête sous l'oreiller

les bras en croix.

Moi

j'ai toujours besoin de mes yeux

dans les situations d'urgence.

* * *

Il n'y avait nulle frontière

nulle tranchée aucune issue

entre l'enfance et les chambres mortuaires.

Rien que des hurlements

et des règlements de corps.

Pollutions nocturnes.

* * *

Je n'avais pas de mots pour exister
sur le doux de la langue.
Que des milliers d'index pour me pointer
que deux mains insomniaques autour du cou
deux bras malhabiles plus tard dix doigts
et un seul cri
suspendu en m'excisant pour la dernière fois
toujours avant de me souvenir.

* * *

Une paire de sécateurs en main
je refais la taille des générations
et tranche les liens
entre parents et orphelins.

Quelques cicatrices ne font pas le poids
contre le plaisir que j'éprouve.

Je fabrique bientôt une corde à linge
avec ces liens ombilicaux
et inusables.

Je ne l'utilise plus
que pour suspendre les langues malignes
de nos corps défendus.

Rien ne résiste au temps que les fibres abstraites.

Quel beau paysage de caleçons chaque matin
et des soutiens-gorges qui ne favorisent plus
que nos mémoires restantes.

* * *

Mon regard secoue cette solitude d'alphabet.
Au moindre signe d'hérédité
je m'absente de la photo.

Je détourne ma langue sept fois
avant de me taire entière.

Je descends de la lune dans la rue
je saute à la corde et joue à la marelle
avec Jérôme Édith et d'autres étrangers.
Il faut bien que quelques-uns grandissent
les deux pieds sur terre.

* * *

Nous en sommes tous là
quand le coeur bouge trop.

9- Les poissons rouges

J'ai connu Marie à huit ans, lorsque sa famille est déménagée en ville. Nous nous sommes rencontrées à l'église le lendemain de notre installation. Le curé nous avait présentés au reste de la communauté :

- Une nouvelle famille vient de se joindre à nous. L'aînée a le même âge que Marie Pelchat. Elle est aussi rousse que Marie est blonde.

Puis il s'est adressé à elle :

- J'espère que tu as fini de jouer avec les garçons.

J'ai perdu connaissance la première. Marie a suivi. La messe a continué, comme s'il n'était rien arrivé.

Marie m'a examiné de tout le bleu de ses yeux, et j'ai failli m'y noyer. Après la messe, elle m'a emmenée visiter le jardin de sa mère, derrière nos maisons qui se tournaient le dos. Sa mère avait hérité des lits conjugaux de toutes les générations qui l'avaient précédée. Vingt-six en tout, c'était inouï! Elle en avait aussitôt conçu un jardin d'attraction que sa fille surveillait durant les vacances d'été. À la tête de chaque lit poussait un lilas qu'elle avait transplanté le jour où elle avait pris possession de cet étrange héritage. Dès la fin des classes, elle ficelait à la tête de chaque lit un ballon de couleur aqua sur lequel elle avait inscrit les noms de ses ancêtres. Sous chaque lit elle avait glissé un immense bocal avec deux poissons, un rouge et un blanc. Le jour, Marie devait surveiller l'éventuel rôdage des chats du quartier, et les chasser aussitôt à coup de balai. Dès que la noirceur venait, sa mère sortait précipitamment dans le jardin et recouvrait chaque bocal d'un grillage, et toutes les deux, elle et sa mère, rentraient aussitôt.

Au milieu de chaque lit, la mère de Marie avait couché un balai. Quant aux garçons avec qui Marie jouait avant que je ne déménage dans sa rue, sa mère s'était chargée de prévenir leurs parents que désormais elles devraient garder leur progéniture à la maison. Avant, quand je n'existais pas encore dans la vie de Marie, elle devait gérer seule cette faune plus menacée que menaçante. À la suite du déménagement, sa mère nous confia la totale surveillance de l'arrière-cour. Les garçons qui venaient rôder l'été dans son jardin d'ancêtres ne l'intéressaient pas vraiment. Simplement, Marie n'aimait pas être entourée d'autant de disparus. Maintenant que j'étais là, elle n'était plus seule. Les garçons pouvaient s'en aller.

Après ma première visite du jardin, j'ai prévenu ma mère :

- Je ne mangerai plus jamais de poisson.

Elle m'a regardée plus longuement que d'habitude. Le vendredi suivant, elle a servi de la truite arc-en-ciel aux sept autres, et à moi, rien. Je ne mange plus ce jour-là, sauf en cachette. J'avale une quantité phénoménale de poissons rouges bonbons. Avant de les ingurgiter, je bois beaucoup d'eau, un litre, peut-être plus. Mon ventre devient rond, ma peau tellement tendue que je peux presque voir l'intérieur de mon aquarium. Je vais m'étendre sous mon lit et j'avale sans les croquer tous les poissons rouges du sac camouflé sous le matelas. Ils deviennent moi. Depuis, je n'imagine pas de vendredi différent, mais je rêve d'inviter Marie à coucher avec moi. J'engloutirais tous les poissons rouges comme je le fais déjà, et elle engloutirait les blancs. Je ne sais pas quoi faire avec les blancs, alors je les mets dans mes poches et ma mère les lave sans le savoir. Le lundi, elle se demande pourquoi la lessive a des odeurs de cannelle.

La mère de Marie n'aime pas les chats. Ma mère non plus. Les adultes que nous connaissons leur font tous la guerre. Nous l'avons bien compris l'été de nos dix ans : «Une fois pour toutes», ont affirmé nos mères. Nous en avons ramené chacune un à la maison, nous nous sentions fortes d'être deux. La mère de Marie a paniqué et l'a étranglé sous nos yeux avant d'appeler la fourrière et ensuite son mari à son secours. Nous avons déguerpi chez la mienne avec le chat Moïse, sans attendre l'arrivée des secours. Je baptise sur le champ tous les inconnus que je rencontre, et je n'oublie plus jamais leur nom. Même quand ils disparaissent. Ma mère s'est aussitôt signée, l'a assommé avec son rouleau à pâte. Elle est toujours en train de faire des tartes, chaque fois que je rentre à la maison. Après l'avoir assommé, elle a appelé le curé. Mon père n'a rien su. Pour l'une et pour l'autre, il était trop tard. Nous n'avons plus fait entrer personne dans nos maisons. Quand nous nous marierons, nous aurons des poissons et des chats autour de nos lits, et nous les initierons à la vie communautaire. Nous ne sauverons pas nos mères, c'est promis.

Le premier jour de septembre, avant que nous reprenions le chemin de l'école, la mère de Marie nous prête de petites aiguilles et nous crevons les ballons. Vingt-six en tout. Cela ne fait pas de bruit, parce qu'ils sont déjà très mous. C'est la seule occasion où nos mères s'assoient dans cette étrange nursery, bras dessus, bras dessous. Elles adorent nous regarder aller de lit en lit, les yeux baissés et tenant les petites aiguilles entre nos doigts, et elles rient beaucoup.

* * *

Je vieillis et je fais parfois de drôles d'expériences. Comme d'habitude, Marie et moi nous tenons par la main et nous nous promenons dans l'im-

mense jardin où ne dorment plus ses grands-mères dans les bras d'autant de grands-pères. Marie me l'a affirmé, sa mère raconte toutes sortes d'histoires, puisqu'elle est orpheline de naissance. Les lits, elle les a achetés pour se fabriquer une histoire. Mais nous faisons semblant que nous y croyons. Aucune vérité ne nous contrarie. Nous nous arrêtons souvent au pied du même lit, celui où le lilas croît deux fois plus vite que les autres, celui où Marie a déjà dormi avec sa grand-mère paternelle, la nuit avant qu'elle meure. Sa grand-mère avait décidé de l'informer quant à l'origine des lits. C'est mon lit préféré. Chaque fois que nous passons devant, je dis à Marie :

- Ne lâche pas ma main, d'accord?

Alors je saute dans le bocal sous le lit. Les poissons n'ont pas peur de moi, et je jouis pendant quelques minutes de privilèges semblables aux leurs : je ne pense pas, je ne parle pas. Je suis légère, c'est tout. Je flotte. Marie aimerait m'accompagner, mais elle a peur de l'eau. Julien, le plus beau garçon du voisinage, je suis d'accord avec Marie là-dessus, l'a remarqué, et il profite de mes escapades pour lorgner de son côté. Il s'approche doucement de Marie. Bientôt, il ne s'en va plus lorsque je reviens et il me sourit. Marie et moi nous nous tenons toujours par la main. Elle ne craint plus que je disparaisse pour toujours, même si une impression de vide l'envahit encore, chaque fois que je saute à l'eau. Mais elle se détache doucement de moi et consent à ce que Julien la rassure lorsque je ne suis plus physiquement près d'elle. J'appréhende qu'avant la fin de ce nouvel été elle lâchera ma main. Je ne la retiendrai pas.

* * *

Nous avons eu quinze ans cette année. En juin, la mère de Marie a repeint les lits que la rouille corrodait et nous avons repris notre garde quotidienne. Le jardin des aïeules a retrouvé un air de jeunesse, mais rien n'est plus comme avant. Avant Julien. Marie m'abandonne maintenant chaque après-midi, afin de pouvoir se promener librement au bras de Julien. Ils ont commencé à se toucher dans la cour de la polyvalente que nous fréquentons depuis trois ans. Je ne raconte à personne ce que je lis dans leurs prunelles transparentes comme de l'eau, et que je ne reconnais pas dans les miennes. À la fin de l'année scolaire, le dernier jour, alors que nous rentrions à la maison, Marie m'avait prévenue :

- Julien viendra chaque jour.

Je m'habitue à sa présence. Les lilas ont tellement poussé, je m'en aperçois. Ils envahissent maintenant les fenêtres de sa maison. À l'intérieur, la mère de Marie est heureuse, elle ouvre grand ses narines et ne respire jamais plus loin que le bout de son nez. L'odeur est en elle. Elle ne s'est pas davantage aperçu que les seins de Marie se sont développés, ses hanches arrondies et que nous ne passons plus nos journées ensemble. Marie m'envoie le midi, mais je ne la quitte pas réellement, et elle le sait. Je m'étends sous le lilas géant, à la tête du lit sous lequel vivent les poissons toujours amoureux de notre enfance. Ils ne savent pas que notre enfance est terminée. Je quitte aussitôt le jardin et passe de plus en plus d'heures dans le bocal d'eau douce. Parfois, je regarde à l'extérieur de la paroi transparente. Julien montre ses vraies mains d'homme, je vois Marie les lui embrasser avec ferveur. Elle s'attache à lui. Le mois d'août tire à sa fin et, le dernier jour, Julien renverse Marie au pied du lit sous lequel je ne rêve pas et déboutonne bientôt un à un les treize boutons de sa robe bleu ciel.

Avec ses nouvelles mains d'homme il lui pétrit lentement un coeur. Marie chante. J'aime sa voix, de plus en plus différente de la mienne. On dirait la voix d'une mer emportée par un vent géant à l'autre extrémité d'elle-même. Les yeux de Marie deviennent très ronds et très bleus. Le bleu me ravit toujours, et je n'aperçois plus qu'une vague immense bercer à droite et à gauche, m'emporter avec eux, jusqu'à l'immobilité la plus lumineuse. À la fin, nous ne mourons pas. Nos mères nous ont menti, nos pères étaient donc tellement muets.

Après ça, Marie ne s'est pas souvenu de moi tout de suite. Le soleil a eu le temps de disparaître derrière nos deux maisons. Je suis sortie de l'eau, et elle est doucement revenue à elle. Elle a repris ma main :

- La prochaine fois, je veux que tu m'emmènes avec toi.
- Tu n'as plus peur?
- Je ne t'abandonnerai plus.
- Nous grandissons, c'est normal.
- Ça m'a donné le goût de l'eau.
- J'ai tout vu. Tu semblais flotter, comme moi dans mon bocal.
- Nous aurons des chats. Tu te souviens, on se l'est juré?
- Et nous habiterons la même ville.
- Et nous abandonnerons nos mères, pour toujours.
- Moi, j'écrirai notre histoire.

Je lui souris.

Il m'arrive de plus en plus souvent de m'exprimer ainsi, au lieu de perdre connaissance à la moindre menace. À mon tour, je lui montrerais comment plonger dans un bocal de poissons sous l'oeil à jamais crevé des aïeules, et à interpréter personnellement l'odeur des lilas. Quant aux chats, ils ne nous avaient jamais causé de problèmes.

10- Les apparences et les restes

Toutes les nuits se ressemblaient, comme des ombres fidèles. Toutes les nuits, Édith se retrouvait sur ce pont inquiétant qu'elle traversait à pieds tâtons, avec la seule certitude qu'elle ne devait pas s'arrêter. Le matin, lorsque, dans la cour d'école, elle me racontait son rêve, je voyais un fantôme se déplacer dans ses étranges yeux mauves qu'elle tenait de sa grand-mère adoptive, celle qui lui avait donné ce prénom. Malgré ses origines obscures, Édith n'était pas sans parenté. Des rêveurs, elle en croisait partout : le jour, en se rendant à l'école, la nuit, dans ses rêves. Mais dans le rêve du pont, elle était exagérément seule. Au dernier instant, elle avait beau espéré une présence, personne n'occultait le fantôme. Pour elle, je n'existais pas encore.

Seule rebelle depuis des générations, sa «mémé» appartenait à ceux-là qui lui servaient d'alibi dans les situations extrêmes, en particulier les cours de français. Régulièrement, l'institutrice demandait à ses élèves de rédiger un portrait de famille. La première fois, Édith avait remis une feuille presque blanche. Une simple phrase, ou un vers, car c'en était sans doute un, s'inscrivait au milieu de la page : Nous ne sommes pas tous nés. C'était une proposition plutôt ambiguë sous la plume d'une enfant de dix ans. Cela n'aurait servi à rien de questionner Édith, elle parlait encore moins qu'elle n'écrivait. En remettant les copies la semaine suivante, Madame Lafleur avait tout simplement précisé les consignes à la classe : «Pour la prochaine composition, je veux que chacune invente une vie de famille, une histoire qui ne serait vraie que pour elle». Édith avait été soulagée.

Dès le retour en classe de janvier, une nouvelle composition avait été demandée. Cette fois-ci, Édith avait labouré son imaginaire, composté ses rêves qu'elle ne prenait pas pour des vérités permanentes, et elle avait écrit

cinq pages. Sa grand-mère aux yeux mauves venait d'apparaître, qui portait le doux prénom de Fleur-Ange. Celle-ci l'avait secrètement appelée Édith. Cette grand-mère ignorait alors que c'était aussi le prénom d'une jumelle née idiote, parce que étranglée par un solide cordon ombilical, le mien. Cette histoire ne lui appartenait qu'à travers les constants reproches de sa mère :

- Si tu n'avais pas voulu te débarrasser de ta soeur à sa naissance, je t'aimerais sans arrière-pensée.

Cette accusation de sa mère la blessait, mais comme Édith ne connaissait aucune parole plus rassurante, elle ne la comparait à rien et grandissait en la réclamant comme un dû. Elle protégeait sa frêle existence. Entre la fiction et quelques effets secondaires, qui n'allaient pas tarder à se manifester.

Avant de s'endormir, Édith me prenait la main. Elle savait que c'était une main imaginaire, mais elle n'en connaissait pas de plus sûre. Dans mon lit à l'autre bout de la ville, moi aussi je lui prenais la main, pour l'aider à s'endormir. Pendant que nous traversions un même rêve, derrière nous, le pont se déconstruisait. Nous ne pouvions pas affirmer qu'il s'écroulait, il s'agissait vraiment d'autre chose, d'une menace virtuelle d'effondrement à chaque pas que nous franchissions. Tout se déroulait très vite, avec la lenteur émotive des cauchemars. J'avais commencé ma vie en n'étant qu'un personnage imaginaire. Mais j'existais maintenant comme un double et je manifestais ma gémeité à la moindre inquiétude d'Édith. Je connaissais son existence par corps. Chaque nuit, je faisais le même rêve qu'elle, mais je ne le lui disais pas. Elle me rapportait ce rêve trois, quatre, parfois cinq matins par semaine. Nous étions désormais inséparables l'une de l'autre. Ce rêve nous terrorisait et nous nous acharnions, dans la cour d'école, à lui trouver une issue. Nous

n'en découvriions aucune. Elle accélérât donc un peu, malgré ses vertiges et ses lapsus lorsqu'elle vivait son rêve, imaginant que je lui tendais la main et l'attendais au bout. Elle ne voulait pas toujours recourir à sa grand-mère. Comme elle, pourtant, je n'étais jamais tout à fait là et elle le savait, puisque nous n'avions pas coutume de nous endormir ensemble. Nous étions trois personnages d'une trinité secrète, chacune dans une vie différente. Pénétrant la noirceur qui l'engloutissait, elle poursuivait son but avec l'énergie d'une condamnée à vie. Elle comprenait déjà que personne n'échappait à sa réalité, que les personnages de fiction ne sauvaient personne. Le jour, Édith concevait une fin à ses ennuis, même si elle ne distinguait pas celle-ci plus que moi ou sa grand-mère. Chaque matin dans la cour d'école, nous vérifiions cette terrible hypothèse que nous imaginions sans jamais y accéder :

- Quand on ne voit personne, c'est qu'il n'y a personne.

Pour ne pas céder au découragement du rêve, elle s'élançait et atteignait, à bout de souffle, un morceau de terre ferme. Encore une illusion. Édith surplombait un précipice. Elle se retournait dans son lit, n'apercevait plus la passerelle que dans sa mémoire trouée, ses jambes détraquées, ses pieds bots. Chaque fois qu'elle me racontait son rêve, je devenais rigide, comme idiot, tellement je prenais ses rêves pour une malédiction personnelle. À la manière des aïeules, de mère en grand-mère depuis la première femme, je perdais pied en essayant de secourir qui que ce soit. Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Les statistiques généalogiques qui concernaient nos ancêtres ne nous prouvaient rien. Elles justifiaient notre existence, rien de plus. Les ancêtres des autres ne nous convenaient pas davantage. Je désirais qu'Édith m'aime autrement, en jouant à la marelle avant que la cloche ne sonne par exemple. Je voulais vivre normalement, oublier mon rêve. Rien à

faire, ce pont l'obsédait, elle n'arrêtait pas d'en parler, et je succombais bientôt à sa panique. Nous basculions alors dans un néant merveilleusement familier et rassurant, tant il ressemblait à notre vie quotidienne. Maintenus prisonnières par les discours de celles qui avaient vécu avant nous, nous devenions de grandes personnes sans âge réel, comme nos mères. Cela nous inquiétait déjà à dix ans, nous en parlions aussi en secret, sans réussir à traverser cette nuit des temps. Cela n'empêchait pas son présent de s'incarner en moi, telle une miniature de l'histoire universelle. Nous tombions dans ce gouffre sans artifice, sans aucune grand-mère pour nous tenir la main. Nous partagions le même fantôme de plus en plus souvent, fantôme qui traversait le pont entre nos regards. C'était à croire que nous vivions sans bras comme des manchots, confondues à une quantité irrécupérable de victimes qui avaient tout perdu à cause d'un seul rêve, les bras et les réflexes.

Tête première et en chute libre, Édith tentait d'échapper à son désastre nocturne. Elle m'inventait des bras admirables qui la secouraient avant la fin brutale du rêve qu'elle connaissait par corps. Je jouais le jeu et l'attrapais à ce moment précis, à 8h30 le matin. Le temps de reprendre nos esprits, le cri que nous lâchions divisait en deux la cour de récréation. D'un côté, les élèves, de l'autre, l'immense Soeur Supérieure. Mère Matraque, pour les intimes.

* * *

La dernière fois, nous saisissant par un bras, Mère Matraque nous entraîna vigoureusement dans son monde, loin de notre Madame Lafleur, notre professeur de français, le seul que nous aimions les yeux fermés. Elle nous étreignit tels des foetus accrochés sans membres ni réflexes aux parois mouvantes de sa robe noire et ample qui nous aveugla momentanément. Sous son regard catholique à outrance, impossible de nous dérober. Nous

poursuivîmes notre descente au fond des entrailles du couvent, corsetées d'images pieuvres qui avortèrent la fin de notre cri et que l'imaginaire, d'habitude, préservait comme un double idéal.

J'abandonnai la main d'Édith, pour la sauver. Je devins lourde comme deux sous la poigne de Mère Matraque, qui ne s'aperçut de rien. Ayant libéré Édith de la tutelle de cette déesse travestie, je réservai ce sort étrange à l'autre : je la mordis avec des mâchoires vieilles de deux mille ans de retenue. Par ce seul coup de mâchoires, je sauvai l'humanité entière, et mes aïeules, ma grand-mère Fleur-Ange et des milliers d'inconnues. Ce fut la fin de Mère Matraque. Édith riait au fond de mon ventre, à fendre l'éternité en deux. Je riais aussi, comme je riais avant les muscles noués aux extrémités des os, avant la menace d'une mort prématurée si je ne retrouvais pas immédiatement l'usage de mon corps pétrifié, l'usage de cette langue abandonnée avant même d'apprendre à parler.

* * *

Vingt fois par nuit, toutes les nuits dans la mémoire durant, je ne m'étais conformée à aucune loi. La dernière nuit, je n'avais immolé personne, j'avais mordu pour rompre deux mille ans de silence. J'entends encore le hurlement de fauve de Mère Matraque. Son cri me donne des ailes. Depuis ce coup de mâchoires, elle s'est éclipmée dans son couvent, et plus personne ne l'a jamais revue.

Je ne sais plus assez me taire chaque nuit, d'une nuit à l'autre la vie entière y passe, je donne un nom intime à tout ce que je découvre. Je traverse des ruines, des ponts, et d'autres mentalités pour arriver jusqu'à moi.

11- Mémoire, contrebande

- Surtout, qu'elle n'écrive plus. Qu'on fouille sa chambre de fond en comble, les poches de ses vêtements, les doublures, le dedans et le dessous de chaque objet lui appartenant. Qu'on lui retire tout ce qui ressemble à un crayon. Ça n'a même pas vécu et ça veut écrire. Écrire est une perte de temps, une trahison inexcusable. Vous lui ferez réciter cela vingt fois par jour, quinze minutes chaque fois, à genoux et les bras en croix. Ne la quittez pas des yeux. Il est temps de l'initier à la vraie vie.

Ils étaient deux à louvoyer autour d'elle, un homme et une femme. On aurait dit deux hommes, à cause d'un même sifflement rauque de la voix. De son côté elle était seule. Je suppose qu'elle l'avait choisi. Elle aurait pu céder à leurs désirs, vivre normalement, ne rien écrire jamais, accepter d'être complètement muette de corps et d'esprit, comme n'importe qui s'adapte à cela qui existait déjà. Elle ne le désirait pas. Ils la firent donc entrer la première dans la chambre qui ne possédait plus que trois murs. On avait jeté à terre le quatrième, pour le remplacer par une vitre-miroir dans laquelle se découpait une porte verrouillée à triple tour. C'était elle qui se heurtait au miroir, à sa propre image, eux qui l'observaient ainsi piégée. Elle ne l'ignorait pas.

- Ici, tu es l'unique témoin des scènes que tu provoqueras.

Elle n'avait pas peur. Elle ne voulait pas avoir peur, ne s'était pas aperçue qu'elle avait presque cessé de respirer. Une voix poursuivit :

- Durant mon absence, s'il y a lieu, veillez à ce qu'elle écoute et exécute à la lettre nos moindres exigences. S'il lui venait l'idée de jouer les subtiles, d'être insolente, de répondre autrement que par l'affirmative, qu'on lui coupe la langue et voie à ce que les moitiés guérissent sans se ressouder.

Elle ne frémissait pas, comme si chaque parole mourait avant de l'atteindre, ou que chacune ne pouvait davantage la tuer. Tant de phrases qui semblaient s'être perdues étaient seulement logées sous sa peau. Elle ne se souvenait plus lequel des deux avait enchaîné :

- Si vous l'aperceviez plus tard faire des signes de la main devant la fenêtre, qu'on n'hésite pas à lui supprimer l'usage de ses bras.

Les voix se mirent à gronder en duo :

- Et si tu tentais encore d'alerter les voisins avec tes moignons, si tu te mettais à cligner des yeux en direction du monde, nous te passerons des verres tellement épais que tu n'imagineras plus que du noir.

Nous voulons que tu vives comme nous, c'est compris ?

Elle les regardait sans les voir, voyait au-delà d'eux s'agiter des siècles entiers d'hommes et de femmes, tous soumis les uns aux autres. Elle-même était née sans faire d'histoire, la mémoire déjà visitée, voire encombrée. Elle les entendait maintenant lui parler de très loin, comme si les discours qu'ils tenaient ne la désignaient pas, sans toutefois pouvoir leur échapper. Elle pensa : «Ils n'ont rien prescrit à propos de mes jambes». Elle risqua un pas vers la minuscule fenêtre ovale située juste au-dessus de leur tête, mais deux regards et quatre mains s'abattirent sur elle. Elle perdit conscience et fut projetée dans un long tunnel de ténèbres.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait nuit et elle grelottait. Elle voulut se lever, en fut empêchée. Elle était nue et on lui avait attaché les membres aux quatre coins du monde. Celui-ci avait la forme d'un simple lit. Devant, elle distingua

peu à peu la double respiration de l'homme et de la femme qui formaient une seule ombre :

- Elle revient à elle. Qu'on allume!

Ce qu'elle vit ne la troubla apparemment pas. Le couple était nu lui aussi, mais pas plus souverain qu'elle, c'était certain. Elle aurait pu mourir depuis longtemps, elle se souvenait de mille morts prématurées. Elle refusait encore, elle résistait, elle n'avait pas assez vécu, le bonheur lui manquait. Elle ne s'était pas enfuie pour écrire le livre auquel elle rêvait autant que moi.

L'homme s'étendit le premier sur elle et la pénétra de tout le poids de son passé. À nouveau, son coeur battait au ralenti, mollement. Elle savait aussi comment survivre à l'envers, en gardant les yeux ouverts, le coeur même, comme moi toujours. Cela ne la gênait pas. Ce qu'elle voyait faisait moins mal que le reste. Elle grandissait sans doute n'importe comment sous le regard des autres, mais jamais la tête enfouie. Au-delà de l'homme qui s'agitait en elle, elle inventait encore un ciel bleu, et des fictions qui amendaient sa réalité. Elle écrivait toujours, dans sa tête et dans son corps, comme elle l'avait lu à propos de certaines victimes du KGB, durant la Seconde Guerre mondiale. C'étaient des personnes qui avaient survécu à leur mort. Lorsqu'elles furent libérées, quelques-unes se libérèrent à leur tour, mirent sur papier plusieurs années de vie intérieure, des pensées, des réflexions, des émotions, qu'elles donnèrent ensuite au feu. Avec ce qu'il leur restait, elles écrivirent un premier livre, d'autres. Elle, pendant qu'un seul homme la faisait sienne ou autre, elle sauvait sa vie intérieure et s'y accrochait, comme d'autres s'étaient accrochées avant elle. Il l'arrachait à ses désirs, murmurait son prénom d'une voix aussi tendue que son sexe. Elle en eut bientôt plein les

oreilles et le corps. Elle ne pouvait plus penser en dehors de cela qui recommençait. Il se retira, soulagé, même si cela, elle le supposait, n'allait pas durer plus longtemps qu'une veille.

Aussitôt et avide, la femme lui succéda, sans remarquer que la fille avait déserté ce lit peu commun : le plus souvent, ses yeux ouverts avec une sorte de fixité béante trompaient l'attention des personnes qui la surveillaient. Comme toujours, la femme ne s'aperçut de rien. Elle s'installa à la place encore chaude de l'homme qui lui avait ouvert un chemin. Elle lécha sa sueur sur le corps de l'autre et but goutte à goutte cette liqueur qui refluit du sexe de la jeune fille qu'elle appelait Ange, pour son plaisir, et éprouva un orgasme solitaire, avant de s'endormir doublement rassasiée. C'était vraiment comme d'habitude et comme elle aimait.

Ils l'abandonnèrent trois jours et mille et une nuits, sans détendre les liens qui la maintenaient en vie, tel qu'ils l'imaginaient du moins.

* * *

La fille reprit finalement conscience, constata qu'on ne lui avait pas amputé le coeur ni ce qu'elle imaginait être son corps et son esprit. Elle reparcourut le tunnel en sens inverse, se retrouva dans sa vie antérieure. Elle respira maladroitement avant de découvrir qu'il n'y avait plus l'ombre d'un rôdeur. Même la porte était ouverte. Son sang se remit à circuler normalement. Elle risqua un second pas vers l'extérieur de la chambre, d'autres l'emportèrent, pas d'hommes, voix de femmes qui conservaient l'empreinte de ceux qui vinrent jusqu'à elle manipuler les codes de l'amour.

Elle respira, ses bras s'ouvrirent grand, à cause du soleil qu'il faisait partout. Il y avait une éternité qu'elle n'avait touché d'aussi près un ciel bleu,

voyagé dans une chambre vide. Décidément, cette vie ne ressemblait à rien sans les mots, ne rassemblait personne. Elle fouilla la maison, y trouva juste ce qu'il fallait pour continuer de vivre, jusqu'à la lettre que je lui avais adressée, et des preuves d'identité.

Elle regarda autour d'elle le monde droit dans les yeux. Elle ne reconnaissait personne mieux qu'elle-même. Le dernier geste, elle l'avait pleinement accompli. Une paire de sécateurs gisait à ses pieds, comme une preuve tranchante. Elle avait coupé les deux derniers liens ombilicaux de sa mémoire restante.

* * *

Elle s'assit, fabriqua enfin un poème qu'elle vint déposer dans ma boîte aux lettres, le lendemain de sa résurrection :

Je ne sais rien être
avant d'écrire
ni tout à fait moi ni même
l'auteure d'une expérience.

Sans écho
un reflet figé sur place.

Je pense pour rien
je respire et me tais
parmi ceux qui vivent sur le toit
de leur maison.

J'accumule les excréments d'autres vies
les événements terrestres
plusieurs voix par jour.

Un cyclone pourrait m'emporter après
quelques glissements de sens
sur la page.

Mais je fais ce geste immense avec mes mains

Je trace des contours
tantôt de sable tantôt de neige
je pétris des membres à ces chairs tendres
dessine au milieu un nombril
un coeur
un sourire

et je souffle
dessus dessous.

12- L'isolée vive

Ses voisines immédiates l'ont raconté. Elles n'ont rien entendu, n'ont vu personne entrer ni sortir de l'immeuble. C'était une journée quelconque, avec son bruit de fond ordinaire : dans l'appartement voisin, elles entendaient Messia répéter à voix basse, sans fin, les mêmes paroles, les mêmes chansons tristes, comme cela arrivait parfois. Avant ces événements, elle-même, Édith, n'avait jamais pensé que Bertha et Ruth pouvaient connaître son existence, assez pour s'en soucier du moins. Elle vivait dans un vaste trois pièces, parmi des chattes d'Espagne et des hibiscus à fleurs doubles qui cohabitaient devant chacune de ses fenêtres.

Un jour, en attendant comme d'habitude l'autobus qui la ramènerait chez elle après sa journée de travail, elle avait croisé Lucas. La manière frénétique dont il mâchait sa gomme avait piqué sa curiosité. Ravie de rencontrer un semblable, un inconditionnel de la gomme, elle lui dit bonjour, comme si cela avait été naturel qu'elle s'adressât ainsi à un étranger. Lui, surpris, au lieu de s'étouffer en avalant le morceau, ou de le cracher sur le trottoir, le glissa dans sa main droite. Il n'avait pas eu le temps d'imaginer qu'elle lui serrerait la main. Malheur ! Une énorme gomme -- un paquet entier, c'était évident -- rose et encore chaude, gluante par-dessus tout, s'aplatit entre leurs paumes et les retint soudés l'un à l'autre, tels des complices. Ils éclatèrent de rire en même temps et devinrent sans plus de préambule un couple d'inséparables :

- Je m'appelle Lucas.

- Salut !

L'autobus arriva.

- Vous voulez que je vous raccompagne ?

- Ce n'est pas dans mes habitudes d'accepter ce genre d'invitation, mais pourquoi pas ?

Ils rentrèrent chez elle. C'est à compter de ce jour que ses voisines, ainsi que d'autres locataires des immeubles environnants, s'aperçurent qu'elle avait une vie sociale comme eux. Enfin, entre les plafonds de Ruth et les planchers de Bertha, la musique résonnait, ainsi que des voix matin et soir. Elles entendaient l'eau couler, des pas circuler, toutes sortes de petits détails qui témoignent de la vie, et cela les rassurait sur le sort d'Édith. Leur voisine, la fille qui habitait au milieu, n'était finalement pas un fantôme. Durant les six mois qui suivirent, personne ne la vit jamais seule.

Dès le premier soir où il ne rentra pas avec elle, elle alla prévenir Ruth, la femme d'en bas, la plus bavarde des deux :

- Lucas et moi, c'est du passé.

Sitôt qu'elle fut remontée à son appartement, Édith l'entendit gravir le plus légèrement possible les escaliers jusque chez Bertha.

Lucas ne se résignait pas à cette perte et, depuis leur séparation, se camouflait presque en permanence dans la haie de cèdres qui bornait l'immeuble de droite. Les matous du voisinage étaient chassés à coups de bottines, pas toujours tendres. Lucas pissait sur leur urine, pour couvrir leur odeur. Mais ils faisaient de même, dès que Lucas s'absentait de son poste de garde. C'était toujours à recommencer. Si tous les voisins étaient au courant de la présence de Lucas, aucun, ni même Ruth n'en souffla mot à Édith. Ainsi protégé par la loi d'un certain silence, il participait encore à chacune de ses allées et venues entre le bureau et l'appartement redevenu secret.

Lorsqu'ils s'étaient quittés, elle avait repris sa vie d'avant, sauf pour la musique. Des chansonniers surtout, que Lucas lui avait appris à aimer. Une semaine, elle privilégiait Brel, une autre, c'était Messia, Ferrat, Desjardins ou Barbara. Elle choisissait celui ou celle qui, au début de la semaine, correspondait le mieux à son humeur. Au moment de se coucher, vers 22 heures, elle diminuait un peu le volume de la voix. Cette voix devenait ainsi une présence permanente. Édith supportait moins bien qu'avant sa vie d'ermite. Il lui arrivait maintenant de tourner en rond dans son appartement. Ce qui la distrait jadis, la télé, la lecture d'un bon roman, les journaux même, l'ennuyait. Sa vie lui semblait vide.

Cela faisait bientôt six mois que Lucas l'épiait, depuis le début de mai. L'anniversaire de leur rencontre approchait et il ne prévoyait pas passer l'hiver dehors, planté parmi les cèdres. Il ne guérissait pas de cet amour. Un vendredi soir, il décida que c'était la dernière fois qu'il respirait l'odeur moribonde des matous errants, le parfum âcre des cèdres. Il la laissa entrer chez elle avec ses sacs de Provigo. Sitôt les provisions rangées, elle augmenta le volume de la musique, comme elle aimait, et elle grignota un sandwich. Il devinait chacun des gestes qu'ils faisaient à deux, autrefois. Cette semaine, Messia avait la vedette. Édith s'installa dans son rituel de fin de semaine. Le vendredi soir, elle écrivait jusqu'au moment de se mettre au lit. C'était une habitude vieille de six mois, mais elle la pratiquait déjà avant sa liaison avec Lucas, il était au courant. Il patienta encore quinze minutes après que les lumières furent éteintes. Ensuite, il s'approcha de sa porte. Il fut chanceux, car Édith n'avait pas changé les deux serrures. Après avoir déverrouillé en douce, il emplit les trous avec de la gomme, sans rien laissé paraître. Sitôt du bon côté de la porte, il la reverrouilla. Ainsi, tout figerait là, et plus personne ne

pourrait pénétrer par les voies naturelles. Lui-même n'avait pas pénétré à l'intérieur comme un violeur, mais comme un amoureux : il était encore amoureux. Personne ne l'a vu entrer et, le lundi matin, personne n'a vu sortir Édith.

Lucas ne l'épiait plus depuis trois jours. Étrangement, plus rien ne semblait bouger chez elle. On entendait la musique, bien sûr, mais toujours égale. Trop égale à bien y penser. Le soir, n'en pouvant plus de n'entendre que des bruits de fond ordinaires, les voisines se concertèrent et alertèrent la police. Deux voitures arrivèrent au même instant sur les lieux, quatre hommes en sortirent. Ruth et Bertha racontèrent ce qu'elles savaient, la disparition de Lucas, celle d'Édith. Ils frappèrent à la porte. N'obtenant aucune réponse, Bertha, la concierge, leur tendit ses clés qui ne servirent à rien, à cause de la gomme. Ils n'eurent d'autre choix que celui de défoncer la porte avec leur poing, leurs épaules d'acier. Ils ne virent d'abord personne. Messia chantait, en hachant ses phrases : «Quand on compte ses amis on a toujours trop de doigts, qu'est-ce que tu peux faire à ça ...» Ils se dirigèrent vers la pièce du fond, sa chambre, en prévenant les voisines :

- Attendez dans la cuisine.

Elle était assise à la tête de son lit, appuyée contre le mur, le regard fixé dans leur direction. Affamées, les chattes miaulaient sur le bord des deux larges fenêtres et le feuillage des hibiscus retombait comme une chevelure négligée. Avant de s'approcher d'Édith qui ne bronchait pas, ils lurent le court poème mille fois récrit en noir ou rouge sur les murs, le plancher, les meubles, les couvertures et un grand nombre de t-shirts éparpillés pêle-mêle aux quatre coins de ce drame. Partout ces mêmes vers qui semblaient l'avoir dévorée :

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

Partout ce sexe comme un couteau
planté dans la mémoire

* * *

Existe-t-il un septième enfer?

13- Le deuil de l'autre

Je ne m'attache pas facilement. Dans cette histoire, cela m'a demandé un peu plus de quinze ans, au bout desquels je m'étais engagée dans la vie à deux par un simple oui, qui m'avait nerveusement rempli la bouche et le corps. Ce mot, je l'ai aujourd'hui pendu comme un vêtement irrécupérable au fond du grenier, parmi de vieilles reliques qui ont appartenu à mes ancêtres. Je n'utilise plus que les mots à la peau lisse. Je ne complique rien qui ne soit d'avance compliqué.

Un détail inédit jusqu'ici me vient et s'ajoute à la liste, lorsque j'évoque de nouveau ce que fut le dernier jour de cette alliance : ce vendredi-là, les rosiers embaumaient ce que j'imaginai être notre vie pour toujours. Ce que j'y ai cru à ce parfum éternel ! Sitôt levée, j'avais ouvert les fenêtres de la cuisine et j'avais été anormalement enveloppée par ce parfum dramatique. Je ne le savais pas alors. C'était juste avant son départ, une fin de septembre odorante, je me souviens. Je me tiens droite devant la porte qu'il vient de claquer. Il nous quitte pour une histoire de ragoût. Les ragoûts varient énormément d'une recette familiale à une autre, d'une semaine à l'autre. J'ai tenu devant la porte longtemps, comme dans une sorte de coma mental, physique aussi. Puis j'ai compris, je venais d'être quittée. J'avais négligé de partir avant cette fin du monde. C'était encore la vie qui voulait cela et je n'ai pas fermé les yeux devant les restes ni devant personne. Je suis lentement retombée sur mes jambes. Dans la cuisine, Édith essuyait la vaisselle en regardant par la fenêtre au-dessus de l'évier et cela m'a bouleversée. Elle savait déjà regarder par la fenêtre pour ne pas succomber à l'étroitesse des lieux et des êtres. Je l'avais prise par les épaules et embrassée sur la joue :

- Va vite rejoindre les autres dans la cour d'école.

J'ai lentement verrouillé toutes les portes. Je me retrouvais avec cinq enfants sur les bras, quelques médailles sous l'oreiller, et une photo. Sa photo. Je n'y touchais pas et je passais mes nuits tantôt allongée sur le sofa du salon, tantôt dans la chambre d'amis. Dès la première nuit, j'ai condamné notre lit, en attendant d'y mettre le feu. Les années suivantes, j'ai laissé grandir les enfants. Seule la cadette, Édith, m'a causé des soucis. Elle avait neuf ans et chaque soir s'endormait en pleurant. Je ne savais pas la consoler, je n'avais pas les deux bras qu'il lui manquait depuis le départ subit de son père. C'était peut-être que je vivais moi-même abandonnée sur la terre, au milieu d'un musée impopulaire où la Joconde, enfermée dans sa toile ne montrait plus qu'un sourire édenté, -- c'était la dernière trouvaille des scientifiques qui étudiaient ce tableau --, un héritage que je n'avais jamais défendu, ni en public ni en privé. Même nos voisins étaient devenus des étrangers. Leurs enfants ne venaient plus jouer chez nous, les mères évitaient de croiser mon regard sur la rue, à l'épicerie et à l'église. En fait de solitude, on n'aurait pas pu inventer mieux. Nous étions maintenant un exemple suspect.

Je ne sais pas mieux aujourd'hui pourquoi Édith pleurait, mais je ressens encore cette impuissance chaque fois que quelqu'un manque de bonheur, ma fille cadette la première. Elle ne parlait pas, elle pleurait, c'était son seul langage. Le soir, avant de me coucher, je venais toujours auprès d'elle. Je m'asseyais au bord de son île et je l'entourais d'eau. Je déposais une vague, ma main sur son front moite, jusqu'à ce qu'elle s'apaise. Ensuite, j'allais m'installer à une extrémité du sofa et je prenais l'avion, je quittais tout sans cligner des yeux. Je survolais les ponts sous lesquels ma mère ne s'était jamais noyée sans d'abord avoir la certitude que je pourrais la sauver, des villes entières où

je n'avais pas trouvé asile, des moralités, d'autres déserts. Je refaisais le tour de moi pour te rencontrer et je revenais. Je revenais. Pas toi.

J'avais perdu quelqu'un. Ce n'était pas la première fois, ce fut la pire. J'ai admis ce qu'il fallait, toute seule. Je ne suis pas l'unique femme capable de piloter un avion vide. Je ne m'habitue pas. À chaque décollage de l'appareil, quelqu'un reste en bas, parmi les débris du monde. Je me heurte sans cesse à des parois de chair, qui séparent le ciel de ma planète vacante. Nous vivions jadis comme les autres, ne partageant ni le meilleur ni le pire. À force d'effectuer tous ces vols de nuit, je finissais par comprendre que la couleur rouge était la blessure la plus rapprochée du soleil.

Dès que les enfants partaient à l'école, j'entreprenais mon vol de jour. Je surveillais le ciel au-dessus de chez toi, rien, je ne rencontrais personne, aucun dieu, rien que moi, torturée par ce turbulent amour.

* * *

Édith vient de me quitter, elle est amoureuse. Je l'ai aidée à partir. Je lui ai ouvert mes bras, la porte. Sur le seuil, toutes les deux alourdies par les valises que nous portions, nous nous sommes embrassées. Ensemble, nous avons parcouru l'allée, jusqu'à atteindre la rue où un taxi l'attendait. Elle n'avait pas voulu que je la reconduise vers sa seconde demeure. Je croyais sans doute qu'elle ne disparaissait pas pour toujours. Je répétais sans cesse cette erreur originelle, celle de ne pas croire aux gestes définitifs. J'attends inlassablement que quelqu'un survienne, pour me sentir moins seule, j'imagine. Sur le bord du trottoir, pendant que je la regardais s'éloigner, j'ai pleuré tout ce que je n'avais jamais su lui dire.

* * *

Je n'ai voyagé au-dessus de personne cette nuit-là. J'ai sorti le lit conjugal dans la cour arrière et mis tous mes journaux intimes au milieu. J'ai saisi la vadrouille avec laquelle j'ai fabriqué une gigantesque torche emmaillotée avec quelques-unes de tes chemises à carreaux, et des chandails que d'autres m'avaient offerts. J'ai tout imbibé d'essence, les journaux, le lit, la torche. J'ai mis le feu à la torche et l'immense torche au lit. Je suis rentrée dans la maison, j'ai transporté le sofa devant la fenêtre que j'ai aussitôt entrouverte. Je me suis assise, j'ai respiré un bon coup et j'ai fermé les yeux quelques minutes. L'odeur des rosiers s'amenuisait dans ma mémoire, l'incendie faisait rouge dans mon corps. J'ai ouvert un nouveau cahier et j'ai noté une seule phrase : Personne ne m'a jamais ensorcelée avec l'espoir d'une vie idéale, j'y ai cru, toute seule.

Ma cour intérieure s'était remplie de revenants. J'avais donc toujours des voisins. Puis j'ai entendu la sirène des pompiers. Je jouissais, pour la première fois. Les sapeurs n'ont même pas eu à dérouler leurs boyaux. La nuit s'achevait, il ne restait que des cendres. Aucune odeur ni souvenir au fond de mon regard. Personne ne voyait que le rosier flambait depuis longtemps dans mon corps, comme le buisson ardent des évangiles de mes aïeux.

* * *

Parfois, à l'aube, je te téléphone et je ne dis rien, je pleure à l'autre bout de la ligne. Tu ne raccroches pas, tu écoutes, c'est la seule voix que tu m'offres en échange des questions que je ne te pose plus.

14- La population entière

Au début, elle avait apprécié son mutisme. Elle en avait profité pour abondamment parler. Enfin, quelqu'un l'écoutait, n'avait d'intention que pour elle. Durant les premiers mois de ses rencontres avec le docteur Thomas, elle avait retrouvé l'usage et le plaisir de la parole et, avec eux, une mémoire personnelle. Étrangement, elle constata que cette mémoire avait peu à voir avec celle que les siens s'étaient acharnés à lui inculquer, et elle entreprit de la débroussailler. Cette jungle de fantômes l'importunait sans vergogne et le temps était venu pour elle de s'en débarrasser. Elle décida d'inhumer les morts qui ne survivraient pas à cet holocauste, fut-il païen. Elle retroussa ses manches et commença le vrai grand ménage de sa vie.

Elle s'attaqua au plus visible d'abord, javellisa l'appartement au complet, les murs, les prélints, les meubles et les armoires de rangement. Ah, le pouvoir de l'eau de Javel dans la vie! Cela vous purifie un environnement. Elle ne négligea rien, épousseta jusqu'à l'intérieur des boîtes de céréales. Même ses vêtements déjà propres y passèrent. Elle vida le contenu de ses trois commodes, douze tiroirs en tout, celui de ses deux garde-robes au pied de la machine à laver. Elle fit une brassée de petites culottes, plus de cent paires ! Ces sous-vêtements étaient son unique fantaisie. La lessive lui demanda trois jours. Puis la lune se remit à croître, au moment où elle acheva de ranger son intérieur. Elle n'en était plus à sa première coïncidence avec la lune.

Ce jour-là, elle sortit dans la rue et vit un soleil plus rond que nature, plus rouge, plus amoureux. Le cosmos prenait parti pour elle, cela se voyait. Elle marcha longtemps, le sourire sur les lèvres suspendu comme un quartier de lune renversé au milieu du ciel, et se retrouva au centre-ville. Entourée de gratte-ciels commerciaux et de gens pressés, elle se sentit seule de sa race à

goûter la chaleur et à respirer les effluves gazeux de ce midi incendiaire. Elle entra prestement dans une papeterie, se procura un cahier Clairefontaine de mille pages soyeuses, un crayon avec cinquante mines de recharge et revint vers son point de départ, son trois pièces d'immaculée réfection. Poussant la table contre la fenêtre ouverte, elle s'y installa et, la main encore alerte, poursuivit son débarbouillage. Elle classa allègrement plusieurs générations de «saintes familles», chassa quelques sorcières professionnelles, parmi lesquelles végétaient un minuscule noyau de dictateurs mâles. Elle décida enfin qu'une si infime quantité de masculin ne l'emporterait plus sur la majorité, bien féminine celle-là. L'ancien usage qu'elle avait fait du masculin la tourmentait. Comment un seul homme pouvait-il endosser la réalité de plusieurs siècles de conditionnement féminin ? Elle n'écrirait plus «ils» pour qu'un seul «elle» s'y camoufle. Elle refaisait les règles, pour redonner à la logique traditionnelle une transparence plus vraie que culture. Elle écrivit : Elles, et remplit vingt pages, qu'elle arracha aussitôt de son cahier et brûla dans l'évier de cuisine. Elle nettoya les cendres et ce foyer inusité, après avoir tracé une petite croix dans le coin droit de la nouvelle page. Elle écrivit, elle écrivit. Plus elle écrivait et plus elle s'apercevait qu'elle avait vécu. Elle perdit cinq kilos dans les semaines qui suivirent, kilos qu'elle regagna en souvenirs intimes. Elle était contente de ne plus autant tenir sa mère chargée d'aïeules sur ses genoux et ne fit strictement rien pour retenir Fabien dans son lit de fin de semaine. Aucun geste. Le plus gros du problème résidait là justement : ni sa mère ni Fabien ne désiraient l'évacuation. Ils se rebellèrent, elle persévéra quand même.

Ici, elle aurait voulu que le docteur Thomas se manifestât davantage lorsqu'elle se livrait, qu'il la gratifiât d'une parole encourageante. Un simple sou-

rire aurait suffi. Il ne proposait rien, jamais. Son indifférence l'indignait de plus en plus, ou cette apparente absence de réactions. Alors elle se mit à faire comme l'autre assis en face d'elle, elle observa son silence. Durant quelques semaines, tous les deux se gorgèrent d'une même substance. Sa période d'enfouissement salutaire avait beau être révolue, elle avait parlé, elle avait écrit pour elle-même, le reste de sa vie n'était pas résolu pour autant. Il ne l'aidait plus. L'observateur devint définitivement l'observé, sans qu'elle devint muette. Plutôt imaginative, comme une personne qui pense, sent, réfléchit par elle-même. Comme une personne qui, avant d'ouvrir la bouche ou de sauter sur un crayon, prend le temps de saisir les émotions qui l'animent, de les décortiquer, les digérer et les remettre dans le monde, ne préservant que celles qui lui appartiennent.

Elle sentait croître en elle une vaste exaspération, qui détériorait leur semblant de relation d'un rendez-vous à l'autre. Naturellement non violente, c'est ce qu'elle avait cru jusqu'ici, elle s'en retournait chaque fois chez elle avec deux poings de fonte au fond de ses poches. De plus en plus lourds ses poings, difficiles à maîtriser. Même sa langue maintenant menaçait de s'enflammer. Au lieu de consentir à cet embrasement, lequel de toute évidence n'allait pas consumer son psy, elle tournait chaque pensée sept fois dans sa tête avant de la neutraliser de nouveau, devant lui, sans vociférer. Elle espérait moins une intervention de sa part. Le seul miracle sur lequel elle comptait ressemblait à celui de la crucifixion de l'un et de l'autre. Modelant sans relâche son attitude sur celle du toubib Thomas, elle apprenait à endurer la religion de l'autre, son fanatisme, sans broncher ni rien dénoncer.

Le temps, de son côté, passait de plus en plus lentement, comme un mauvais augure. Aucune pensée ne franchissait plus l'obstacle qu'occultaient

ses lèvres maintenues mortes. Mais elle ne se découragea pas, ne disparut d'aucune manière. Quant à lui, il se taisait apparemment pour toujours.

Assise dans la salle d'attente du docteur Thomas, elle feuilletait le bottin téléphonique. C'était le seul «livre» que pouvaient consulter les personnes qui patientaient dans cette pièce. Encore aujourd'hui, elle ne comprenait pas à quoi ni à qui pouvait servir ce bottin dans ce lieu sans téléphone, mais elle admettait ne pas tout comprendre. Tous ces noms et ces numéros, toutes ces adresses représentaient en elle une réelle surpopulation d'absents, et cela l'encombrait. En prenant contact avec Jacques Thomas, elle avait espéré rencontrer quelqu'un qui l'appellerait par son prénom. Elle attendait ce moment depuis le début. Les mois s'étaient écoulés, une heure par semaine à la fois, ici ou ailleurs, le phénomène ne se produisait pas. Elle ne s'incarnait dans aucune autre vie, ne se déposait nulle part. Elle avait voulu rencontrer le docteur Thomas pour mettre un terme à son errance, mais elle continuait d'errer, l'oeil inquisiteur, l'âme à la traîne, sur les trottoirs, entre des livres de psychologie ou des récits de fiction, sans trouver de réponse. Comme avant. Même son écriture, car elle écrivait maintenant chaque jour, ne constituait pas une réponse à soi. Elle cherchait le poids de sa vie devant celui qui personnifiait maintenant pour elle le monde, celui en qui elle avait cru. Elle revint au bottin qu'elle tenait sur ses genoux, et elle tressaillit. Cette masse d'étrangers qui ignorait son existence l'étouffait. Elle vérifia l'heure à sa montre. Elle disposait d'à peine quinze minutes pour réduire ces dieux à néant. Une force inconnue la prit d'assaut et elle déchira en cinq milliards et plus d'individus cette population frigide.

Elle fut tirée hors de sa réalité par le claquement de la porte. Elle leva la tête et détailla la cliente qui sortait du cabinet : «Encore une femme corpu-

lente», observa-t-elle. Comme le jour et l'heure de ses rendez-vous variaient constamment, qu'aucune place fixe n'était encore disponible même au bout d'une année de loyale fidélité (elle était la dernière recrue), elle était à même de constater la ressemblance physique entre les clientes. Celle-ci, apercevant le plancher jonché de résidus humains, lui adressa un sourire, puis se ravisa, haussa les épaules avant de disparaître dans une autre vie. Elle fut seule de nouveau. Aujourd'hui, elle se savait tout entière en faveur d'un règlement de corps. Elle était suffisamment au courant d'elle-même pour augurer qu'une dépression permanente, quoique pas toujours perceptible, se dirigeait avec force vers le coeur pour se répandre jusqu'à ses extrémités. La tête et les poings surtout en prenaient un coup. Elle reconnaissait les signes : l'air devenait gluant, son sang s'éclaircissait, elle avait des sueurs. D'habitude, elle ravalait sa colère d'un seul trait, mais elle ne voulait plus autant s'ensevelir.

Docteur Thomas fut la deuxième personne qui l'arracha au tourbillon de ses émotions. Il ouvrit la porte sur laquelle, à l'intérieur, se découpait une pleine lune orange au milieu d'un ciel effrayant qui ne la menaçait pas. Pas aujourd'hui. Elle pénétra docilement dans le cabinet qu'aucune autre gravure ne décorait et que de lourdes tentures préservaient du monde extérieur. Elle se dirigea vers sa chaise, ne s'assit pas. Elle se tourna plutôt vers lui :

- Bonjour DOCTEUR THOMAS.

- ...

Elle l'attaqua avec ce qui fut jadis sa langue de poche :

- Avant de vous connaître, je ne possédais aucun mot pour définir un mur.

- ...

- Êtes-vous sourd ou désincarné à la fin ?

- ...

- ...

- ...

D'accord. Si elle avait toute la parole, elle en userait à satiété.

- Je connais le moyen de faire broncher un homme. J'avoue que c'est terriblement cliché, mais je n'ai pas le choix. C'est mon seul recours.

Comme il n'y avait à attendre aucun acquiescement, pas davantage qu'une interdiction, elle joignit le geste à son propos. Lentement elle débouonna un à un les sept boutons de son chemisier de soie bleue, l'enleva, et sa poitrine, généreuse, se répandit comme une suite de fantômes jusqu'à lui. Elle humecta l'index et le majeur de sa main droite et caressa ses mamelons qu'aucune maternité n'avait gercés. Docteur Thomas, de ses prénoms Pierre, Jean et Jacques loucha, toussota.

Elle n'avait rien des mannequins anorexiques qui tapissaient la couverture des magazines de mode et, justement, elle l'avait maintes fois constaté, il aimait les rondeurs, l'abondance. Il n'avait jamais accepté en analyse une seule femme maigre. Cela, elle ne le savait pas de source officielle, elle l'avait deviné, à cause du nombre de clientes bien en chair qu'elle avait vues sortir de son bureau, les unes à la suite des autres. Sans doute demeurait-il impénétrable devant elle comme devant chacune (il ne recevait que des femmes qu'il ne saluait jamais par leur prénom), qu'il enfermait pareillement derrière son grotesque mur de silence. Soit-il, soient-elles. Mais pas aujourd'hui. Elle

souhaitait un meilleur échange. Elle voulait recevoir de lui autre chose qu'un regard obèse et rassasié. Ensuite, elle serait libre de ne plus revenir.

À la vue de ces deux nichons fort capiteux, il loucha puis toussota. L'instant suivant, il s'étrangla, ferma les yeux et tourna, avec des mouvements compulsifs, sa chaise face à la lune. Cela ne modifia en rien son trouble, ne le calma pas. Il avait été vu à son tour et il était bouleversé, ce qui perturba la seconde moitié de la rencontre. Il se mit à marmonner. L'image de sa propre mère déraisonnant lui revint plein les bras, mais elle serra les poings : «Non. À son tour maintenant de sortir de l'anonymat de ses prénoms. Je veux qu'il retrouve seul l'usage de sa langue. Je ne vais pas le sauver comme j'ai voulu sauver ma mère dont la vie était perpétuellement en danger, c'est ce qu'elle racontait. Qu'il s'appartienne. Toutes nos vies sont en danger. Désolée. Aujourd'hui, c'est moi l'impatiente.»

Elle répéta tout de même à voix haute cette idée qu'elle poursuivait, et qui la pourchassait partout : «Je ne vous sauverai pas». Celle-ci ne le fit pas bouger. Elle s'approcha de lui, intriguée par son jargon :

- Ma ... man ... ma ... ma ... man ... ma ... ma ...

Elle demeura stupéfaite devant autant de vulnérabilité. À reculons, elle s'éloigna, attrapa son chemisier qu'elle remit et reboutonna à la hâte. Elle ramassa aussitôt son sac à main, l'ouvrit et en retira l'emballage de fromage en grains qu'elle avait acheté en venant à son rendez-vous. Elle hésita, mais ne résista pas longtemps à cette tentation qui court-circuitait sa conduite habituellement irréprochable. Plus rien ne ressemblait à rien de toute manière. Son bras droit prit un élan qu'elle ne lui dictait pas et elle lança le sac de fromage dans la direction de cet ancien héros de guerre, pendant que, de sa main libre

elle tournait la poignée de la porte. Le sac s'écrasa en plein sur la tonsure, éclaboussa la lune et ce qu'il lui restait de réalité autour de lui. Docteur Thomas lâcha un cri qu'elle caractérisa de primal, tellement il ressemblait à ce qu'elle avait lu dans un livre du confrère Janov au début des années 70. Elle l'abandonna.

De l'autre côté de la porte contre laquelle elle s'appuya afin de reprendre son souffle, elle éclata d'un rire obscène, ou purificateur, puis quitta l'édifice, secouée de spasmes qui la régénéraient toute.

Elle reprit sa marche en sens inverse et se retrouva devant la fromagerie Bellerive. Elle y entra, acheta un second sac de fromage, l'ouvrit, mais dès la première bouchée, sa gorge se noua. Elle ressortit du commerce en vitesse et vomit toute cette vie passée au pied du parcomètre devant lequel, jadis, avant de tout perdre, son emploi et sa dignité, elle garait sa Peugeot.

Elle se ressaisit, reprit sa marche et tendit le paquet de fromage à une passante qu'elle croisait chaque jour depuis qu'elle aussi vivait sur le secours direct : elles n'étaient déjà plus des étrangères. Toutefois, elle ne leva pas les yeux vers celle à qui elle ressemblait au plus trouble d'elle-même. Elle lui sourit simplement, sans chercher asile dans son regard, et la laissa s'éloigner pendant qu'elle-même retirait de la poche de son veston le pistolet vide que son père lui avait laissé en héritage. Elle le réchauffa entre ses mains avant de l'appuyer contre sa poitrine, avant de rendre l'arme à l'histoire de laquelle elle était issue.

15- Nous n'étions pas tous guéris

La seconde fois, Adèle se pendit à la face du monde entier, un soir, une ville après l'autre. Cet événement se déroula partout de la même manière, durant la projection d'un film, avant la fin. Je défaillis au milieu de cette représentation mentale à laquelle j'assistais, comme au milieu de cette salle bondée de cinéphiles avertis.

Avant d'assister à cette tragédie, j'avais beaucoup de passé *devant* moi, rien derrière, sinon cet acte jadis manqué. J'étais une fille assise à côté de sa vie, et qui n'avait rien à en dire. Autrefois, à un âge encore tendre, j'avais appris à ne pas parler pour dire vrai. Comme Adèle. Comme des centaines d'autres. Il n'est pas de mon pouvoir de dévoiler ces fausses identités. Ces secrets qu'on m'a confiés m'appartiennent, j'en garde les empreintes. Seules ces empreintes de Madame N'importe Qui m'intéressent. Des empreintes de muettes apparemment. En fait, ces femmes étaient toutes de fausses muettes bien domestiquées, jusque dans leur lit à deux d'abord. Ensuite, le silence empira, et plus tard, lorsque ces femmes se penchèrent sur les petits corps empilés dans les lits disposés aux quatre coins de la maison, les petites voix se turent. Des générations de muets, il en existait sous tous les ciels, d'un bout à l'autre du monde, même dans les films. Les films ressemblaient à la vie qui, elle, semblait quelques fois fictive, mais ne l'était jamais si j'en crois mes yeux et mes oreilles : innommée, mal nommée, c'était souvent plus que probable que la vie fut ainsi. Mais fictive, ça, jamais.

L'histoire d'Adèle est l'histoire d'une trop grande fille morte muette. Mais toutes ne moururent pas. Certaines clonèrent des enfances semblables à la leur : c'était la mécanique de l'hérédité qui avait voulu cela. Je ne voulais rien, sinon risquer un jour cette chose fabuleuse, ne devenir personne, c'est-à-

dire simplement moi, une auteure réelle. À l'âge où Adèle s'éclipsa, je découvris quelques-uns des secrets de l'alphabet.

Dès le début de la projection, mes défenses basculèrent aussitôt dans le vif du sujet. En un clin d'oeil ma vie se débobina et je fis marche arrière, comme il arrive d'habitude aux personnes sur leur lit de mort. Pour moi, tout s'arrêta lorsque, à nouveau, je ressentis quelques troublants symptômes de l'adolescence : des douleurs aux seins et au ventre, des émotions obliques. Puis Adèle se pendit et je me retrouvai avec une vie perdue de plus sur la conscience. La transition opéra, je devins aussi impersonnelle que possible et décidai de réorganiser ce matrimoine. Je ne végérais plus entre une série de cordes à linge ataviques sur lesquelles pendaient les draps javellisés blancs des unes et les bannières injectées de sang qui fendaient le ciel de quelques tout-puissants hommes d'éclat. Je fis une énorme torche de tout cela. Je ne porte aucun autre flambeau.

C'est alors que cette cour intérieure et clôturée de gros érables derrière sa maison devint celle où j'avais grandi parmi des frères et des soeurs semblables aux siens. Les regards chicaniers de ses parents se superposèrent aux regards des miens. Nos parents nous avaient eu à l'oeil, nous leur avions obéi au doigt jusqu'ici, sans rien écrire jamais. Longtemps, nous avons tendu le cou tordu de l'enfance, beaucoup plus introvertis que muets, mais nous ne le savions pas encore. Maintenant, sur l'écran, je reconnaissais les décors et quelques visages familiers. Je repris alors connaissance. Le «déconte» d'une longue chaîne héréditaire était amorcé. Je n'étais plus l'aînée des femmes pour rien, j'écrivais, j'obligerais l'histoire à changer de peau.

Les érables. Quelques uns de nos grands-pères les avaient plantés là, avant d'épouser nos grands-mères proverbiales. D'une génération à l'autre, tous leurs aînés y trouvé refuge à la suite de leur père, jusqu'à nous. Plus les générations se succédaient et plus les érables étaient empreints de légende. Mon père avait choisi celui qui avait la peau la plus lisse, afin d'en faire son ami de coeur. C'est la seule confiance qu'il m'ait faite et je ne lui en avais pas réclamé davantage pour découvrir qu'il n'avait pas toujours été un homme trop âgé et fatigué. Le plus souvent, j'oubliais tous ceux qui ne louangeaient pas cela. Cette seule confiance me suffisait sans cesse.

À treize ans, il avait entaillé l'écorce de l'arbre de même que son poignet. Leur sève s'était mêlée. L'un avait juré fidélité à l'autre. Je me suis portée garante de leur promesse, j'ai scellé définitivement cette alliance. Quand il mourut, je transplantai l'érable dans mon corps, je soudai nos échines. Je creusai à la base. Je fis un immense trou avec mes mains, jusque sous les racines. Je déposai là le beau portrait de mon père, avec moi au bout de ses bras. Un jour, je le croyais, la photo se désagrègerait. Ces fibres filiales se mélangeraient à la terre autour des racines, les nourriraient et créeraient un nouveau poing, qui contiendrait d'abord une grande colère d'argile. Ensuite, ce poing d'argile s'ouvrirait, la main séparerait la terre des eaux. Les eaux se transformeraient en sève. À chaque printemps la sève monterait, je retrouverais ma soif. J'entaillerais l'écorce et mon poignet à mon tour, et je boirais. Tout mon être s'irriguerait et tous les deux, contenant tous les autres, nous serions enfin libres, sans enfance et sans avenir. C'est en imaginant un nouveau monde que j'ai grandi, comme mon père.

Après ce pacte secret, mon père était monté à la tête de ce colosse plus que centenaire et avait construit sa première demeure. Tant qu'il vivait dans

ce sanctuaire, rien ni personne ne pouvait l'atteindre. Mais voilà, personne ne peut passer toute sa vie dans un arbre.

Bien avant que je n'atteigne l'âge de raison, et même si j'étais une fille, il m'avait initiée au jeu de la base et des sommets. Sur l'unique photo que nous représente, je ressemble à un oiseau dans l'embrouillamini de la chevelure rousse qui entoure le crâne d'érable de mon géant de père. Je l'emporte partout avec moi, avec le négatif, pour qu'aucune sorcière ne me vole cette unique preuve d'identité. Cela n'effrayait pas mon père que je lui ressemble et me dresse au-dessus des rôles ordinaires, malgré les hurlements compulsifs de ma mère chaque fois que je m'échappais de son champ de vertu. Ces évasions étaient ce qu'elles sont encore aujourd'hui, un privilège qui me ravit. Dans le film, Adèle aussi disparaît dans les hauteurs quand, autour d'elle, dans la cuisine ou une autre pièce féminine, les couteaux volent trop bas, les mains et les pieds trop haut. Dans la salle de cinéma, j'étais en train de perdre tous les repères qu'on m'avait imposés, pour retrouver la vraie jeune fille que j'avais été. Peut-être avais-je simplement plus de chance qu'Adèle n'en avait eu.

Nos frères aînés avait fabriqué, comme leur père avant eux, une étroite échelle de grosse corde, à peine de la largeur d'un pied d'enfant. Cette échelle leur permettait d'atteindre aisément la première branche, celle avant le premier vertige. Au milieu de cette branche, nos frères avaient noué bout à bout de vieilles guenilles avec un vieux pneu qui se balançait à deux pieds du sol. Comme il n'y en avait qu'un pour satisfaire le jeu des six enfants, cela nous obligeait à nous chicaner, de la même manière que nos parents. Pour mon père, cela avait été différent, du moins dans son désir. Le lendemain de ses noces, il avait noué à la plus solide branche des sept érables un immense

câble avec un pneu suspendu au bout. Il y avait sept câbles et sept pneus. Il avait déclaré à ma mère :

- Dans nos érables, les paillements des oiseaux se mêleront aux cris joyeux de nos enfants.

Pas plus que la mère d'Adèle ou d'autre, la mienne n'avait rien répondu. Dès que je fus capable de marcher et de gazouiller, il me montra comment me hisser à la cime de celui qui fut le sien, en m'aidant de mes bras et de mes jambes. Mais je grimpais toujours trop tard, ou bien après avoir été atteinte. Autrefois, j'avais des réflexes trop lents. Chez nous, un miracle se produisit, le septième ne vit jamais le jour ni le ciel. À la naissance du sixième, mon père avait quitté le brasier familial : il n'arrivait plus à sauver sa place ni d'insupportables traditions morales. Il devenait ainsi le premier homme parlant d'une lignée muette de rebelles et moi, beaucoup plus tard, je deviendrais l'unique fille.

C'est ici que l'expérience confuse de la fille à l'écran, Adèle, avait bouleversé les codes de la mienne. Maintenant, plus rien ne nous séparait. Elle avait cherché une fin possible, j'avais retardé l'échéance. L'une aspirait à partir à peine après les premiers symptômes, l'autre, à vieillir loin des bénitiers maternels. Pour moi, contrairement à elle, tout n'était pas perdu. J'avais deviné qu'elle allait mourir. Je survivrais aussi à cette morte. J'étais une survivante. Simplement, au début du film et du monde, confondues sur l'écran, nous avons été trop petites pour suivre nos pères qui n'étaient pas les plus forts et qui, comme nous, cherchaient une issue. Nous étions encore trop semblables et sensibles aux autres. Nous ne nous rebellions pas encore contre le pire. Mais toutes les nuits, et jusqu'à l'aube, nous grimpions dans les

érables de nos pères et suivions leurs déplacements à travers la ville. Ils en faisaient sempiternellement le tour, sans retrouver leur chemin. Dès leur départ, nos mères poivraient les accès à la cayenne. Perchées dans les arbres, nous paraissions minuscules : nos pères ne voyaient pas les signaux de détresse que nous leur adressions jusqu'à l'aube. Le matin, dès le premier rayon de soleil, nous descendions en larmes de notre arbre et nous nous retrouvions, elle, dans sa cour, moi, dans la mienne. D'un commun accord, nous allions nous étendre dans nos lits simples pour que nos mères, rassurées par les apparences, ne commencent pas cette nouvelle journée en gémissant. L'avant-dernier matin, au milieu du film rédempteur et avant de réintégrer, elle, son lit, et moi mon corps, Adèle a coupé le câble juste au-dessus du pneu : elle avait passé l'âge de se balancer comme une gamine. Elle n'en pouvait plus d'espérer un miracle. Je n'étais pas encore prête à céder à cette tentation et, tout en l'observant de près, j'avais agi comme d'habitude, je n'avais rien dit. Pour ne pas voir ni entendre au-delà de mon cercueil imaginaire ma mère se désagrèger.

Le soir, après que toute la famille se fut mise au lit, elle se faufila par l'étroite fenêtre de sa chambre. Ses premières règles venaient de la surprendre, elle avait enfilé sa robe rouge et traversé, volontaire et déjà naufragée, la cour intérieure. Il faisait sombre, même la lune ne fut pas témoin. Elle gravit l'échelle, s'installa sur la branche, tira le câble et le noua autour de son cou.

Sa mort ne fit pas plus de bruit que sa vie, ne perturba pas davantage le sommeil de sa mère que celui des cinq milliards et demi d'humains qu'elle venait d'abandonner à leur propre sort. Ses épaules étaient libres. Sa soeur cadette la remplaça auprès de sa mère qui s'était empressée de tout enterrer,

même son lit. La nuit continua telle qu'avant, excepté *devant* moi. Je me res-saisis en préservant un cliché d'elle, que je déposai près de celui de mon père, avant la dernière scène du film qui se déroulait dans ma tête. Je n'as-siste jamais aux dernières scènes. Je les sens venir à distance et je ferme les yeux, avant d'aller refaire une fin à l'histoire, avant que n'importe quelle répé-tion ait vraiment lieu.

J'ai fermé les yeux et j'ai attendu. À la fin de la représentation, quand les autres se sont mis à bouger autour, à reprendre leur souffle, j'ai ouvert les yeux. Une phrase durait sur l'écran : SANS FIN. Mais je me suis juré que, en ce qui me concernait, l'histoire ne se perpétuerait pas plus longtemps. Cela m'a toutefois soulagé que ce soit fini pour Adèle. Mais en moi, Adèle n'était pas définitivement pendue. Grâce à elle, je venais de rajeunir, ce qui arrive souvent lorsque soudain on vient de comprendre quelque chose, même si on ne peut pas le nommer à ce moment précis. Je n'avais pas pu la sauver, pas plus qu'une autre personne dans la salle qui sentait tellement le pop-corn que le coeur me levait. Je comprenais que je n'étais pas une vraie cinéphile, que j'étais seule comme n'importe qui est seul au début du second long métrage qu'est sa vie sur écran géant. Pourtant assise parmi des centaines d'autres, je ne me sentais plus aussi anonyme. Je voulais sauver les restes.

D'un bond je me suis levée et j'ai traversé cette foule marâtre, ce que je fais encore à la moindre menace. Je suis sortie du cinéma et j'ai marché vers son arbre. Arrivée *devant*, je l'ai enveloppé de tout mon corps, comme une personne vivante, je m'en souviens. Je voulais sentir son ventre contre mon ventre, sa poitrine, son souffle. Et j'ai enfin pleuré, de toutes mes feuilles, avec mon langage d'arbre. J'ai enlevé les mains moites d'autres noyés autour de ma gorge, essuyé d'autres sueurs brûlantes sur ma peau. Puis je me suis

étendue au pied de l'arbre et, mon corps enroulé autour de son tronc, je me suis endormie.

Le lendemain matin, dès que le premier rayon du soleil a restauré l'aube, je ne me suis pas dépêchée de rentrer chez moi. Je n'avais plus de chez moi. Doucement, je décroquevillai mon corps qui enserrait encore le corps de l'arbre. J'ouvris la terre à ses pieds, caressai ses racines. Je creusai un second trou, exactement là où j'avais creusé le premier, il y avait maintenant des années. Je retrouvai intacte la photo de mon père avec moi au bout de ses bras. Je n'étais pas abandonnée, je l'avais pourtant, à cause de ce qu'on m'avait raconté. J'y déposai la photo d'Adèle, celle que j'avais préservée avant la dernière scène.

Je me relevai seulement lorsque je constatai que j'avais définitivement troqué ce champ de mines sombres, sur lequel vivaient les enfants nés pendant ou après une guerre, contre un crayon HB qui m'appartenait et m'apprêtai à réécrire un récit intitulé : **Nous n'étions pas tous guéris.**

16- L'ultime leçon de choses

- Nos ancêtres ne sont plus un alibi suffisant, m'entends-tu?

D'où surgit cette voix? S'adresse-t-elle à moi? Qui suis-je seule ici à l'entendre? C'est mon père qui a prétendu cela la première fois. Mon père est debout dans ma tête, je suis encore debout sur la terre. Nous n'avons plus rien en commun. Invisible et héréditaire, ma mère se dresse entre nous, les jours où je ne parviens pas à la séparer de moi. À me «désenvahir». Mon père ne parle pas plus normalement. Que des éclats de verbes brisés, qui retombent coupants entre mes mains. Pour ce que j'en faisais de mes mains à cette époque! Je les pensais, c'est tout. Puis j'ai vieilli de toute urgence, en sautant un nombre considérable d'années, et sans rien demander en retour, ni à père ni à mère, ni à leurs fantômes. Longtemps, j'ai traîné dans les rues, avec des moignons coagulés au fond des poches. Chaque matin, le testament de mon père était abandonné sur ma table de chevet; chaque soir, avant de m'endormir, les restes de ma mère jetés à la gueule des loups de gouttières affamés. Leurs discours ne coïncidaient pas avec les mouvements que, de mon vivant, je détectais sur leurs lèvres pincées. Mon aura retenait l'éclair chevelu rouge et hirsute qui embrasait la leur. Je n'arrivais jamais à me défaire de cette emprise, à me faire être. Ma mère protégeait sa droite avec l'approbation de la majorité et mon père, sa gauche. J'ai déménagé plusieurs fois de suite, dans la même ville. Aucun personnage ni mort ni vivant dans cette ancienne vie ne possédait mon adresse. Je manquais d'aplomb dans la tête pour m'orienter moi-même.

Je savourais une sorte de paix providentielle avant que cet individu ventriloque emménage sous le même toit. C'est sûrement lui qui essaie de s'adresser à moi. Il n'est qu'un semeur d'illusions, corps mince et grosse tête

à lunettes, avec une bouche quasi effacée. Il tient des propos ambigus, qu'il murmure sur le ton de la confidence dès que nous nous retrouvons à proximité l'un de l'autre. Vendredi dernier, par exemple, nous occupions des salles de bain voisines dans la maison de chambres où j'habite depuis longtemps, lui, depuis à peine trois mois. Je l'ai entendu parler à travers la mince cloison qui n'a rien d'intime et qui, de surcroît, est ouverte par le haut comme par le bas :

- J'aime jusqu'à l'odeur de mes sosies lorsque je les renifle. Les sens-tu?

Je n'ai pas respiré. Je ne supporte rien depuis plusieurs jours, aucun bruit aucun éclairage, et cela ne regarde personne.

Je suis sortie sans claquer la porte. Il neigeait dans le corridor. Il neige chaque fois qu'un désespéré soliloque dans mon corps. Avant de m'installer ici, j'ai traversé la vie en pleurant, d'une peine plus grande que moi à une autre.

* * *

Il neigeait partout. Je pleurais trop avant. Quand même, j'avais persévéré pas à pas, en déménageant un hiver à la fois. C'était déjà beaucoup. Un premier avril, j'avais rencontré quelqu'un de différent me semblait-il, avec des bras grands ouverts. Pas des bras pour attraper quelqu'un. Ces bras-là, je les reconnaissais partout, il en traînait dans toutes les rues. C'était plutôt des bras pour recevoir un complément direct. Je m'y suis laissée prendre. J'ai presque dormi dans un autre lit que le mien dès le premier soir. J'étais amoureuse de ces bras-là. Je n'angoissais plus. L'homme s'appelait Pierre. Il m'attendait depuis toujours, c'est exactement cela qu'il a prétendu, je m'en souviens, dès qu'il m'a vue, et jusqu'au jour où j'ai décidé de venir le rejoindre. Pour de bon,

je veux dire. Je suis arrivée sur le seuil, je n'ai pas déposé mon bagage que je traînais sur l'épaule ni refermé la deuxième porte d'entrée dans sa vie. J'attendais un signe de sa part. Je restais là, immobile, sauf des yeux. Appuyé sur le comptoir de la cuisine, il m'offrait un sourire constipé, qui empestait l'air entre nous, jusqu'à ce que le chat, désesparé, se frotte de tout son poids contre mes jambes. Il suivait le chat des yeux. À mon tour, je me suis penchée vers lui, l'ai soulevé de terre avec mon bras libre de tout bagage, l'ai installé dans mon capuchon ouaté. Il y a de ces gestes que je pose parfois inconsciemment et qui m'empêchent de mourir déshydraté dans le regard d'un autre, ou devant son indifférence soudaine. J'ai tout fait pour rester, ne rien perdre peut-être, je réclamaï un signe, un mot.

Il n'y eut rien.

Le bras à nouveau libre et à reculons, j'ai ouvert la deuxième porte afin de m'enfoncer lentement, comme une ombre, dans la dernière nuit de l'été indien. Il pleuvait, je pleurais à grandeur de ciel. Il pleure chaque fois qu'un amour meurt, avant même d'être bien né. La lumière de sa maison s'est allumée, j'ai aperçu mon ombre sur l'asphalte de sa cour, pour la dernière fois dans sa cour, et j'ai disparu dedans sans explication. Le chat miaulait confortablement installé dans mon cou. César. Je l'ai baptisé César.

J'aurais voulu aller frapper à la porte d'un semblable, un frère, une soeur, j'en avais beaucoup dans la ville, mais ils s'étaient tous absentés, comme moi, sans prévenir personne. Je n'avais pas pu les retracer, je n'avais que leurs anciennes adresses dans mon calepin. De toute façon, ils vivaient dans des studios tellement exigus qu'ils ne pouvaient recevoir personne plus de quelques instants sur le seuil de la porte. Encore moins une personne avec

un chat de gouttières dans son aura. J'ai une expérience complète des seuils de porte. Tellement de vies intimes se déroulent sur les seuils de portes ou à l'extérieur, dans les cafés surtout. C'est là que vont s'entourer la majorité des personnes seules. En cela, je ne ressemblais à personne. Moi, je sortais deux fois par semaine, pour me socialiser. Je m'y disciplinais. Ce va-et-vient entre le monde et moi durait depuis l'adolescence, sans devenir naturel. Je devais bien inscrire ces deux sorties dans mon agenda, chaque semaine, parce que je les oubliais très facilement. Chaque fois que je sortais, je repérais les plus démunis en premier. Je n'allais plus vers eux, à cause de l'état délabré de mon corps depuis que Pierre m'avait ignorée, mais je les apercevais partout. Ils avaient un trait commun, ils mâchaient frénétiquement de la gomme. Les deux jours que je passais parmi eux, sans César, je me contentais de mâcher mes mots, pour qu'ils ne s'imaginent pas que j'étais des leurs. Moi, je n'imaginai rien que je n'avais d'abord vécu ou vérifié à chacune de mes apparitions dans les foules du midi. J'avais des certitudes que je ne leur partageais qu'en souriant. Jamais un mot. Mais eux, qu'avaient-ils retenu de ce qu'ils avaient vécu avant d'en arriver là? Le sourire que je portais comme un masque résumait tous mes apprentissages, c'était là mon jargon personnel et je l'offrais généreusement, telle une langue polyvalente, à tous ceux que je croisais, comme j'avais appris à le faire lorsqu'on reconnaissait de loin un parent, avant de changer de trottoir.

À vingt ans, cela faisait plusieurs générations de sans-alibi apparent que je dépistais. Il m'avait fallu résister pendant vingt ans de plus, avant d'opter pour un radical changement de trottoir, dès que j'apercevais un orphelin qui réclamait d'être adopté. J'avais le réflexe d'adopter tous les malheureux que je rencontrais, c'est ce qui me restait de la Sainte-Enfance à l'école pri-

maire : j'avais un album plein de visages tristes, d'yeux bridés et de lèvres qui faisaient la moue. Si j'étais surprise le regard vacant à la dernière minute, je me ressaisissais aussitôt et je faisais vraiment semblant que je ne reconnaissais pas ce regard indigent. Je plongeais corps entier dans mes pensées les plus courantes, je m'attachais à moi comme à quelqu'un d'affectueux, en marmonnant, les yeux tournés vers l'intérieur des vitrines commerciales que d'habitude je désertais au profit des foules professionnelles du midi dans le centre-ville. Vingt ans d'anonymat sur mesure, masqués par mon sourire bidon et toutes sortes d'aventures maintenues secrètes, car je n'avais pas toujours réussi à fuir au moment opportun. Je me souvenais de la vie depuis que j'avais quitté mon histoire de famille, depuis le premier corps trouvé étendu sur la voie ferrée. Mais j'avais réussi à détourner ce train d'enfer. D'autres s'étaient couchés dans ce lit, étalés sur moi ceux-là, presque agglutinés à moi encore aujourd'hui. L'avant-dernier corps, je l'avais rescapé de justesse, qui tentait d'ouvrir la fenêtre du treizième étage de ma mémoire barrée à triple tour afin de se jeter en bas, parmi les repêchés du passé et d'autres cadavres exquis, réincarnés sous ma plume. Ces jours-là où les naufragés refaisaient surface, je n'écrivais pas. Ma mère surgissait partout à travers ces miroirs, comme un corps trop lourd pour moi toute seule. Elle avait été la première. J'avais écrit une seule phrase en six mois, sans verbe ni ponctuation mais qui a manqué me tuer : ma mère ma mémoire ma fin du monde.

J'avais finalement repris mon souffle, sans comprendre ce que j'avais écrit là. Je ne cherchais plus à trop comprendre. J'essayais d'écrire, de vivre. Le dernier spécimen que j'avais rencontré, j'avais essayé de le rattraper des coulisses de Dachau. Mais il continuait de déambuler l'âme enfournée depuis l'adolescence. Il ne s'était pas aperçu que les grilles de sa prison avaient été

ouvertes, et que je n'avais jamais parlé l'allemand, sauf dans d'anciens cauchemars. J'ai voulu lui en fournir la preuve, celle qui le libérerait définitivement, quand j'ai soudain entendu les portes claquer entre lui, le monde et moi.

* * *

Maintenant, me voici amenée à cohabiter avec ce chambreur qui synthétise toutes mes ondes de basses fréquences. Celui-là, je n'arrive pas à le manger avec mes vers. César ne sait pas davantage lui répondre, même s'il l'entend : je le vois à ses oreilles qui se dressent sur sa tête. César ne rate aucune occasion de me manifester de la reconnaissance, et encore de la sympathie.

Peu importe le lieu où je me retrouve, ce ventriloque apparaît, je le sens là. Ce n'est pas un hasard. Mon père m'a répété mille fois que le hasard n'existait pas, que c'était autre chose qui nous faisait exister. Lui-même n'y croyait plus depuis le milieu de sa vie. Il n'espérait aucune délivrance de ce côté, aucune amitié du côté des anciens non plus. À cette époque, il s'est mis à parler en paraboles, pour sauver sa peau. C'est à ce moment-là que je suis née. Je saisissais son secret mais j'étais trop petite, trop recroquevillée, et ma mère portait trop de jupons, de corsets récupérés. Ce n'était pas le ciel là-dessous mais elle en me laissait pas sortir. La vie ne m'offrait aucun autre avantage social.

Ce nouveau locataire m'effraie, qui a tout de l'autre, le langage de mon père surtout. Il fait resurgir dans mes souvenirs une langue que je croyais avoir perdue. Peut-être est-il au courant de mon imaginaire familial?

- À travers les murs les parfums des uns masquent l'odorat des autres.

Il m'emmerde. Il se prend pour un gourou, un voyant ou quoi! J'ai horreur des formules surfaites. J'ai détourné ma langue sept fois avant de consentir au silence sépulcral de mon père, celui qui a suivi son accès aux paraboles. Ce n'est pas cet hurluberlu qui va me réapprendre à parler. Ni m'y obliger.

* * *

Moi, la révélation de soi à n'importe qui, ça ne m'inspire pas. Je pratique la méthode «Orwell» depuis 1984, depuis que j'ai l'âge d'envisager la réalité en face, celui de me méfier de l'humanité en général. J'enfouis mon pronom personnel et quelques détails relatifs à l'hérédité sous ma poitrine. Je néglige ensuite la nature de ce qui gît là, sans oublier que je suis habitée par des secrets, qu'une vraie part de moi existe en réserve. Qui sait, quelqu'un d'imprévu pourrait survenir. Quelqu'un pourrait s'approcher, qui n'est une réplique de personne, qui n'est ni voyeur ni déprimé, surtout pas un prophète en mon pays. Un ami, pourquoi pas. Quelqu'un pourrait avoir envie d'être avec moi. L'amitié est probable. Après tout, il y a des milliards de personnes sur la terre. Je le sais parce que je lis, des livres, beaucoup de livres, et des quotidiens aussi, et parce que j'écris. L'écriture est ce lieu ouvert à toutes les virtuosités. Ce que je lis, c'est encore l'écriture d'un autre, de quelqu'un qui a écrit, mieux qu'il n'a vécu souvent. Je n'y peux rien. J'ai déjà connu de grands moments à travers lesquels l'évidence d'une voix engageait l'autre à explorer ses intimes «confictions». Mais je vais doucement. Je ne peux pas me précipiter là-dedans comme dans une fosse commune. On n'enterre plus les vivants de nos jours, on fait simplement comme s'ils n'existaient pas. En attendant, j'accomplis ce rituel de l'enfouissement salutaire et j'imprègne mes cellules de graffiti secourables. Des phrases que j'ai glanées ici et là, même des regards parfois.

Je récupère tout ce qui me semble vivant dans le monde, et je le protège de la destruction. J'invente même pour plus tard un fossoyeur amoureux. Ce ne sera pas un locataire schizophrène, mais un propriétaire sans adresse fixe. Un itinérant par choix. Moi, je ne sais plus comment me déterrer, je ne l'ai jamais su. Mon père m'a sevrée avant cette ultime leçon de choses. Sa mort m'a sevrée de tout.

Quand je sens qu'il y a urgence, que je veux passer du silence ou du crayon à une voix plus ordinaire, populaire aussi, je rentre chez moi en courant et verrouille chaque porte, comme le faisait ma mère : deux serrures, quelques couteaux glissés entre les boiseries et les murs quotidiens, en plus d'une chaise dont le dossier est appuyé sous la poignée ainsi coincée. Toutes ces mesures ne sont pas de trop pour contenir certains jours l'irréversible. Lorsque j'étais petite, je ne craignais pas encore ce qui pouvait survenir de l'extérieur. L'effrayant se tapissait à l'intérieur. Aujourd'hui, à la moindre alerte, j'ai ce réflexe héréditaire, je m'engouffre dans ma cathédrale de chair et d'os. Avant, j'ai quand même fait l'expérience de quelques années parmi les autres, je n'avais de cachette pour personne. Maintenant, je déménage à tout moment, sans faire suivre mon courrier. Pour moi, c'est comme disparaître sans porter trop de conséquences à l'environnement.

* * *

Je saisis ce que dit ce ventriloque. Sa voix lui échappe, mais son écho martèle mes côtes. Je m'éloigne de lui davantage à chaque phrase. Je ne peux rien faire pour le calmer. Moi-même je suis seule. Je ne pourrai rien pour lui, tant que je n'aurai pas rencontré une seule personne capable d'en entendre hurler une autre plus qu'elle-même le ferait, si c'était possible. Je ne

parle pas encore de ce que je sais. Je ne crie pas, j'écris, ce n'est pas pareil. Je vois et j'entends seulement jusqu'où on peut aller quand on louche dans toutes les directions à la fois, dans l'espoir de rencontrer un ami de coeur.

- Le ventre est une dépression de journaux intimes.

Cette fois, cela suffit. Je ne sors que deux fois par semaine dans la vie des autres, ce n'est pas pour me faire agresser textuellement. Je suis venue m'installer dans ce café pour écrire en paix, m'entourer de manière abstraite, et le voici, cet énergumène, assis à la table d'en face, avec cet air d'être plongé dans la lecture d'un journal. Une bouillotte pour soulager son mal de ventre peut-être, c'est cela qu'il voudrait que je lui offre?

Cette fois, je l'ai dévisagé, même s'il louche et que je ne sais pas où plonger mon regard. Je me sentais subrepticement encerclée par lui, et je n'aimais pas ça. Je suis devenue furieuse, avec les griffes de César au bout des doigts. César me partage tout ce qui lui appartient. Je n'avais qu'une envie, me lever, me diriger vers lui, et lui planter les ongles dans les deux joues. Pour le dévisager, ou le défigurer. Je mélange souvent les significations de ces deux mots. Il n'a pas succombé à mon regard, ni moi à son désarroi d'innocent. Chaque fois que j'ai les poings et les paumes ensanglantés à force de me griffer moi-même tellement je me retiens, je les ensevelis au fond de mes poches, parmi d'autres reliques d'enfance. Je ne risque rien que je n'aie d'abord imaginé. Je ne m'imagine pas en train de me défendre, en attaquant quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais fait que sourire, ou grimacer, sans rien ajouter, aucune excuse. Lui, il est comme moi, je le pressens. Si je lui auto-graphiais une joue, il pourrait aussi bien me présenter l'autre, et je sais que je

me vengerais sur lui. Mais ce serait encore moi l'humiliée. D'habitude, je préfère rentrer chez moi, et écrire.

Il me parle d'ailleurs. Quelques fois j'ai envie de m'approcher. Je ne m'approche pas, je reste là, muette et impuissante comme un témoin. Je ne fais que tourner de l'oeil autour de sa table. Je sais d'où il revient, on en revient tous finalement. On essaie ensuite de s'approcher d'une seule personne, sans savoir que c'est de soi qu'il s'agit. Je n'ai aucun modèle à sauver des ruines, même pas cette mémoire qui me revient en écrivant, qui était autrefois petite comme moi. Mais j'ai bien grandi. Si je suis devenue myope à mon tour, je ne louche vers personne.

Je n'aurais qu'à m'approcher de lui pour que mon coeur de nouveau devienne un abri tangible. Mais cela ne me redonnerait pas un père, cela ne ferait pas de moi une mère, et cela n'inventerait pas un ami.

Je n'aurais qu'à le laisser écrire son prénom sur mes lèvres, avec le bout de sa langue. Ou qu'à lui faire l'amour comme une forcenée, sans le tuer vraiment. Mais je n'ai jamais rêvé d'enterrer quelqu'un parmi les fantômes de mon histoire.

Ce jour-là, je suis rentrée chez moi plus tôt que d'habitude. J'avais un poème à travers le corps, qui poussait, poussait vers le bas. Je voulais l'écrire. Et j'imaginai même que je pourrais le pousser sous sa porte le lendemain.

Je réconcilie tout
l'enfance et les autres planètes
le ciel ton visage mes bras
nos ombres fantoches.

Le passé est ici dévoré par des vers.

Je ne sais pas mieux comprendre cette vie
le coeur se complique
s'il divise le monde en dieux.

Des regards nous survivent
des rêves des faits
plusieurs voix par jour.

Il suffit d'un rien de quelques secondes
prendre l'air prendre l'autre
pour que certains jours
le monde s'écroule.

Nous vivons
parmi tant d'autres amours fossiles.

Imparfais.

Comme nous.

17- Miroir de chambre

Les hommes arrivèrent dans deux taxis. Ils déposèrent leurs boîtes respectives devant la porte de mon logement. Je les payai et attendis qu'ils s'éloignent avant de respirer plus librement. Dès qu'ils disparurent de ma vue, je m'assis sur la plus grosse boîte et admirai quelques instants ce paysage de début du monde, situé entre le passé et ce qui ne me faisait pas encore exister.

Devant chaque immeuble à quatre logements de ma nouvelle rue, un bosquet d'arbres, des érables, des pins et des cèdres. Une impression de jamais vu s'empara aussitôt de moi. La première fois que je m'étais promenée dans cette rue, j'avais découvert que les cèdres ne vieillissaient pas instinctivement en rangées d'écoliers, pour protéger les propriétés, les unes du regard des autres. Ils n'évoluaient pas davantage comme des réalités dociles et miniatures, et cela m'avait enchantée. J'avais tout de suite compris qu'il y avait de la place pour moi. J'étais jeune, mais j'avais déjà l'intention de réaménager ma vie sans le consentement d'un quelconque maître à penser. Car c'était ainsi que je percevais les adultes en général et en privé, et je ne voulais pas devenir un de ces personnages éteints, intéressés par la simple application des lois, domestiques et autres.

Assise sur la plus grosse boîte de mon histoire, je réfléchissais. J'avais du classement à faire dans les lieux de la mémoire d'abord, mais cela ne me gênait pas. J'avais du temps devant moi, des heures et des jours entiers afin de m'initier à une vision plus personnelle et moins dramatique de la vie.

Après cette brève contemplation des environs, je rentrai une à une les boîtes que je déposai, suivant l'inscription, dans la pièce convenante, et je ressortis aussitôt. Je me rendis à la quincaillerie la plus proche. Je fis une

seule dépense, j'achetai un long miroir tout en nuances et revins avec empressement chez moi. Je l'installai au mur et me devêtis devant, sans ouvrir la lumière. Dans la pénombre, émue, je considérai ce double que j'embrassai fièrement du regard, de haut en bas mais sans m'attarder aux détails. Je m'en détachai, enfilai mon trop grand t-shirt bleu ciel et commençai, minutieuse et fébrile à la fois, l'aménagement de ma chambre. Une chambre à moi, si j'en avais rêvé! Je retirai plusieurs draps d'une boîte sur laquelle j'avais inscrit le mot «lingerie», en suspendis deux aux motifs de pissenliits à la fenêtre et j'allumai. Méthodique, je fis le lit et rangeai toutes ces choses qui me tenaient à coeur, mes livres, mes vêtements d'intérieur et quelques objets fétiches, dont un masque de chat siamois. J'accrochai ce simulacre à la tête du miroir.

Je venais de quitter le cortège, mais je m'apercevais que j'étais couverte d'ecchymoses, comme une personne qui a déjà assez vécu.

* * *

Je m'appelle Édith. Ma mère ne m'aimait pas, elle m'élevait, ce n'est pas pareil. Elle m'a nourrie d'images de saintes vierges sans chair et sans eau qu'elle opposait, fanatique, à toutes les personnes qui développaient forcément, un jour, une poitrine et des hanches. Elle désignait ces femmes sous le pseudonyme de «putain» :

- Seules les putains perdent leur sang chaque mois. Tu ne leur ressembleras pas.

Moi aussi je saignais et j'ai traversé l'adolescence en cachant à ma mère ce rouge dont elle avait horreur. Je n'avais pas de règles et je portais des robes que d'anciennes Maria Goretti n'avaient pas emportées en terre.

Tout s'est passé plus aisément avec mon père. Il m'a ignorée jusqu'au jour où il m'a violée dans un rêve qu'a fait ma mère et qu'elle m'a raconté. Ce matin-là, je me suis réveillée l'âme en sang. Je ne pouvais plus autant me renier.

* * *

Dans la maison familiale, il n'y avait aucun miroir, que des surfaces opaques, même au-dessus du lavabo de la salle de bains. À cet endroit se dessinait l'ovale d'une fenêtre qui jadis donnait sur la chambre conjugale. Aujourd'hui elle est givrée, comme toutes les autres. Je n'ai jamais vu le ciel à l'intérieur. Cette pièce était condamnée et assumait, depuis le déménagement de mon père, cette nouvelle fonction de lieu à débarras de ma mère, toujours fermé à clef. La veille de mon dixième anniversaire, ma mère m'en avait dévoilé le contenu. Je n'arrivais plus à saisir la réalité autrement. J'avais la certitude de la découvrir telle qu'elle était sous l'épaisseur de ce qu'elle me permettait de voir : « Voir est-il un choc toujours aussi brutal? », avais-je noté le soir dans mon cahier. Puis j'avais tout oublié. Les choses s'effaçaient en moi avant de réapparaître plus tard sous la forme d'un vertige, chaque fois que j'essayais d'écrire.

Le fouillis de cette pièce était à peu de choses près indescriptible. S'entassaient dans un désordre médité des centaines d'objets hétéroclites. J'en avais reconnu quelques-uns soustraits aux plus luxueuses boutiques du centre commercial près duquel nous habitions alors. D'autres objets, dont j'ignorais la provenance, étaient mêlés à ceux déjà retirés de l'environnement familial parce qu'ils ne servaient plus, moraux, l'oeil paternel ni ce qu'il nous restait d'enfance. Cela faisait trois ans que mon père vivait au-dessous de nous, trois siècles que nous grandissions sans lui, depuis qu'il avait emmé-

nagé sa vie dans l'appartement du sous-sol, lequel communiquait avec son bureau de juriste. J'avais sept ans, l'âge idéal pour comprendre la vie et d'autres empêchements. Mais la vie en général se passait de mes commentaires et je n'avais conservé de cet événement qu'un corps humilié. Je n'avais rien compris à cet abandon définitif. Je n'avais été témoin que du ravissement de ma mère qui, le soir, ne m'avait pas quittée comme d'habitude, mais avait partagé mon lit.

Cette chambre surgissait souvent dans mes rêves prêts à confondre toute réalité. En y pénétrant, le regard se heurtait à un amoncellement de statues de la Vierge Marie tenant dans leurs bras d'innocents Jésus de plâtre. Juste au-dessus de cette niche qui occupait plus du quart de la pièce, des dizaines d'affiches traitant de ce thème nourricier. Plus verbeuse que mystique ce matin-là, ma mère m'avait raconté l'histoire de quelques objets, m'imposant ensuite un secret, un silence d'autiste, sinon... Une fois, dans un moment de grande faiblesse, j'en avais un peu parlé à une copine qui, le même soir, le confiait à sa mère. Dans ma maison sans fenêtre le téléphone avait sonné :

- J'interdis à Édith de s'approcher de ma fille.

Je compris que je n'avais plus d'amie. Je me refermai, ou bien c'était le monde autour de moi qui rapetissait déjà, comment savoir? Quelques semaines plus tard, j'avais commencé à tenir un journal intime, comme l'institutrice nous avait invitées à le faire pour développer notre expression, mais cela n'avait pas pu durer, tellement l'oeil et la main droite de ma mère m'encerclaient nuit et jour.

À côté de cet amas de sainteté, une quantité imposante de poupées et d'ours en peluche «pour les prochains anniversaires de tes frères et

soeurs». Je me souviens que, séduite par la vision de cette crèche, j'avais voulu demander la permission de me choisir quelqu'un à aimer, mais elle avait bientôt ouvert une parenthèse «Toi, tu n'as jamais réclamé de tels objets profanes. Pour tes anniversaires, tu ne désirais rien». Honteuse de la requête que j'allais lui faire, j'avais baissé les yeux comme je l'avais appris. Se dirigeant d'un même pas vers le vestiaire qui s'étendait sur toute la longueur du mur de droite, elle l'avait ouvert et m'avait révélé l'usage de ces vêtements aux coloris qui me fascinaient, encore étiquetés du nom des boutiques d'où ils provenaient. Aucun ne m'appartiendrait : «Tu vois, je n'ai rien dérobé pour nous deux».

Au centre de ce musée qui aurait pu n'être qu'imaginaire, s'élevait une pyramide de boîtes bizarrement étiquetées, auxquelles inscriptions je n'avais d'abord rien compris : «Chemises de papa rouge à lèvres, Photos secrètes de P., Journaux intimes de l'infidèle». D'autres, dont je n'avais gardé aucun souvenir, mise à part la boîte «Courtes-pointes belle-maman», conservée intacte. C'était tout, elle m'entraînait déjà hors de cet appendice en me tirant par le bras :

- C'est assez pour aujourd'hui.

Mais il n'y eut pas d'autres visites guidées.

Ce n'est qu'à la fin d'un grand nombre d'années de confidences que j'avais deviné le contenu de l'imaginaire de ma mère : chemises dont le col était souillé de rouge à lèvres, photos troublantes, carnets de notes écrites par mon père avant et après la vie de famille, certains soirs au cours desquels il écrivait au lieu d'errer autour de la ville sans trouver d'issue. Tout cela était le

fruit des allées et venues de ma mère dans la vie de ceux qu'elle n'était pas arrivée à mâter.

Enfin, derrière cette porte était rangé ce fameux lit pliant que ma mère transportait chaque soir dans la chambre des filles. Elle l'installait le long du mien depuis qu'elle avait trouvé, sous mon matelas, l'ébauche d'un cahier dans lequel j'avais commencé à décrire la vraie vie, celle qui manque d'explication. Le jour de cette découverte, j'avais eu droit à sa colère. La semaine suivante, lorsque j'avais voulu me soulager en quelques lignes et que je n'avais pas retrouvé mon cahier entre le drap contour et le sommier, j'avais compris et je l'avais haïe secrètement une première fois. Je me rendais compte que je souffrais déjà d'une grande accumulation de preuves contre elle. Ce demi-lit déplié près du mien m'avait obligée, depuis mes dix ans et demi, à cette apparente immobilité, mais pas à celle de mes vies intérieures qui devinrent, sous l'occupation, plus réelles et agitées que jamais.

* * *

Je me secouai et m'arrachai à cette implacable hérédité. Je fixai mon regard dans celui du miroir que je venais d'installer et devant lequel je me tenais de nouveau nue et droite. Je le laissai glisser le long de l'image : «C'est moi et ce n'est pas moi. Je ne me reconnais pas toute.» Je touchai à ce sosie sous les prunelles vives du chat. Je louchai vers cette jumelle méconnue, puis ma main la quitta pour dérapper jusqu'au sexe camouflé sous l'étrange illusion. Je vacillai à ce contact et ressentis en même temps que la peur le désir d'affronter ma mère dans ce corps à corps. Je l'avais décidé, avais-je confié à un personnage d'un roman de Marie Laberge, Diane Marchesseault, un jour où la plus banale de mes pensées menaçait de me jeter dans la gueule du

diable. À cet instant, le regard possessif de ma mère s'était jeté sur moi et j'avais crié :

- DISPARAIS!

Je rouvris les yeux et repris ma place au centre du monde. J'avais l'impression de devenir une voyeuse de moi-même. Je voyageai longtemps entre ces deux faux portraits que je découvrais tour à tour, puis m'intéressai davantage au modèle qui ressentait enfin la vie en direct.

Il s'agissait, je l'avais confié à Diane Marchesseault, de «descendre», sans témoin. Mais on n'aveuglait ni ne livrait sa mère aussi facilement. Quant aux murs et aux voisins, égaux à eux-mêmes et à ceux du passé, je m'en apercevais, ils n'entendraient rien, ne verraient et ne diraient rien. Quant à Diane Marchesseault, elle n'était qu'une métaphore ou qu'une bouche émissaire dont j'avais besoin, une vraie présence de papier.

Je me dirigeai vers mon sac à main et en retirai ma trousse de toilette. Je passai à la salle de bain et, résolue à voir de près, je me rasai le pubis. Je n'avais plus qu'un corps d'enfant, avant les feuilles de vigne bibliques et autres légendes moins universelles. Je revins aussitôt vers ma chambre refaire une épaisseur à la glace, défendre à travers ma nudité l'identité de milliers d'autres petites filles en danger de fiction. J'examinai, gênée mais tenant le discours maternel à distance, ce sexe bigotement tabou :

- Les madones n'ont pas la chair rouge.

J'entendais ma mère à chaque geste que je posais, cela avait commencé bien plus tôt que les souvenirs que j'avais de la chose. Je me sentais englou-

tie par un nombre génital de grands-mères, elles-mêmes soumises immaculées aux enseignements de quelques ancêtres.

Je retouchai ma nudité, elle seule me donnait un corps. J'en avais parlé sans réserve à Diane Marchesseault, une nuit d'insomnie : «Moins vierge que physique, pourquoi faut-il que la mère renie en celle qui lui ressemble toute l'humanité?» Diane ne m'avait proposé que des songes, à la fois semblables et différents des miens. J'en possédais une telle quantité, dont je ne perçais pas encore l'hymen. Je n'étais disponible qu'à cela qui m'offrait le monde, dans cette chambre où des personnes seules avant moi, c'était une certitude, avaient désiré, joui et souffert, et ce, depuis l'aube des générations et sans le secours d'aucun regard en dehors de celui du miroir, indifférent celui-là. Enfin, enfin un regard indifférent.

Une émotion me vint sous forme de pensée : «L'enfer est maternel». Je me mis à rire à gorge angoissée, tellement je percevais ma mère toute proche. Complice dans le miroir, mon double joignit son rire hilare au mien, jusqu'à ce que nos doigts sondent des eaux inconnues, imprévisibles. Tout un chapitre manquait à notre éducation. Bouleversée, je basculai dans la mer et l'autre se noya dans les vagues que fit mon corps en tombant. Je remontai loin, revisitai les chambres anciennes, cette vie passée à travers des fictions où je n'étais qu'une ombre sans poids ni prénom, qui ne coïncidait avec aucun visage en dehors d'un reflet dans le miroir, qui venait lui-même de s'évanouir. J'allais apparaître lorsque j'aperçus, superposé au masque du siamois, le visage apocalyptique qui me refis hurler :

- DISPARAIS!

Une momie s'effondra et je me sentis projetée dans la mémoire d'une petite fille. C'était au début d'un mois de juin, au milieu d'un pays de pissenlits. J'aimais la chaleur des pissenlits dans mes mains. J'en avais cueilli plein les bras et revenais parée de ces menus soleils vers la maison quand je fus éblouie par cette constatation : «Je manquais toujours d'yeux et de mains pour offrir le monde à mon premier amour, ma mère».

Je me couchai près de cette future morte. Je voulais me démomifier, comme je l'avais confié à Diane la veille. J'ouvris amplement les jambes qui séparèrent mon corps en deux et je portai une main volontaire à ce sexe interdit, tandis que l'autre caressait, impudique, cette surface de la terre recouverte de pissenlits. Un cri m'échappa :

- MAMAN!

Cette fois-ci, je l'appelai à pleine gorge et elle revint une troisième fois. Elle s'allongea sans répéter l'histoire dans ce lit extrême. Elle me dévoila une langue intime, plus maternelle que morale sans doute. Je découvris des gestes et des émotions secourables, qui me libérèrent de la tutelle des madones qui autrefois végétaient dans la chapelle obscure de son corps. Elle m'enseignait tout, de la naissance à l'amour, y consentit jusqu'à l'orgasme, ce début d'humanité. Ensuite, je me relevai, brisai le miroir avec ma nouvelle main et renvoyai ma mère à ses statues. Elle aimait les statues, j'aimais la vie. Elle ne devait plus jamais réapparaître. Contrairement à ce que j'avais déclaré à Diane avant d'abandonner ma mère dans mon ancien lit où se consumaient mes journaux intimes, j'avais confiance que je n'avais pas tout vécu.

* * *

Je regardais pousser les arbres depuis un an déjà.

L'été suivant, je rencontrais Roman. En réalité, je l'avais connu dans l'autobus qui m'emmenait à Montréal où j'allais bouquiner. Il se dirigea vers la seule place libre, qui se trouvait à ma droite :

- Je peux vous accompagner?

Je lui souris et lui fis signe de s'asseoir. J'ajoutai :

- Vous m'apparaissez tel que je vous imaginais chaque fois que je lisais votre dernière parution.

Il me regarda avant de s'asseoir, comme s'il cherchait un souvenir au fond de mon regard. Son front s'éclaircit. Il me tendit la main :

- Des cerfs-volants planent dans vos pupilles. Je m'appelle Roman. Et vous?

Je ne réponds jamais trop vite à cette question. Je répétais :

- Des cerfs-volants? Je vous rappelle quelque chose? Ou quelqu'un?

Je voyais dans son regard bleu les restes d'un ciel que sa mère avait amélioré pour lui, contrairement à la voûte que ma mère avait fabriquée dans le but de me protéger des autres :

- Lila? Tu existes vraiment?

- Évidemment que j'existe! Mais je porte encore différents prénoms. Ce ne sont pas des pseudonymes, je ne me cache pas. Simplement, je n'ai pas fini de m'inventer des origines. J'aurais tellement aimé être quelqu'un, comme vos personnages de roman. Depuis un an, j'entretiens une liaison secrète entre vos livres, votre mère et l'histoire dont je suis issue. Je man-

quais de repère avant d'apprendre à lire. Enfin, c'est fini. Je vous rencontre. J'en suis là.

Nous avons fait plusieurs fois le trajet Sherbrooke-Montréal, sans nous quitter. Le chauffeur regardait régulièrement dans le rétroviseur, et il nous encourageait en clignant de l'oeil. À la fin de la journée, comme nous nous préparions à descendre, il nous a dit :

- Revenez aussi souvent que possible.

Mais nous ne refaisons jamais le même voyage.

18- Qui père trouve

Sa photo sur la porte du réfrigérateur.

Je l'imagine là.

Sur ce cliché d'il y a presque vingt ans, il ne sourit pas, il rêve.

La dernière fois que je l'ai vu en personne, je faisais du lèche-vitrines au Carrefour de la Métropole : je l'ai aperçu assis près de la fontaine intérieure.

Cette image m'obsède chaque fois que je passe près de la fontaine. Une sorte de vertige. Je risque un oeil, puis je balaie la place du regard. Il n'est plus jamais là. Mais je ne peux m'empêcher d'espérer.

Si incongru de l'apercevoir au milieu des uns, et moi faisant corps avec le reste de la foule. Encore aujourd'hui, je ne distingue que lui, le seul dont les tempes ne blanchissent plus. Tous les survivants me semblent irréels, même moi depuis vingt ans, qui continue de vieillir le regard rivé à cette scène.

Je voulais courir vers lui, me jeter dans ses bras, lâcher ce cri qui gonflait ma gorge : «Papa !»

Cri primitif fossilisé là. Même enfant je n'y avais pas accès. C'était, depuis des générations, un vocable interdit. Je n'appartenais qu'aux loups déguisés en brebis de la maison. Mon lexique ressemblait au leur, mes livres, mes vêtements, mon corps. Mais pas mon âme.

Lui et moi partagions ce point commun : nous ne savions pas sourire. Jamais. Quelque chose en nous ne s'élevait pas plus haut qu'une ligne d'horizon.

La fontaine coule dans ma tête depuis cet après-midi-là. Sur le banc qui l'entoure, une place apparemment vide. Je ne m'y assois jamais. Féline, prête à déguerpir à la moindre alerte, je me promène parmi des prédateurs invisibles avec ce feu désir dans la gorge, cet immense cri empêché. Ou contenu.

J'aurais voulu crier son nom. Il aurait tourné la tête, son visage se serait éclairci, oh, peut-être pas jusqu'à un sourire, mais son regard se serait dégagé quand même. Je n'ai pas cessé d'en rêver.

En attendant, je recueille d'autres sourires, qui apparaissent sur d'autres visages d'hommes. Avant de les fixer dans mon album secret, je m'installe face au miroir et j'essaie de les imiter, relever le coin des lèvres, défaire les plis sur mon front, augmenter l'intensité de la lumière dans mes yeux de terre. Un jour, je réussirai peut-être et je demanderai qu'on prenne ce sourire en photo. Je l'ajouterai à ceux qui existent déjà.

Un jour, peut-être. Comme cela s'est passé dans une émission de télévision, sur une chaîne américaine, lorsque Christine et son père se sont reconnus. Au début, elle était la seule à y croire. L'homme semblait souffrir d'amnésie. Cela n'a pas duré. Cela n'avait rien d'une intrigue bon marché. Pas pour moi, en tout cas. Je désirais pour elle. À travers elle aussi. J'avais besoin d'être rencontrée. Comme elle. J'ai toujours souhaité que certains rendez-vous aient vraiment lieu.

Cette télédiffusion accentuait le fait que mon drame n'était ni simple ni personnel. Je me souvenais d'une longue vie passée parmi des filles qui m'avaient livré leurs ennuis. Toutes m'avaient avoué ceci, plus tard : elles se sentaient orphelines avant de parler. Moi, je croyais que nous devenions

quelqu'un en écoutant bavarder les autres. J'étais pour elles un lieu où déposer les larmes, quelques paroles, des colères, et cela suffisait à remplir mes greniers, à m'effacer. Au commencement, je me sentais concernée par leurs récits, même si je ne leur livrais rien de personnel en retour. Aucune confiance, je veux dire. Elles devinaient que je comprenais. Je le soupçonnais à la manière dont elles revenaient sans cesse vers moi. En un certain sens, à travers leurs épanchements que j'utilisais secrètement, j'avais l'impression d'avoir tout vécu : la vie et la mort se détectaient partout sur mon visage. Leur histoire revisitait la mienne, la secourait même. Je n'ai jamais su me confier jusqu'à devenir quelqu'un dans les bras d'un autre.. Les bras des autres sont autant de précipices. Quelqu'un vous tend les bras, vous le voyez bien. Afin de jauger leur degré d'ouverture, vous fermez les yeux trente secondes, et vous les rouvrez : quelqu'un semble encore vous tendre les bras, en souriant même. Vous n'arrivez toujours pas à y croire, à ces bras, alors vous vous pincez pour vérifier l'éclat du sourire. Rien à faire pour enrayer ces visions.

Vous vous détournez néanmoins. Vous n'en êtes plus à votre première oasis. Vous ne pouvez plus ainsi risquer votre vie à cause d'un homme assis sur le bord d'une fontaine, au beau milieu de votre imaginaire. Pas maintenant.

Il ne sourit pas sur la photo, nulle part ailleurs dans l'album. Et moi, je n'écrivais pas à cette époque. J'ignorais que j'aurais pu ainsi me consoler, me fabriquer un père de papier. À mi-chemin entre le vrai et l'espéré.

Mais je fais toutes sortes de tentatives.

L'été, quand le temps est très bleu, tellement bleu que le ciel me fait mal, si je suis seule, si je cherche mon père, j'effeuille des marguerites. À voix

haute, pour m'accrocher à lui. Mais il manque sans cesse de pétales à cet amour manqué.

L'hiver, chaque hiver depuis vingt ans, je construis, grandeur nature, deux hommes de neige, avec des bras d'arbre et une grimace qui ressemble à un sourire. Je ne sais pas dessiner un sourire. Cela ne fait rien, je recommence cet exercice sans jamais me fatiguer : avec mon index, je rehausse le coin des lèvres, creuse des fossettes au milieu des joues et lisse le front. Puis j'ouvre la poitrine du premier et, juste à l'endroit du cœur, j'y insère deux enveloppes de semences sur lesquelles je fixe, sur l'une, le portrait d'une pupille écrivain et sur l'autre, celui d'un homme châtré par sa tribu. J'abandonne ce fétiche sous une gigantesque lune que je conjure avant de m'endormir, dans l'état fécond d'une louve solitaire et muette. Je laisse la nature composer les restes, le printemps revenu.

Le deuxième bonhomme naît d'un écart à la norme, autour de ce personnage de rêve. C'est le premier-né des deux, le plus énigmatique, celui de toutes les métamorphoses. Il domine l'autre sur lequel il a des droits d'aïnesse. Voici quelques fragments de son histoire.

Le jour de sa conception, je m'étais engouffrée dans le centre commercial, à cause du vent sibérien qui s'était levé et qui s'était mis à geindre partout dans la ville. Je m'étais plus que d'habitude approchée de la fontaine située sous l'unique puits de lumière qui, de surcroît, nous livrait au ciel bleu inaccessible, et je l'avais pressenti avant de le voir. À ce même instant, je m'en souviens, une tempête prit forme dans mon corps et je gardai mes distances :

- Bonjour, monsieur.

Monsieur, je l'avais appelé monsieur, sans y penser, c'était nerveux. Cela avait jailli tout seul.

Il n'avait pas répondu, ne m'avait même pas regardée. Il s'était figé au bord de la fontaine, avec le ciel qui était descendu noir dans ses yeux. Puis il était devenu blême comme moi, puissant comme le vent dans mon corps. Aucun visage n'a remplacé le sien : les autres hommes qui sourient dans mon album n'ont pas restauré son humeur, même si j'en rêve.

Il avait fait un pas dans ma direction, sans lever les yeux. Il me flairait, ou bien c'était le contraire. Ses deux gardes du corps, que je ne connaissais pas, à leur tour s'étaient avancés et rangés à ses côtés : une femme trop maquillée, et un homme, un justicier en uniforme, avec sa matraque. Mais je n'avais jamais porté d'arme, je n'étais personne.

Les deux hommes m'avaient attrapée par le bras. La femme avait ouvert la marche, donné la cadence, puis filé devant nous. Nous avons quitté le centre commercial et attendu devant l'entrée principale cette femme qui était allée chercher le fourgon vétuste. Ils m'emmenèrent dans un lieu que je ne fréquentais pas, la maison paternelle.

Ma vie ne ressemblait en rien aux belles histoires entrevues à la télé américaine. Mais l'autre télévision ne m'intéressait pas. Je jouais ma vie privée en direct. Il suffisait de m'observer pour découvrir une à une mes naïvetés, au milieu d'un monde depuis toujours en péril. Autant que soi, bien que peu aient deviné la menace.

Il avait ensuite ouvert la porte et m'avait fait entrer la première. Les deux autres avaient suivi, qui ne me furent pas présentés. Derrière nous, il avait

verrouillé les trois serrures. J'entends encore ce lugubre cliquetis : je suis enfermée à triple tour.

Tout ce qui bougeait, respirait, espérait, dont ma mémoire, est resté en dehors de cette histoire.

* * *

Le vent avait cessé. La neige tombait mollement, c'était une soirée blanche, on aurait dit une veille de Noël. Encore aujourd'hui, je différencie mal les temps passés de la mémoire vive. Je trafique les dates, les événements et certains anniversaires demeurent rouges sur mes calendriers. Les dimanches ne rassemblent plus personne, pas plus que l'église où j'allais prier enfant. Ces repères naturels demeurent vacants. Seul mon corps garde l'ampleur d'une cathédrale au sein de laquelle, jadis, j'avais essayé de rétablir des relations intimes avec des personnes trop tôt disparues. D'autres, comme Dieu et les anges maternels, ne m'offraient pas de visage réel. Ils n'avaient jamais été d'aucun secours, sauf dans l'exaltation des idées et des prières qui finissaient par m'endormir tellement je m'épuisais, sur la terre, à vouloir vivre comme une autre.

Je me souviens du «bonjour monsieur» qui avait échoué sur mes lèvres, avant de mourir dans ses yeux bleus.

J'avais voulu crier «Papa», c'était là le seul mot de mon lexique secret. Il m'aurait ouvert les bras, comme le père de Christine à la télé. Au lieu de cela, le mot «monsieur» l'avait définitivement renié en passant par mes lèvres, qui faisait de nous de faux étrangers.

Plus tard, une heure ou davantage, je le revois de nouveau se diriger vers la porte. Pétrifiée, je surveille son dernier geste : il déverrouille une à une les trois serrures, avant de m'ordonner de sortir :

- Je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

* * *

Je sortis, les autres ne suivirent pas. Je marchai longtemps dans la neige qui tombait maintenant lourde et serrée. Arriverais-je enfin, au bout de cette nuit, à atteindre la fontaine qui coulait en moi, et près de laquelle il se tenait ? Je marchais. D'autres individus circulaient aussi, tels des orphelins devant, sans laisser de traces. Je n'emboîtais le pas de personne. Cela m'étonna. Alors je regardai derrière, dans ma foulée : rien là non plus, sinon que je me sentais piétinée de l'intérieur, je reconnaissais ce lieu de générations d'empreintes. Je les contenais toutes. Je contestais au milieu de fantômes qui me prenaient pour l'une des leurs.

Je me souviens de la neige et de cette impression d'exister sans déposer mon poids, au milieu d'un monde dont je n'épousais pas les formes, pas plus que je n'éprouvais leurs habiles discours.

Ensuite, je bifurquai dans de petites rues afin d'échapper à l'absence de ceux qui allaient devant, et je m'arrêtai pour scruter les environs. Un parc se dessinait et, tout au fond, se laissait deviner une rangée d'édifices sombres. Des bancs aussi, blancs et moelleux comme dans mon fantasme. J'avais envie de douceur, justement. Je me dirigeai vers le banc le plus éloigné des réverbères. À la droite de celui-ci, un bouquet de feuillus plus décharnés que moi hivernait, la tête enracinée dans un ciel que je n'arrivais jamais à toucher. Derrière ce banc s'élevaient deux pins et un pommier. J'aime les pins et les

pommiers. J'ai grandi aux abords d'une forêt primaire où poussaient des pins, quelques-uns soudés par le tronc à des pommiers que grand-père avait plantés pour moi qui les aimais autant que lui. C'était notre verger clandestin. Mais aujourd'hui grand-père est mort.

Il m'aurait suffi de rester là, couchée au pied de ce banc de neige, pour être ensevelie et transformée en identité de neige. Celle-ci n'a pas de sexe, sauf quand on en parle ou la décrit, alors on utilise le masculin, c'est une vieille dictature. Autrement, elle n'est qu'un personnage, presque une abstraction, à la fois homme et femme, père et fille : elle n'a plus besoin d'être un genre grammatical ou un autre. Elle existe, c'est tout ce qu'on lui demande. Son identité est un paradoxe dans la conscience de la personne qui l'institue, comme les poupées ou les loups qui peuplent certaines enfances la nuit. Je l'affirme à propos de toutes ces réalités que je ne saisissais jamais une seule fois pour toutes, ces choses qui bougent en moi et m'animent, qui m'aident parfois à écrire.

Durant cette nuit blanche, je repensai le monde, et l'adaptai à ma vérité. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je m'agenouillai dans la neige et modelai, assis à une extrémité du banc, un nostalgique bonhomme de nuit, avec des jambes pendantes et des bras implorant le ciel. Je lui pétris un cœur tendre et j'enfouis mon prénom dedans. Je lui passai mon écharpe mauve, celle qui embaumait le patchouli : je n'en voulais plus, j'étouffais, comme lorsque j'étais née la première fois. Je m'allongeai sur le côté, les pieds à l'autre bout du banc. La tête déposée sur ces cuisses de neige, je m'assoupis. Un chat blanc me réveilla, qui miaulait depuis le creux de mon ventre où il s'était blotti durant mon sommeil, deux pattes appuyées sur mon avant-bras et le regard fixé dans

la minuscule ouverture de mes yeux. Engourdie, je me levai et saluai le bonhomme, avant de le quitter aussitôt.

Je le quittai avant qu'il ne me quitte. Je savais que même les hommes de neige que je construisais, hiver après hiver, devaient disparaître sans prévenir, en laissant leurs traces vides entre mes mains, comme à l'étroit du coeur. Quant au chat, avant de me suivre, il lui monta sur la tête, étira le cou tant qu'il put et lâcha un grand cri, lequel m'ouvrit la gorge et le ventre.

Je venais de signer mon premier poème d'amour. Il ne m'en reste qu'une empreinte floue derrière le front.

Souvent, à l'aube, j' imagine un enfant. Il découvre, assis dans ce coin dissimulé du parc, un géant qui était encore invisible le jour précédent. Il l'entoure de ses bras et il sourit. Je récolte le moindre sourire, je l'ai déjà déclaré, ceux que je devine et les vrais. Je suis ravie pour l'enfant. Je contemple son regard qui se remplit de neige, son coeur qui bat pour deux.

Chaque nuit de décembre depuis vingt ans, je me souviens de ces mains amoureuses et d'une seule nuit.

* * *

Les années ont passé, une journée à la fois. Je ne pénètre jamais dans ce parc passé le mois de février.

Mais la semaine dernière je suis retournée au centre commercial. Je n'ai pas pu entrer là non plus. Devant la porte, un itinérant m'a tout de suite apostrophée :

- Madame, s'il vous plaît, auriez-vous un peu de change ?

Je n'ai pas pu l'éviter ni rentrer.

Peut-être mon père m'attendait-il près de la fontaine? Ce jour-là, peut-être espérait-il comme moi une fin américaine à l'histoire? Puisqu'il avait depuis longtemps quitté sa tanière, puisqu'il apparaissait sur la porte de mon réfrigérateur?

Il neigeait partout. Il neige toujours au-dessus de mon lit. Il neigeait, comme il le faisait depuis cette vieille nuit de décembre, une neige momifiante. J'aurais pu, si j'avais voulu, être changée en statue de neige. Il m'aurait suffi de ne plus bouger. Et d'attendre. Mais je m'éloignai de cette porte qu'un homme debout obstruait, et allai m'accroupir devant la crèche, en face du boeuf et de l'âne, à cause de la chaleur de leur souffle au beau milieu de la tempête. Je pleurai, parce que je n'avais pas un sou en poche, rien à donner à cet homme errant pour qu'il me laisse passer, m'approcher de la fontaine intérieure.

Je me relevai, comme toujours. Je recommençai à construire un personnage des neiges, un géant. Quand j'eus terminé, le stationnement était vide, la nuit sans repère. J'avais perdu la notion du temps, combien d'heures, de jours, d'années, en une seule oeuvre précaire? Je l'ignore encore, mais je ne me sens plus possédée.

Je me distancai de ce héros, pour mieux le cerner. Il mesurait bien six pieds, avait un corps solide. Je l'admirai, puis creusai son ventre, pour m'en faire un abri.

C'était trop grand pour moi et mon chat : si nous nous isolions seuls dedans en attendant le prochain matin, sûrement que nous perdriions ce qu'il

nous restait de chaleur et de raison. J'avais cette conviction qu'il s'agissait plutôt de ne laisser personne, ni ancêtres ni vivants nous dire qui nous étions. À cet instant je me souvins du mendiant et voulus m'assurer qu'il tenait le coup, debout devant la porte maintenant verrouillée à triple tour du centre commercial. Je me dirigeai vers lui. La nuit m'oblige souvent à ces affrontements.

Il pleurait, comme un homme debout au milieu de sa vie, et regardait droit devant lui, espérant rencontrer quelqu'un.

Au moment où je pénétrais dans son champ de vision, il crut que j'étais une apparition : du moins, je l'imaginai, après l'avoir observé se frotter les yeux et se signer à plusieurs reprises. Il exagérait son salut : les sujets les plus démunis, qui se reconnaissent ou se réfléchissent dans l'aura d'une deuxième personne, en dramatisent souvent l'identité, ne s'aperçoivent pas tout de suite du leurre. Je connaissais cela, pour l'avoir déjà éprouvé devant un très grand nombre de miroirs.

Puis il me tendit la main :

- Madame, auriez-vous un peu de change à me prêter ?

Les apparences me bernent moins depuis que j'ai fabriqué mon premier bonhomme sans emporte-pièces, voici vingt ans.

À mon tour, en guise de réponse, je lui tendis une main fabuleuse :

- Viens.

Il regardait ma main, sans en saisir la signification.

Je lui souris, mais mes sourires ont toujours eu l'air de rien. Celui-là que je lui offrais ne l'aidait pas à comprendre mon geste.

Je m'emparai donc de sa main et l'emmenai devant ce ventre vide :

- Montons y dormir.

Nous n'avons pas parlé.

Parfois, un souvenir suffit qui exalte la mémoire. J'ai développé un lexique du silence et je maîtrise une certaine syntaxe du regard.

Le lendemain matin, avant de quitter cet homme et qu'il ne soit trop tard, je l'ai pris dans mes bras . Je l'ai ensuite embrassé sur le front, comme j'aurais aimé que mon père m'embrasse avant de partir.

19- La robe d'éternité

13 h, 22 juin 1995. Les voici installés l'un devant l'autre pour la dernière fois. Pendant qu'il parle, ses repères naturels basculent :

- Je serai absent jusqu'en août. Mes vacances, tu comprends?

Elle ne semble pas réagir. Figée au fond de sa chaise, aucun mouvement ne la trahit. Le sang s'est retiré de son visage, une chute vers nulle part, elle ternit à vue d'oeil. Son regard est un champ de mines, qu'elle-même évite de traverser. Édith saisit lentement. Se métamorphosant entre eux avant de retomber en graffiti de plomb dans son corps, les mots deviennent bientôt des murales invisibles mais envahissantes, qui se resserrent autour de sa poitrine. Ce n'est qu'ensuite qu'ils se dissolvent et s'intègrent à ceux déjà endisqués le long de son échine. Les vacances des autres, c'est un luxe qu'elle ne privilégie pas. Il s'agit d'une suite de petites absences banalisées par ceux qui en jouissent : «Je m'ennuie de la mer, la plage, ah!, marcher sur la plage des heures durant.»

Ce qu'ils appellent vacances, dans le jargon d'Édith se confondait avec l'absence. Mais ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, son lexique personnel ne se modifiait en rien, ne souffrait pas des subterfuges de leur vocabulaire. Cette Floride étrangère lui détaillait l'écho de plaisirs qu'elle devinait seulement, pour en avoir entendu parler.

Elle se tient devant lui, incapable de remuer les lèvres. Il s'en va, c'est tout. Elle peut seulement contempler et imaginer ce qu'il lui avait maintes fois raconté dès son retour : car la Floride, ce n'était pas comme la Mort, on en revenait aussi volontairement qu'on s'y était rendus. Ce que donne la mer lui revient sans cesse. La Mort, elle, garde tout ce qui lui est donné. En face

d'elle, il attendait un signe, une réponse, une vague à l'âme, mais elle était apparemment muette. Il commençait à s'en aller, elle le laissait disparaître et se retirait dès les premiers signes de marée basse.

Assise devant lui, elle le regarde dans le coeur, pour essayer de se garantir des souvenirs, une mémoire de lui en trois dimensions. Il est trop grand, il est né comme ça, avec une longueur d'avance sur elle. Soudain, elle ne sait plus très bien qui se tient devant elle. Une sorte de brouillard s'installe entre eux, une vie brouillonne, du genre de celle qu'on laisse sous l'oreiller du matin. Celui-là qui se tient devant elle ne ressemble jamais au souvenir qu'elle garde de son vrai père. Même les raisons de ses absences diffèrent. À moins qu'en vieillissant tout se soit en elle confondue et même que sa vision se soit déformée? Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux, le sait-on jamais? Elle a cette certitude de n'avoir jamais imaginé que le réel, qu'il soit tangible ou non. Mais le réel pour les uns, pour les autres ne se révèle qu'inaccessible.

* * *

Le soir de cette dernière rencontre, avant de s'endormir, elle réfléchit à la manière dont elle a grandi. Elle se remémore cela surtout, elle seule devait s'excuser lorsqu'on lui écrasait le pied :

- Je n'aurais pas dû me trouver là. Pardonnez-moi.

Et l'autre ne se retirait pas tant qu'elle, Édith, ne justifiait pas, vainement d'ailleurs, le fait de s'être figée sous les pas d'un géant :

- Pardonnez-moi, répétait-elle, je ne savais pas que vous viendriez aussi à cette rencontre internationale des mésadaptés anonymes.

- Je suis votre conférencier. Mon nom est ...
- Ah! C'est vous! Étrange que je ne vous reconnaisse pas.

Mais en public, Édith ne différencie jamais ses amis des étrangers. Les exemples fusent nombreux, se conjuguent entre eux, qui ne sont pas des modèles à copier, elle s'en rend compte. Les émotifs anonymes ne se sont pas tous suicidés, certains sont comme des atomes libres, elle en connaît qui vivent simplement à l'écart depuis qu'ils ont compris les règles grammaticales du fonctionnement du monde, et le plus secrètement possible. Cette grammaire n'est qu'une variation de l'intime, mais qui comporte un nombre plus imposant d'exceptions. Les exceptions ne sont que rarement des victimes, ce sont des êtres à part entière, qui comprennent la vie autrement. Édith en connaît quelques-uns. Ceux qui se sentent de trop s'excusent toujours deux fois. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, cela a assez duré.

Elle cherche à faire ses preuves :

- Je suis sortie de chez moi à cause de la publicité télévisée concernant les avantages de l'insertion sociale. Il paraît que notre état de survivance peut s'améliorer, et que l'âge du candidat importe peu.

Muette, elle? Pas du tout. D'ordinaire, elle écrit. Mais devant lui, elle n'est qu'une fille hantée par de l'inénarrable. Assise dans son lit avant de s'endormir cette nuit-là, elle lui parle à voix haute :

- Nous ne sommes pas tous nés conférenciers. Votre travail, même votre gloire nous appartient, j'espère que vous en avez conscience?

D'habitude, elle le tutoie. Mais aujourd'hui, elle décide de ne tutoyer aucun pontife. Sa vie est ailleurs.

* * *

13 h 20, 22 juin 1995. «Je serai absent jusqu'en août». En elle, il neige à pleine tête. Elle aimerait qu'il reste. Elle, c'était ainsi depuis toujours, elle n'avait jamais pu partir. Chaque soir, sa mère partait la première, avant que son père ne soit rentré. Elle gardait tous les autres endormis de la maison. Le monde tourne à vide dans son corps, on dirait un défilé de fuyants «vacançologues», sadiques de surcroît, qui ne vivaient que pour jouir tout seuls des vacances à venir. Ou que pour disparaître sur une plage, où elle n'existait pas. Assis devant elle avant de partir, il ne se manifestait pas trop, afin de ne pas l'effrayer. Il choisissait ses mots. Il savait qu'elle aimerait partir avec lui, ou bien qu'il reste. Il l'entendait se taire devant lui, elle ne pouvait rien dire. Elle avait parlé autrefois, sa mère partait quand même. Son père n'avait pas pu rester. Ses amis déménageaient chaque fois qu'elle retrouvait leurs traces. Ou bien était-ce elle qui changeait instinctivement de trottoir chaque fois que de loin elle apercevait un géant, quelqu'un qui n'entrait pas tout d'une pièce dans son regard? Cette histoire lui appartenait. D'ailleurs, lui aussi imaginait sa vie tout seul, et il faisait des exercices d'indifférence, mais pour d'autres raisons que les siennes, il lui en avait déjà parlé. Chez lui, c'était une attitude professionnelle, à la suite de sa lecture du roman Le grand cahier, d'Agota Kristov. La survie des jumeaux dans des conditions extrêmes l'avait impressionné, tous ses clients en profitaient, à chaque rencontre. Il aimait sa profession, il le lui répétait à chaque entrevue. Elle l'aimait aussi. Après sa journée de travail, elle supposait qu'il en rajoutait. Sûrement qu'il se tenait au courant de tout. Aussitôt qu'elle fermait les yeux avant de

s'endormir, elle le voyait s'installer devant la télé : il zappait tous les bulletins de nouvelles, les régionales et les internationales. Il ne vivait pas comme elle branché sur le canal météo. Il contrôlait sa vie à distance, les désordres du ciel ne l'importunaient pas trop. Durant les annonces, il plongeait le regard par la fenêtre et il souriait, satisfait. Dans son jardin, les obus ne détruisaient ni les hibiscus vivaces ni les illusions.

* * *

Moi, le lundi soir, je vis intensément, comme elle. J'écoute «Bas les masques» avec les autres. Les autres, ce sont toutes les personnes comme nous sans matricule social, nous le lui avons déjà expliqué. Nous aimons l'intérêt pudique de l'animatrice envers ses invités. Nous devinons que la vie des autres la nourrit généreusement. Elle a accepté d'être interviewée une seule fois, et elle avait dit :

- J'aime l'histoire intime de chaque personne que je reçois, je me sens moins seule lorsque je rentre chez moi.

Nous écoutons deux fois par semaine cette émission, en direct et à la reprise le lendemain après-midi. Ensuite, quand nous allons à nos rendez-vous chez nos psychologues, les autres, du lundi au jeudi et moi le vendredi, nous savons quoi raconter et nous sommes intarrissables, nous les étourdissons même. Nous le savons, parce qu'il y a toujours un moment où ils se retirent majestueusement derrière leurs paupières, s'enfoncent dans leur chaire. Je ne suis pas la seule à m'inquiéter de ce phénomène, ma jumelle aussi. Nous, nous ne fermons les yeux qu'au moment de nous mettre au lit, mais le moindre bruit nous alerte. Nous n'avons pas besoin de prendre nos distances, nous avons besoin de plonger partout, un regard suffit, nous n'aimons pas les

fuyards, ni ceux qui zappent les téléromans au profit des bulletins de nouvelles neutres. Dès que nous rentrons à la maison, les autres, du lundi au jeudi sans exception et moi le vendredi, nous nous retirons dans nos chambres à gaz personnelles et nous caressons nos sept chattes, les mortes et les autres, toute une famille que nous avons retirée de la Protection des animaux de nos villes respectives.

Les mortes, nous leur fournissons en permanence une bouteille à oxygène. L'oxygène augmente considérablement les chances de résurrection, en tout cas retarde le moment de la putréfaction. Tout cela est ridicule, Édith n'en doute pas. Mais il faut bien que son imaginaire venge la vie plutôt que la mort. Il est sa seule bouée pour l'instant.

Les mortes, nous les maternons chacune à notre tour de garde. C'est l'exemple que nous offrons aux six autres témoins, pour les empêcher de mourir pendant nos rendez-vous respectables.

Mais l'été, dès la fin de juin, le temps s'étire en longueur et bientôt nous décrochons tous les calendriers qui tapissent l'année durant les murs de nos appartements. Les calendriers ne servent à personne quand il n'y a aucun vrai rendez-vous à noter, aucun prénom à inscrire. En général, même en temps régulier, les vrais amis sont rares. Ce sont toujours ceux-là qui disparaissent en premier.

* * *

13 h 25, 22 juin 1995. Elle revient à elle. Il prend des vacances, elle comprend. Il ne lui reste qu'à se retirer la première et sans faire de drame, en lui racontant mentalement le rêve qu'elle a fait deux fois la nuit précédente :

- J'ai rêvé deux fois d'affilée que tu demeureras au dernier étage d'un immeuble en béton. Je m'excuse, je sais que cela n'a rien à voir avec le domaine que tu habites au sud de la vie. Je fais souvent des rêves qui nous rendent tous égaux. Ce n'est pas vraiment une erreur, mais je ne peux pas en dire davantage. Je ne veux pas t'insulter en te racontant où j'ai dormi deux fois comme une femme cette nuit, ni m'installer à demeure sur ton balcon. Je t'attendais là et je me suis assoupie. Je me suis réveillée toute seule les deux fois, tu n'as pas à t'inquiéter. Je suis désolée pour toi, pas pour moi. Cela m'arrive encore.

Il ne répond rien à ce silence.

* * *

Les souvenirs carambolent dans son corps chaque fois que la mémoire lui revient. Et pourtant, elle vit en faisant si peu de bruit. Mois d'août 1968. C'est écrit dans son journal d'adolescente : «Je ne marche jamais devant mon père. Je n'avale pas spontanément la nourriture préparée par ma mère lorsqu'elle est à la maison. Je ne me refuse pas à eux, je me méfie, c'est différent. C'est génétique, je crois».

Mon père ne prenait pas de vacances en famille. Tous les jours il exerçait le métier qu'il aimait, il construisait des maisons, chaque fois qu'une famille lui passait une commande. Il jubilait de procurer aux autres un bonheur qui n'était pas à sa portée. L'été, il transplantait des arbres, un bouquet devant chacune. Des érables, des chênes, des pins. C'était sa manière de signer ses oeuvres. Je n'en savais rien. Quand j'étais petite, j'habitais sous les jupes de ma mère, le monde extérieur m'était interdit. Mais j'aurais aimé vivre en vacances entourée par les deux bras de mon père. Je pensais que les vacances

auraient pu éliminer les vieux restes de la vie. Je n'avais rien d'autre à espérer, mais cette chose-là, je ne l'espérais pas à moitié. C'était un désir et je ne cessais de favoriser cette étreinte. Je rêvais que j'avais un père qui n'était pas un tigre de papier, et qu'il m'aimait assez pour m'emmener en vacances. Je lui donnais le goût de prendre des vacances. Cela m'arrive encore.

J'ai grandi quand même. Dans une autre vie, je marche maintenant main dans la main avec lui. Il n'est plus aussi mort que d'autres ont voulu me le faire croire. Ma mère le sait et elle prie pour que ma vision s'améliore. Elle aime prier. Moi, je dessine des arbres. Des chênes, des érables, des pins dans lesquels je grimpe chaque fois que je manque de souffle ou de bonheur.

* * *

Elle mange plusieurs fois par jour, avec ou sans les autres. Les autres, ce sont toutes les personnes qu'elle a quittées la première, quand elle s'apercevait qu'elle ne pouvait pas davantage les suivre que les sauver. Les autres partent même régulièrement en voyage, comme lui, mais pour d'autres raisons. Elle ne les accompagne pas. Elle profite de leur absence pour recevoir sa famille autour d'un bon repas. Elle n'aime pas cuisiner mais elle fait des exceptions et devient experte dans la préparation du ragoût d'agneau. C'est une recette qu'elle invente chaque fois différente. Seules les photos se ressemblent. On dirait sans cesse la même recette, le même plat posé au centre de la table, le même fumet qui se dégage. Cela est vrai pour qui ne sait pas humer la différence. Son père n'apparaît pas sur les portraits de famille ni elle, parce qu'elle prend les photos. On dirait que ces deux-là n'y sont plus jamais. Ce n'est pas grave. La plupart du temps, les personnes qui sont parties rentrent lorsqu'elle achève de tout ranger, elle a encore le chiffon dans les mains, mais la table est nettoyée. Elle reprend une espèce de vie à deux, elle et les

autres. Elle ne sait pas vivre autrement. Dès que les autres montent à leurs chambres, elle se retire dans son grenier et elle m'écrit. Au début, elle n'écrit à personne, mais habituellement tout s'arrange avant la fin de l'été. L'été, elle poste tous ses textes en Floride. Il aime lire à moitié nu autant de pages brûlantes.

* * *

Elle traverse tous les étés déjà vécus avant d'arriver ici. De grands champs de blé ou de maïs s'étendent devant elle, où qu'elle dirige son regard. Elle avance jusqu'à apercevoir la forêt qui se distingue à l'extrémité du paysage. Elle s'approche lentement, à pas de louve dans sa belle robe d'été. Elle est d'un bleu ciel immense et la lisière, juste au-dessous des genoux, découvre une superposition de palmiers à travers lesquels autant de soleils miniatures évoluent dans les clartés qui relient l'aube au couchant. Elle aime cette robe qu'elle n'a mise devant personne. Elle se sent belle et cela suffit.

Soudainement, au milieu d'une phrase, elle disparaît et je suis forcée d'apparaître vêtue de cette robe. Je marche vers un premier arbre, un pin centenaire dont j'effleure le torse. Les paumes contre son écorce rugueuse, nous nous reconnaissons et nous nous enlaçons comme de grands amis. Je lève la tête vers le ciel, comme lui. C'est à ce point que nos regards s'unissent pour prolonger la verticale du coeur quand il n'y a plus d'horizon, aucun repère humain. Le temps s'arrête enfin, et je respire. Je dépose mon sac de voyage à son pied et en retire la couverture de sable blond que je déroule avec des gestes de marée montante. J'enlève mes sandales et mon soutien-gorge et m'étends sur cette plage déserte, poitrine et ventre contre terre. Avec l'index, j'écris des prénoms qu'une vague emportera vers le large à sa prochaine extase.

* * *

Septembre, je fais un troisième rêve et me retrouve dans un cimetière que je croyais désaffecté. Une foule de touristes pleurent l'homme qu'on vient d'inhumer, qui ne montrait jamais son visage. J'ai tout fait pour essayer de découvrir qui se cachait derrière cette absence de traits, ces lèvres mortes, ce front sans rides. Je ne reconnais personne, cela aurait pu être mon père, ou une autre personne que j'aimais. Je ne l'oublie plus et je lui offre une prière en secret. Pourtant, à la dernière minute, je reconnais celui qui va me quitter et je me retire de la foule :

- Les larmes ne soulagent pas les morts.

Je sens tous les regards peser sur moi. Je ne voulais pas parler. Je ne connais pas cette voix qui a parlé par ma bouche, celle qui me précède de plus en plus souvent. Je ne parle pas pour eux. Ce soir, tous ceux-là partiront vers le sud. Leurs valises sont pleines, je ne retiens personne, cela ne me réussit pas. Moi, les fosses communes ont toujours davantage retenu mon attention que les avions qu'ils prennent et ne m'emmènent nulle part.

* * *

Il surgit enfin de son silence, s'approche et m'entoure de sa voix. Je le regarde droit dans les yeux, et il me regarde aussi. Ces regards entre nous sans piège, ces chics appartements de l'oeil, je les reloue chaque fois que l'automne revient, à cause de l'absence de cloisons. Mais parfois j'abandonne tout, l'appartement, mes livres, mes cahiers. Je descends dans la rue et je marche jusqu'à épuisement. Je prends l'air, je prends l'autre. Je n'existe pas mieux qu'avant.

* * *

Midi, 22 juin 1995. Aujourd'hui, avant de venir le rencontrer, j'ai mis ma robe d'été, mes sandales. J'ai apporté mon sac de voyage, je l'ai ouvert et j'ai déroulé la plage devant lui. J'ai enlevé mes verres fumés et je me suis approchée sur la pointe des orteils. Il souriait, et j'ai mémorisé son sourire. C'est aussi à cela que servent les yeux, pas besoin d'intermédiaire. Je me suis assise à côté de lui. Et j'ai pleuré. Pour rien.

Plus tard, avant de partir, il m'a donné son numéro de téléphone et j'ai senti qu'il ne disparaissait pas tout à fait. Il prenait des vacances, c'était tout.

Moi, avant de partir, j'ai soufflé sur le sable et mon père est ressuscité. J'avais presque son âge maintenant. Ma mère, elle, avait continué de vieillir, et nos vies devenaient vraiment orphelines l'une de l'autre. Je continuais de m'approcher de mon père, le vrai, l'inconnu. Plus personne n'obstruait le chemin. Je n'avais plus besoin d'avoir peur.

Il était ressuscité, grâce à la bouteille d'oxygène que j'avais installée en permanence dans son cercueil. Je n'ai jamais pu me remettre de sa mort, pas plus que je n'avais jamais pu me permettre de lui faire du bouche à bouche quand c'était encore possible, ni même du bouche à oreille. C'était interdit par une très bigote loi, qui nous avait handicapés tous les deux et pour toujours, c'est ce que croyait l'enfant que j'étais et qui n'avait aucun chat à caresser. Maintenant, je n'ai plus aucune alternative que de croire en rien. Je préfère écrire. Inventer de petits miracles, comme beaucoup de personnes en ont inventé, qui ont écrit avant moi. Il s'agit de ne plus jamais manquer un seul rendez-vous avec la vie.

* * *

14 h 07, troisième vendredi de juin de n'importe quelle année. De nouveau je traverse dans la salle d'attente. Il ne me reste plus qu'à déguerpir, tête première. J'ai deux mois pour faire suivre le reste du corps. J'ai encore de l'imaginaire, et j'entrevois une dernière réalité avant de disparaître : je ne suis certainement pas la seule à autant souffrir des décalages horaires occasionnés par les voyages des autres à l'étranger.

D'ailleurs, moi aussi je prends l'avion, dès que je m'assois à l'extrémité du sofa, afin de me repayer. Et j'abandonne au milieu de la pièce les deux-tiers monde.

20- La vie tronquée

Longtemps j'avais imaginé que la vie se résumait à ce que je possédais. Je vivais avec une femme aussi professionnelle que moi, dans ses amours et ailleurs. Nous nous étions rencontrés à la fac d'administration, nous nous étions plu et nous nous en étions tenus à ces constatations. Je faisais le boulot pour lequel j'avais étudié ferme, avec passion même. Elle aussi. Tous les deux avions d'excellents revenus, «de l'avenir», comme le soulignaient inlassablement nos pères. Malgré les voyages que nous entreprenions aux quatre coins du monde plusieurs fois par année, à deux ou accompagnés par nos parents, nous n'arrivions pas à dépenser tout l'argent que nous gagnions. Tout nous laissait croire que nous vivrions ainsi au-dessus des moyens de la masse populaire, et pour toujours. Ce qui nous importait alors, c'était notre aisance matérielle et notre contrat affectif qui, du moins voulais-je bien m'en persuader, allaient durer éternellement. J'ignorais alors que j'allais subir un choc, le premier d'une série intime qui allait m'éloigner des miens, comme lorsqu'on est le seul survivant d'un carambolage routier.

Un soir, je n'avais pas réussi à m'endormir. Cela faisait la centième fois, peut-être un peu moins, que je n'arrivais plus à bander jusqu'au bout. C'était évident, quelque chose ne fonctionnait plus. Ce que je voulais, mon corps ne me l'accordait plus.

Le lendemain matin, elle était partie comme d'habitude, à 7 h : avant de se rendre au bureau, elle allait prendre son petit déjeuner au restaurant. Cela ne me contraria pas plus que la veille :

- Bonne journée.

Ce matin-là, elle avait laissé tomber le «chéri» habituel. Quant au baiser qui, au début, accompagnait notre séparation du matin, il avait depuis des lunes cédé la place à un banal mouvement des lèvres, juste avant qu'elle ne franchisse la porte. Je n'avais rien dit, jamais. Encore ce matin, je m'étais tu. Mais les signes de rupture s'enregistrent en moi, plus lourds de conséquences chaque fois. Je n'en pouvais accumuler davantage.

Le soir, j'aurais disparu de sa vie. J'aurais effacé mes meilleures empreintes.

Je téléphonai au bureau pour prévenir mes confrères de mon absence : une mauvaise indigestion, le foie, c'est cela, j'ai passé la nuit à l'urgence, le médecin me met au repos pour une semaine, je suis désolé. Je relevai les épaules et les manches, sortis plusieurs sacs verts de l'armoire à débarras et commençai à y engouffrer le contenu de mes tiroirs, puis le côté nord de notre garde-robe mur à mur. J'allai déposer les sacs dans le hall d'entrée. Je traversai aussitôt dans la pièce qui me servait de bureau lorsque je travaillais à la maison, avec une bonne quantité de boîtes cette fois-ci : la culture, c'est plus pesant que les guenilles, c'est entendu. Une à une je transportai les vingt boîtes dans le couloir. La salle de bains ensuite : encore un sac vert doublé et rempli à ras bord. J'achevai cette première ronde par le vestiaire d'entrée, qui donnait sur le salon. Encore quelques boîtes, et le tour serait joué, le clown serait libre.

À 10 h, je n'existais à peu près plus. Il ne restait que mes meubles. Armé d'un bâton de rouge à lèvres, je marquai d'une croix ceux qui m'appartenaient, et cela dans chaque pièce. Cette mission accomplie, j'allai m'appuyer contre la porte et contemplai l'appartement devenu trop exigu pour deux. Puis je fis

quelques pas et allai m'installer devant le long miroir du salon. Je me dévisageai sans émotion avant d'admirer au fond du miroir celui qui ne me ressemblait plus, les fauteuils et la bibliothèque tachés de rouge, les murs dépouillés. Ce décor modifié faisait de moi un étranger en sa demeure. Tout retrouvait un côté féminin qui m'excluait. Je téléphonai de nouveau. En moins d'une demie-heure, on me l'assura, je verrais devant ma porte le camion du Comptoir Familial le plus proche. Deux hommes s'empareraient alors de mon passé. Des plus démunis en hériteraient. J'essayai d'en imaginer quelques-uns en train de lire Kundera ou Proust, de découvrir les extases de Thérèse d'Avila, et d'autres faisant l'amour sur mes beaux fauteuils de velours. J'esquissai un maigre sourire, ne m'y intéressai plus. J'imaginai plutôt la tête d'Hélène lorsqu'elle rentrerait après sa journée de travail.

Plus rien ne me définissait. J'étais libre mais malheureux. Avant de quitter pour toujours cet avenir stérile, je fis encore deux actes insolites et solitaires. Avec les tubes de rouge à lèvres de ma professionnelle de femme, je caricaturai mon visage dans le miroir. Je lui offrais une sorte d'autoportrait, le plus lucide peut-être, qui remplacerait admirablement la moindre photo avec un sourire niais. J'avais aussi vidé les albums, retiré les photos sur lesquelles je figurais comme un bien-portant. J'allai chercher un pot dans le garde-manger et le déposai au pied de l'autoportrait dédié à Hélène. Je me masturbai devant ces maigres restes, en me regardant dans les yeux. Je n'avais nul autre regard à ma disposition. Au moment ultime, je ramassai le pot et éjaculai dedans. Je collai une étiquette très explicite sur le couvercle : pot de déconfitures. J'allai le ranger dans le congélateur. Ce fut mon cadeau d'adieu. Il était midi, il était trop tôt et trop tard pour nous. Elle le découvrirait au moment où elle s'y en attendrait le moins.

* * *

Après quelques heures d'errance, j'avais découvert que je ne me désirais plus vivant moi-même. J'avais assez duré. Au fond de ma poche, ma main caressait le seul objet que j'avais sauvé du passé et pour lequel j'avais encore de l'affection. Je savais bien qu'aucun objet ne méritait qu'on le désire et, pis encore, qu'on le possède, ou bien qu'il nous possède, mais je n'y pouvais rien, j'étais possédé. J'aurais pu m'arrêter n'importe où sur la rue, devant le prochain parcomètre libre, m'installer à quatre pattes, prendre la position d'une voiture en équilibre sur ses roues avant de dégager ma main gauche sans perdre ma stabilité, toujours précaire dans ces moments-là, sortir l'objet de ma poche et chercher avec la pointe l'exacte position du coeur. J'aurais pu éliminer tout ce qui m'obsédait secrètement. Au lieu de cela, je marchais tel un automate, et bientôt je m'étais mis à courir comme un désespéré en direction de la Clinique du docteur Bouix. J'avais franchi le seuil à vive allure et m'étais confié à la première personne rencontrée :

- Vite! Internez-moi. Je n'ai qu'une tentation, me supprimer.

J'avais sorti le revolver de ma poche et l'avais appuyé contre la zone sinistrée.

Je vivais ma première crise existentielle, j'avais quarante ans et des miettes.

* * *

J'étais interné depuis bientôt trois semaines et la seule activité à laquelle je m'adonnais était la parole. Je souffrais une diarrhée verbale. Je ne me reconnaissais plus. Une vraie débandade, quarante années de faux-fuyants ré-

duites à néant. Je souffrais «d'accumulations», traduisait le verdict médical. Je n'avais aucun prénom à sauver, personne à qui appartenir, aucun ami à réclamer. Avec ou sans les autres, j'étais seul, mais j'avais toujours refusé d'assumer la chose. Avec le docteur Bouix, j'avais commencé à comprendre, et cela le rendait optimiste mais moi, l'optimisme des autres ne m'a jamais rassuré, je m'en apercevais. Au terme de ces trois semaines, il m'avait personnellement offert un bloc d'écriture et un crayon porte-mines, au lieu de la lobotomie que je réclamais et dont les résultats scientifiques me séduisaient beaucoup depuis que j'avais vu se calmer Jack Nicholson dans Vol au-dessus d'un nid de coucou :

- Allez, écrivez. Écrivez, vous avez du style, cela s'entend. La parole est un privilège qui ne s'épuise pas une fois qu'on l'a trouvée. Je le constate avec vous, à chacune de nos rencontres. Il est urgent que vous vous y mettiez.

J'avais résisté pendant deux ou trois jours. Je n'allais tout de même pas poursuivre ma vie dans le corset d'un diariste ou pis d'un auteur de fictions. Pourtant, je n'avais pas davantage envie de la doubler, pour ainsi voir s'accomplir les plus sombres prédictions paternelles. Après quelques réflexions contradictoires, je m'étais dit que cela valait sans doute mieux que de ne devenir personne. Je m'étais donc laissé tenter par la chose et j'avais été le premier homme à m'étonner. Dès que je saisisais le crayon, ça écrivait, ça écrivait. Tout seul.

Deux mois plus tard, c'était enfin l'été, on avait signé mon congé :

- Allez, disparaissent, écrivez ...

J'étais sorti dans la rue. Ébloui, j'accédais à tout ce que je n'avais pas su goûter jusque-là. J'étais seul et métaphoriquement heureux de l'être. Dans mes yeux, le soleil paraissait rond et brûlant, comme il le serait sans doute dans ceux de la seule femme dont je tomberais amoureux. Mais je ne rêvais pas d'être amoureux, je ne rêvais à rien, je n'avais pas besoin de rêver, je sentais que la vie, en ces instants, m'appartenait entière. J'avais récupéré mon regard que je n'économiserais plus afin de pouvoir tenir droit dans l'angle d'autres regards. Cela et seulement cela me rassurait, ce pouvoir de regarder le monde dans les yeux. Dans mon ancienne vie, celle avant la Clinique, tous les regards s'évitaient lorsqu'ils ne cherchaient pas à en séduire ou en réduire un autre. J'avais joué à cela, moi aussi, aussi longtemps que possible. J'avais du regard, et des mains. Mes mains ne ressemblaient plus à celles que j'avais avant d'écrire. Elles devenaient calleuses, comme les troncs d'arbres que j'avais caressés dans le jardin de la Clinique. Mes mains d'avant étaient tordues. Toutefois, on m'avait aidé à les dénouer et c'était déjà suffisant pour commencer à écrire une histoire à travers laquelle tous les personnages seraient des héros déficelés. Dépendus.

J'ai marché lentement, à la recherche d'une chambre à louer. J'ai loué la cinquième que j'ai visitée, à cause de la couleur bleue de la table. C'était un modeste grenier avec vue sur le quotidien du centre-ville : des trottoirs sur lesquels déambulaient des gens pressés, d'autres pas; des boutiques, des banques, des cafés et des effluves, et encore des commerces fleuris. La belle couleur des géraniums qui pendaient aux fenêtres m'accrochait le coeur à la vie. Tout ce que je voyais m'accrochait à cette vie que j'avais failli quitter. J'étais séduit par la vue qui s'offrait à moi depuis l'intérieur de ce grenier : dès que j'entre quelque part, je regarde toujours par les fenêtres avant de m'instal-

ler. La pièce était meublée pauvrement, mais je suis tombé amoureux de la table qui mesurait deux mètres et qui était peinte de cette couleur bleu qui magnifie le ciel entre deux perturbations météorologiques. Je l'avais caressée, comme si elle avait été une femme, avec mes paumes, avant de m'allonger dessus, dessous ensuite, le temps de marier ma substance à la sienne. Le premier jour, j'ai acheté des pots de géraniums que j'ai installés sur le bord intérieur de ma fenêtre. Le lendemain, je me suis mis à l'écriture. Le jour, j'occupais tout mon temps à écrire et, le soir, j'allais dans les cafés, je me refaisais un monde. J'apprenais à aimer des prénoms, sans disparaître dans leurs lits ou leurs discours. Charlotte m'a aimé la première, puis j'ai rencontré Adèle. Toutes les deux m'ont quitté parce qu'elles n'ont pas admis que l'écriture n'était pas une rivale. J'étais dans ma vie, je pratiquais simplement un métier qui faisait de moi un homme libre et de l'écriture un lieu pour vivre. Je ne pouvais plus m'assujettir à aucune histoire d'amour. Le passé me subordonnait de moins en moins. Il avait déjà été vécu, je n'attendais plus rien de cette histoire. Mes définitions du monde changeaient. C'était cela la menace. Pas pour moi cependant. Neuf mois plus tôt, j'avais entrepris ma première vraie traduction des apparences, un récit écrit au singulier, sans titre de surcroît. Il avait été refusé par tous les éditeurs auxquels je l'avais soumis. Cela avait été ma deuxième chute. Je n'avais pas tout compris.

J'étais retourné à la Clinique, sans arme ni fausse carte d'identité cette fois. Le docteur Bouix n'en avait pas été surpris :

- Enfin, je vous attendais.

- ...

- Il y a un an, vous avez trouvé l'accès à votre vérité. Maintenant, il faut poursuivre votre route, aller plus loin, rêver. Vous êtes moins seul au monde que vous croyez. Laissez-vous tenter, inventez.

Au bout de deux semaines, je m'étais à peu près relevé et j'avais été rendu à la vie avec une petite tape affectueuse sur l'épaule :

- Allez, apparaissez!

* * *

J'écrivis un deuxième récit, aussi obscur que le premier, qui reçut le même accueil. Je pensai à Maître Boileau, et je ne tombai pas complètement tête première : «Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage».

Je pris seul quelques jours de congé. Et je recommençai.

Au lancement de mon premier livre, un recueil de récits intitulé L'après-histoire, je rencontrai Édith. Je me sentis immédiatement très près d'elle.

Tous les deux nous écrivons. L'écriture nous rend inépuisable l'un envers l'autre. Je dirais presque doublement amoureux.

21- L'identité, un rêve, des faits

Depuis quelque temps, la vie lui cassait davantage les reins et aucun traitement, aucune main, même amicale, qui lui massait ou lui caressait le dos n'était parvenue à la remettre droite sur ses jambes. J'étais impuissante comme tous les autres avant moi, hommes ou femmes, qui avaient tenté de la soulager. Pourtant, je ne m'y résignais pas encore. J'avais confiance.

Aussi et dès le début, je la laissai se déplacer librement à travers mon corps, qui était un lieu d'avance violé. Elle avait toutes les excuses et mon absolution : elle souffrait, j'étais clémente. La tête posée sur mon épaule, elle palabrait et construisait des cathédrales imaginaires où le retrouver, lui, l'homme qui l'avait quittée et qui, prétendait-elle, lui reviendrait. Sa tête sur mes épaules devenait de plus en plus lourde à supporter. À nouveau, elle ressemblait à celle d'un fœtus qui aurait trop longtemps vieilli à l'intérieur, privée d'air et d'autonomie. Déjà, quand elle était née la première fois, bien avant que je n'approche l'âge d'être mère à mon tour, la tête était si imposante qu'elle avait déformé le ventre bien-aimé, qui plus tard l'avait répudiée. Cette peine d'amour fut la première, et elle ouvrit le chemin aux suivantes, jusqu'à lui.

Dès l'aube, et cela faisait maintenant quinze ans, elle errait sur la ligne d'horizon, ne trouvant de repos en personne et provoquant jusqu'à la limite l'amour des personnes qui voulaient l'aider à revivre. Le jour où je l'ai rencontrée, sa ligne d'horizon longeait la mienne. Mes deux bras pendaient le long de mon corps. Je n'avais qu'un geste à faire pour l'empêcher de mourir toute seule. Je l'ai fait.

Je lui avais tenu la main. Cela s'est passé ainsi, je le suppose. Avant de me rencontrer, elle ne montrait plus ses mains à personne. Elle m'avait confié

que ses mains lui faisaient peur depuis le départ de son amoureux. Le plus souvent, elle les gardait dans les manches de ses amples cardigans, surtout à cause de ses doigts fins et longs qu'elle n'aimait pas, puisqu'ils perforaient tout ce qu'elle touchait ou frôlait de vivant depuis qu'il l'avait quittée. Je n'avais pas peur, j'étais au courant de moi-même, du moins le croyais-je. Je ne la quitterais pas comme un autre.

Un jour, m'avait-elle raconté, elle avait séduit cet homme dont elle refusait de me dévoiler le prénom. Lui l'avait cueillie à son premier regard. Ils s'étaient profondément aimés. Moi, je trouvais que cela ressemblait plutôt à l'histoire d'une possession, mais je ne lui ai rien dit. Il y avait eu entre eux une telle proximité, qu'elle n'avait pu s'attacher à aucun autre après qu'il l'ait quittée. Je connaissais cette histoire par coeur et c'était pratique. Quelle vie n'avait pas commencée par une histoire d'amour et de possession? Elle n'avait même pas eu besoin de me la raconter que déjà je lui ouvrais mon coeur. La tête sur mon épaule, je l'ai déjà mentionné, elle rêvait à leurs retrouvailles. Et pendant qu'elle rêvait, sa tête et ses mains reprenaient des dimensions normales alors que lui, confondu dans ses histoires, se transformait en une cathédrale dans laquelle elle s'enfouissait en essoufflant à voix basse son prénom.

* * *

Il y avait quinze ans jour pour jour qu'il avait disparu. C'était en dehors d'elle qu'il s'était réfugié et elle avait trouvé le sien en beaucoup d'autres avant moi. Cela ne pouvait plus durer.

- J'ai reçu comme un second choc foetal depuis qu'il m'a quittée. Je n'en peux plus de ce chemin de croix. Ne me quitte pas, attends qu'il revienne.

Ah! Les mots avec lesquels elle me retenait au début. Un vrai lexique d'apocalypse.

Mais ces confidences parmi d'autres noyées un jour restèrent aussi sans résonance. Je l'ai quittée, j'avais moi aussi le coeur perforé comme une passoire. J'avais perdu mes bras à trop vouloir la sauver, et c'était irréversible.

Elle se tenait là, dans l'encoignure du ciel près de sa maison, et l'attendait, car elle se croyait observée par lui. De mon côté, j'attendais la suite, le coeur libre, éloigné du sien. C'est la seule manière que j'ai trouvée pour aimer quelqu'un, un envahisseur qui aime trop. Je lui téléphonais quand même tous les jours, et je circulais régulièrement dans sa rue. Une vieille habitude que j'ai copiée de mon père, afin de m'habituer comme lui à l'absence de ceux qu'il avait aimé. Redevenue orpheline après mon départ, elle patientait au bout d'elle-même, d'une rue ou d'un monde au centre duquel elle récrivait un livre, toujours le même, qui semblait effacer jusqu'à ses propres traces. Un livre qu'elle ne dédiquait à personne, car elle brûlait chaque manuscrit qui ne ressemblait pas au livre dont elle rêvait, sitôt la rédaction achevée. J'avais été témoin de plusieurs brasiers.

À la fin d'un mois de novembre, au moment même où je tournais le coin de sa rue, je vis un homme devant sa porte et stoppai le moteur quelques minutes. J'avais peur pour lui. Elle lui ouvrit, ne se troubla pas :

- Entre.

Sur le seuil, il avait essayé de résister, mais il était encore à moitié amoureux :

- Non, il vaut mieux pas. Je voulais simplement te revoir afin de saisir la manière dont tu m'as appartenue.

Elle répéta :

- Entre.

Il l'observa et, cette fois, sous la lumière directe de l'ampoule qui pendait du plafond, il ne put réprimer une manière d'horreur :

- Ta tête... tes mains... qu'est-il arrivé?

Il tenta de s'éloigner, esquissa un sourire stupéfait, délabré, mais il franchit finalement le seuil, consentant. Elle répéta :

- Approche-toi.

Elle lui prit la main avant qu'il ne réussisse à s'éloigner et entra. Moi, je disparus, abandonnée du mauvais côté de la porte. Il faut dire que je l'avais choisi. Je rentrai chez moi, parfaitement capable de me représenter la suite de ce scénario : j'avais déjà été victime de harcèlement personnel.

Mais je m'inquiétais pour lui, je craignais un drame passionnel hors du commun. Je connaissais le scénario jusqu'au bout des doigts, pour toutes sortes de raisons, pour avoir été moi-même prise au piège d'un amour aussi intransigeant que possessif. Depuis, je vis jalousement comme une célibataire. Je fermai les yeux : elle l'entraînait sur le seuil de ce qui avait été leur chambre :

- Faisons comme souvent.
- Ne recommence pas.

J'imaginai la suite. Personne ne me la raconta, je le jure. On dirait seulement qu'à la naissance j'avais reçu un don inné de représentation. C'est le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu, mis à part une boîte de crayons HB. Certaines personnes nomment cela différemment, encore aujourd'hui : elles parlent de l'inconscient collectif. Mais ce n'est pas grave. Cela ne modifie pas la réalité.

Il frémit et se souvint d'étreintes sublimes, ou son sexe se souvint, car il gonfla. À nouveau, ils se glissèrent dans le passé, exactement à l'endroit où lui l'avait quittée :

- Il fallait que je te revoie. Je suis parti pour échapper aux proportions que prenait le vide dans notre lit. Mais il n'était pas dedans. Il me consume partout. Pas toi?
- Viens. C'est fini.

Le lit occupait presque toute la chambre, elle n'avait rien touché de ce qui leur avait appartenu. Une couverture de poussière enveloppait tout. Ce détail l'émut plus qu'il ne fallut : «Tu n'as touché à rien?» Elle s'obligea à sourire : «J'attendais ton retour depuis si longtemps». Ils soufflèrent la poussière et se tinrent devant ce décor sans bouger. Puis, lentement, elle retira sa robe sous laquelle elle vivait nue. Il se dévêtit à son tour pour lui offrir le triste spectacle de ce qu'il lui restait de corps. Ils se contemplèrent longtemps, sans parler. Il tendit ensuite les mains vers elle, caressa les épaules, longea ses bras jusqu'à prendre ses mains, qu'elle guida aussitôt vers le mouillé de son sexe. Il ne reconnaissait pas son corps, en avait oublié les humeurs et les respirations :

- Viens.

- Il y a si longtemps.

Il se renversa sur le ventre. Légère, elle s'installa sur ses cuisses, déposa ses mains sur ses reins puis les retira et, pendant quelques regards, le souffle presque retenu, elle demeura envoûtée par la transparence de deux brûlures. Aussitôt, du bout de ses dix doigts qu'elle replaça sur les marques vives, elle se faufila étroite dans son corps.

* * *

Beaucoup plus tard, il avait soulevé la tête, aussi brûlante que ses reins. Loin devant, une fenêtre encadrait le ciel. Il voyait un ciel immense. Dessous, une bande d'adultes, à moins que ce ne soit des nuages bousculés par ce grand vent d'automne, jouaient à la guerre. Tout se déroulait tellement vite. À peine avait-il le temps de saisir les images que d'autres prenaient la vedette. Il essaya d'ajuster son regard à ces visions, ne put les supporter et s'effondra. Son regard devint fixe, et il se sentit disparaître à l'intérieur d'un double miroir qui lui renvoyait le reflet démesuré d'un souvenir qui pendait, troublant et intime, au beau milieu de son visage éteint.

Il étendit les mains sur son visage dépouillé.

J'étais rentrée chez moi dès qu'il avait traversé sa porte. Trois jours que je téléphonais, sans obtenir de réponse. Trois jours que je circulais dans sa rue, sans jamais apercevoir de lumière dans sa maison. Le soir, j'alertai les autorités, tout en préservant mon anonymat.

* * *

Je vins d'abord lui rendre visite aussi souvent que possible. Puis, comme on apprivoise quelqu'un en s'approchant pas à pas, avec bonheur et confiance, je m'éloignai et ne le visitai plus que certains dimanches et le premier vendredi des premiers mois qui suivirent. Le reste se défit en silence. Je basculai affectivement du côté des vivants.

Je recevais un rapport médical une fois par mois. Il ne s'apercevait plus de rien, m'écrivait-on, ni du temps ni des personnes qui passaient ou ne passaient pas devant sa porte. Il n'attendait plus. Dans ce présent où il vivait, d'autres l'appelaient foetus, à cause de son énorme tête, mais lui ne répondait à aucun prénom.

Chaque matin, dès le réveil, les robes blanches le racontent, il enfile sur sa tête une taie d'oreiller dans laquelle il a percé deux trous pour le regard. Sur les murs qui l'entourent et l'enveloppent, il érige de fantastiques cathédrales aux structures féminines. Un amoncellement de corps sans définition, mis à part les seins représentés comme de minuscules fenêtres sur le monde intérieur et des ventres énormes décorés avec des poignées de portes et des serrures au milieu. Des vies presque informes, un amas de chair abusée et vidée de sa suffisance.

* * *

J'ai cherché une clef pour essayer de les libérer de cette histoire, ce sortilège. Mais je n'ai trouvé que celle qui me permettait de rentrer chez moi, définitivement, et de m'installer à mon corps défendant. Je m'appelle Édith, pour le meilleur et pour le livre que j'écrirai, quand j'en aurai fini d'user et de trahir tous les pseudonymes que je rencontre.

22- Les deux bras de Madame Térésa

La dame de l'appartement treize faisait exister. Je l'imaginai longuement avant de la connaître, à cause des gens qui circulaient devant ma porte, avant de gravir les escaliers qui les mèneraient à la sienne. Lorsque je la rencontrai enfin, j'ai eu l'impression d'une heureuse coïncidence : elle avait une paire de bras solides comme celle de Madame Térésa dans mon album de coupures de presse.

Je suis montée à son appartement la veille de mon vingt-deuxième anniversaire. Il y avait déjà trois ans que nous habitions le même immeuble, trois ans que je l'écoutais se bercer au-dessus de ma tête. J'étais, m'avait un jour confié le propriétaire, la première personne qui renouvelait son bail de location. Tous ceux qui avaient occupé cet appartement avant moi l'avaient quitté avant terme. Ils n'en pouvaient plus d'entendre vivre cette femme vingt-quatre heures par jour. Je lui avais souri, c'était l'unique réponse que je savais offrir. J'aimais secrètement Madame Térésa. Ses bercements comblaient ma solitude la nuit autant que le jour. Entendre vivre une vraie personne qui ne me demandait rien m'a toujours rassurée sur le sort de toute l'humanité. Elle recevait encore des hommes, moins souvent depuis qu'elle devenait vraiment vieille et que je m'approchais, mais quelques femmes passaient aussi devant ma porte.

Elle avait trois chats et j'aimais les chats, qui étaient des êtres faciles à aimer. C'est à cause d'eux si nous nous sommes liées. Je venais chez elle pour les peindre plusieurs matins par semaine, après avoir entendu descendre le dernier visiteur de la nuit. Le jour, Madame Térésa vivait par elle-même, sans l'aide de personne. Je ne pouvais pas en dire autant.

D'abord, il y avait Bleue, l'aînée, une belle persane de dix ans, sa préférée. Son épaisse fourrure épousait les tons du ciel, quand on ne devine pas encore s'il fera beau ou tempête. Elle se déplaçait comme une tache de brouillard marin au milieu de l'appartement. Lorsque Madame Térésa, c'est ainsi que je l'identifiais, souffrait trop de son arthrite aux mains, elle prenait Bleue sur ses genoux et elle enfouissait ses mains dans cet épais brouillard. Le deuxième, Olive, devait son nom à ce regard vif qu'il posait sur chaque personne qui s'approchait de sa maîtresse, éprouvant la main tendue qu'on retirait parfois avant la caresse. Il avait huit ans et vivait lové sur lui-même, poids lourd ne se déplaçant qu'à l'arrivée d'un intrus. Il venait inspecter le nouveau, puis s'en retournait s'installer sur la tablette de la fenêtre, paresser entre deux énormes pots de géraniums. De l'autre côté de la fenêtre sur laquelle trônait Olive, un grand érable déployait son charme, dans lequel pépiaient moineaux et mésanges. Mine de rien, Olive les épiait comme des choses inaccessibles. Madame Térésa aimait les moineaux et les mésanges autant que ses chats, et elle protégeait tous ceux qu'elle aimait. La dernière, Cerise, ainsi baptisée à cause de son museau et de ses lèvres rouges, m'avait adoptée dès la première séance de peinture. Sitôt que j'entrais, elle accourait vers moi, se frottait contre mes jambes jusqu'à ce que je la prenne et lui prodigue pareille tendresse. Dès que je la déposais, elle allait se coucher sur le bout de mes chaussures abandonnées à mi-chemin entre la cuisine et le salon, et ronronnait là tout le temps que je passais à peindre.

Mon dernier tableau représentait cette dame entourée de ses trois chats. À la fin de sa vie et à part moi qui la visitais chaque jour, ils étaient ses seules relations. Bleue et Olive, enlacés, dormaient comme des bienheureux sur ses larges cuisses, tandis que Cerise, plus autonome, ou indépendante, impos-

sible de savoir, veillait le nez dans mes souliers. Je dis «veillait», car elle vivait les yeux entrouverts, comme moi et sa maîtresse. Une fois sur deux, c'était là notre entente, sitôt achevée, je lui offrais la toile qu'elle accrochait, après mon départ, à la suite du précédent sur le vaste mur du salon, en face de l'autre, sur lequel se succédaient toute une série de calendriers illustrés d'arbres de toutes les essences qui magnifiaient le ciel dans tous ses éclats. C'était assez émouvant à contempler, une telle accumulation de saisons dans la verticale du ciel, saisons parmi lesquelles ses chats étaient les seuls et légitimes survivants. Nos regards meublèrent l'espace qu'il restait pour nous mouvoir librement. Nous vivions sans recourir à l'usage des miroirs. Les quelques propos que nous échangeions suffisaient à l'ordre naturel des jours.

Lorsque je rentrais chez moi, une fois sur deux, je disposais le tableau à la suite des autres. Encore un et, comme chez Madame Térésa, le mur serait rempli. Je commençais à me sentir heureuse, sans arrière-pensées. Chaque nuit, je m'assois enfin à la table d'honneur de ma vie, dans la cuisine, et j'en poursuivais la réécriture. Je ne pleurais plus à chaque phrase, le présent devenait indicatif, du moins, me semblait-il.

* * *

Ce matin-là, j'étais montée chez elle sans mes pinceaux. Elle avait tout de suite compris :

- Va repérer ton année de naissance, ensuite le mois.

Incroyable, il y avait au moins un calendrier de chaque année depuis sa naissance, et elle avait quatre-vingt-huit ans! Je m'exécutai. Le jour dit était un espace blanc, alors que la majorité des autres étaient habités par un prénom. Je me tournai vers elle sans comprendre ce que cette absence signifiait.

Elle me tendit un crayon tout droit sorti de son imaginaire et me demanda d'y inscrire mon prénom :

- Mais je n'ai pas de prénom personnel!

Elle s'était levée, avait repris le crayon et, sans me perdre du regard pendant qu'elle traçait les lettres de mon nom, écrivit dans mon carré de naissance, en majuscules : «**Édith**». J'étais ravie et j'avais senti ma tête devenir vraiment légère. J'avais aussitôt enfoui le prénom au fond de mon ventre, pour l'appivoiser quelques secondes avant de le murmurer, et l'inscrire dans ma mémoire.

- Maintenant, va vérifier ce jour précis sur n'importe quel calendrier, traverse lentement les années et arrête-toi quand tu ne verras plus rien.

Je m'étais commise une deuxième fois et, sous l'effet du ravissement, m'étais promenée d'un mois à un autre, je tournais les pages depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui. Partout mon prénom ponctuait le temps. Devant le dernier calendrier, à mon jour de naissance, de nouveau un vertige blanc. Je plantai mes yeux dans les siens :

- Prends le crayon, suggéra-t-elle.

- Prenez-moi dans vos bras!

* * *

Cela avait eu lieu au siècle dernier, à cause surtout des longueurs de temps qui sévissaient à l'intérieur depuis qu'elle était morte.

- Cette personne, s'agit-il de Madame Térésa?

- Pas du tout! Elle, c'était Lise-Louise. Encore aujourd'hui, c'est ce que j'appelle le support au vivant, dût-il être imaginaire. Madame Térésa, je l'ai connue au moment où je désapprenais à parler. Elle est disparue quelques semaines après cet anniversaire, après que j'aie appris à signer mon nom et à consentir à l'hérédité. Elle m'avait tenu d'étranges propos :
- Tu t'ajustes à toi-même, et moi je suis arrivée à tout ce que je pouvais devenir.
- Ne partez pas!
- Comment le pourrais-je?

Je m'étais assise sur ses genoux qu'elle m'offrait, retenant tout mon poids :

- Dépose-toi.

Elle s'était mise à parler de la mort, de l'amour aussi. Je m'apaisais, me déposais.

- J'arrive à un âge limite. Je suis vieille. Je consens à mourir. Je te lègue mes chats et mes calendriers.
- ...
- Tu as raison, c'est pénible. La mort, c'est comme l'amour. La fin n'est pas un échec. Nous nous sommes rencontrées et nous sommes maintenant arrivées au bout de notre route. Je voudrais que tu t'en souviennes. Que tu prépares maintenant dans ta mémoire une place pour ceux qui restent. Que...

Elle avait cessé de parler, ne berçait plus. Elle avait pris ma tête entre ses mains. Longtemps, elle l'avait tenue en silence. Ses mains étaient magnifiquement chaudes :

- Toi, Édith, ne te quitte plus.

Je n'avais pas pleuré tout de suite, ni après. Je ne pouvais être moi jusqu'au bout devant personne, même pas devant cette voisine plus maternelle que nature et qui portait un si bizarre de nom composé. Mais je savais regarder la vie disparaître. Dans les yeux de Madame Térésa, je voyais une espèce de long tunnel, avec au fond une lumière qui m'était jusque-là étrangère.

Elle avait repris ses bercements, c'était la nuit. Depuis longtemps, personne à part moi ne montait jusqu'à l'appartement treize. Je l'accrochais à ma vie, je refusais qu'elle s'en aille, comme s'en vont chaque fois que c'est possible tous les humains sur terre. Elle avait continué de parler, en détachant ses phrases les unes des autres :

- J'ai été beaucoup aimée.

Un homme, une femme, quelle différence.

Il s'agit le plus souvent d'avoir des bras, quelques fois un peu plus de corps.

J'ai oublié la suite, je m'étais assoupie dans ses bras. Lorsque je me suis réveillée, je me sentais légère des pieds à la tête, et les trois chats ronronnaient à nos pieds. J'ai découvert qui elle était : c'était Madame Térésa. Chacun rencontrait la sienne au moment opportun. On la reconnaissait à ses gestes. Toutes, elles ouvraient les bras avant la bouche.

Cette femme, je l'ai aimée comme personne ne m'avait aimée.
Désespérément.

* * *

J'ai loué son appartement, à cause de tout le ciel daté sur les murs, et des habitudes des chats que j'ai fini par adopter. J'y monte chaque jour, dès la première heure du jour et jusqu'à la fin de l'après-midi. Ensuite, je console les chats et je retourne en bas. J'ouvre mes bras de plus en plus souvent à ceux qui viennent frapper à ma porte.

J'ai cherché son prénom : il n'apparaît nulle part sur les calendriers. Mais je sais qu'elle continue d'exister. Je le sais, parce que j'ai maintenant de beaux souvenirs. Je ne cherche plus ailleurs ce qui se livre dans le coeur.

* * *

- Et Madame Térésa?
- Je ne peux pas davantage en parler. Chaque matin devant mon album de souvenirs, je suis en danger d'idéal. Comme n'importe quel bouc émissaire. Il en faut. L'écriture est mon préféré. Mon présent et mon avenir. Et puis, on est en Amérique ici, pas aux Indes. Personne n'a encore inventé les mouirois. Les gens préfèrent les vivoirs et les lits doubles. On ne meurt pas encore dans les rues.

Madame Térésa? C'est une personne que j'avais laïcisée quand je n'avais pas encore de bras ni de prénom.

Maintenant, j'écris. C'est ma manière d'ouvrir les bras, de visiter le monde. Je rentre chez moi, un peu plus seule chaque matin, et je découvre

une population entière, un échantillon grandeur nature de tous ceux qui existent au dehors. Ce n'est pas ce que j'appelle la solitude.

Et puis je vois bien que les distances qui m'éloignaient autrefois des autres diminuent à chaque nouvelle page.

Seconde partie : Blanc d'encre mémoire

23- Blanc d'encre mémoire

À Édith

Incinération

L'an de gaz mil neuf cent quatre-vingt quelque
je n'ai plus sauvé le regard de mes ancêtres
J'ai donné mes camions mes casquettes d'enfance
fermé les yeux d'anciennes poupées
crevé leurs fausses poitrines

J'ai brûlé tous les lits
sous lesquels je ne rêvais pas n'espérais rien

Au milieu de l'éclaircie
une pierre tombale

Des noms outragés

De cet âge je ne retiens qu'un long sanglot
comme un poids fantôme un poing à jamais chiffon.

2.

Cendres et poussières
mes souvenirs sur d'autres lèvres

Le jour du grand embrasement
je n'ai pas pleuré
j'ai simplement regardé
rougir cette ardente mère

Cette première vie dissoute bleue blanche neige
je lutte avec l'hérédité qu'il me reste

Désormais
je refuse d'utiliser une langue de poche

Je retrouve une mémoire verticale
un mélange d'argile de ciel d'ombre à paupières.

3.

J'ai tout reçu
un père et une mère et
une communauté entière

Des milliards de visages avec des blessures
au milieu

Dans la rue je fréquentais des amoureux
et aussi un vrai nombre d'indifférents
nous n'avions pas tous le regard changé
en pierre

Nous portions nos prénoms
presque sans faire de bruit

Y avait-il quelqu'un dedans
quels émois derrière ces fronts
sous-titrés et muets

Le corps s'arrêtait là je l'ai repris

Au début chacun n'a qu'un rôle secondaire
à jouer.

4.

Nous avons survécu à nos tatouages
nos attaches de naissance

Nous avons encore un coeur inédit

Je reprends le mien et j'hésite
à l'entourer de momies comme avant
Je préfère les humeurs du monde
et jusqu'à ses cris dans mes oreilles
et dans mes yeux et
sur le dur de ma langue
Ses joues humides contre les miennes

Nos bras nos mains
un croquis d'ailes inachevé.

5.

Le corps trop triste pour voler
nous marchons
ou bien nous rêvons
et nous revenons à l'aube
chacun de notre côté

Je reviens chaque fois le ventre déchiré et puis
je m'entoure d'eau comme avant
cette antique leçon de solitude

Et après
la vie devient un manuscrit
une carte du monde microscopique
un sablier intérieur

Nous découvrons le ciel dans cette chambre minuscule
nos pieds reposent sur l'argile

La vie s'ajuste à soi
personne n'y ajoute rien.

Mémoire contrebande

Je deviens moi-même
une personne et ensuite
une autre

sans cesse quelqu'un
jamais tout à fait moi
n'importe qui
pour répandre le désir d'un semblable

un figurant au bout d'une table
en face d'autres figurants

Il ne reste que les décors.

7.

Je consens à ce drame jusque dans mon rêve
le moins loup

Je vis plus solitaire que je ne l'avais un jour supposé

Aujourd'hui du côté des mots
grand-père tient mon père par la main
J'imagine le ciel assez bleu pour ça

Je traverse d'un coup ces siècles déposés
sur mes épaules trop d'hivers

Je fais fondre ces neiges avec mon haleine
j'enlève le tain déformant toute histoire

Je prends ces ombres et ces mémoires restantes
sur moi

Ni mon âme ni mon corps ne sont une fosse commune

J'écris mon nom d'ancêtre
ma main devient tangible.

8.

Qui m'incite à mourir
devant autant de paires d'yeux

Ma mère ma mémoire ma fin du monde
qui tenait entière et double dans mes pupilles.

* * *

Un flacon de ciel bleu dans les poches

j'en verse quelques gouttes
sur mon corps et mes paupières et
je ne sens plus rien

Je célèbre des funérailles intimes
pour cette dépouille vibrante

Ces silences d'avant
ces émotions de papier mâché
cette solitude reproduite
en six milliards d'orgasmes
Je n'en peux plus.

9.

Mes aïeuls n'aimaient que les âmes
certifiées catholiques
Je n'ai jamais eu le front athée le coeur bot

Mais sans eux je ne suis personne
à peine un sosie
soumis à des copies conformes

Je ne sais plus autant m'imiter
pour ne pas perdre ce qu'il me reste
de face

Je pose des gestes désespérés
avant d'entrer en scène
je tombe me relève et

je cherche à l'intérieur le regard
qui me réconcilierait

un seul suffirait

La foule m'apparaît.

10.

Le soir de la première

J'enlève mes masques une peau après l'autre
à mon rythme et péril

Je perds l'hébétude de vivre
vite et à tue-tête

Dedans une pléiade de miroirs
déjà saturés d'autres regards
tous héréditaires

Mais je ne suis rien sans tous ces yeux
minuscules planètes en orbite sous mes paupières

Notre histoire est cette mémoire
cette tragédie de vivants
portés disparus

Je règne au milieu de ce théâtre fantôme
personnage sans vision ni avenir
sur le seuil

N'avoir de support qu'une ligne de vie vertébrale.

Miroir délit

Aucun silence n'est une mémoire suffisante

Le coeur se faufile
dans les coulisses
avec une lenteur qui va de soi

Je tiens mon âme en laisse j'apprivoise
les neuves vies de mes doigts

Aucune trace
rien d'inhumain
dans le lit double décor
Un moment désert
pour qui sait voir

D'anorexiques sosies se débattent
entre eux dans les miroirs

du sang coule
l'intérieur demeure rouge et réel

Dans les situations d'urgence
j'écris au secours de mes yeux
avec des mains d'encre.

Des illusions

Je n'imagine rien
le monde entier comme soi
maigre jusqu'à faire part de lui-même

Le monde est un géant je vois bien
plus de cinq milliards de paires d'ailes
le long du corps

Nous nous observons
avec des yeux à bout portant

Mes sourires tombent
je bats des paupières devant ces guerres froides.

13.

Le passé est ici dévoré par des vers
nous ne sommes orphelins que de nous-mêmes

Nous tombons entre nos bras chacun notre tour
une fois deux trois

la dernière
nos lèvres demeurent aplaties
à la commissure d'anciens cris

Nos vies ne tiennent à aucun tuteur
seulement à un crayon de jeunesse
bleu blanc d'encre mémoire

Nous nous soulevons jusqu'à notre voix

Nous ne tenons plus
sur la fine pointe des doigts n'écrivons plus
dessous les tables et les autels de nos voisins

Enfin la solitude comme une entente
solide étreinte.

14.

Nous avons tout perdu en vieillissant
un père et une mère
quelques-uns vivants

Un soleil une lune et des milliers de clichés
dans nos albums de bandes destinées
à nous endormir debout
Une suite fantôme
autoportraits sans signature

Bleu ciel
blessure d'aujourd'hui

Au moins
un amour dont l'univers est la métaphore
le détail intime et l'envergure.

15.

Rien ne résiste au temps que les fibres naturelles

Je dois ma vie entière à ceux dont je n'ai pas aimé
envers et entre tous le visage
Ni l'idéal ni la légende

Je leur dois tout

Des émotions potaches des textes des livres
quelques journaux protéens

l'élagage de ma voix
la perversité de mon coffre-fort

mes impossibles secrets
tant ils ressemblent à tous les secrets.

16.

Jadis mes paupières tombaient
devant des milliards d'yeux
comme autant de préjugés

Je trébuchais sur mon squelette
vingt-quatre faux pas par jour
vingt-six caractères à la minute

Je savais ma peau aucune autre possible
mon âme et mes vers ces choses vivaces
pesaient partout sur mes lèvres

Et pourtant jamais je n'ai désiré
une autre biographie
que mes mains immédiates
jointes à d'autres mains

Je vis plus solidaire que je ne l'avais supposé
le jour du merveilleux incendie.

Signer ne pas signer

Je ne porte presque plus mon nom
comme s'il s'agissait
d'un pseudonyme élimé

Il est tout ce que j'ai
même errant des nuits dans certaines rues
la lune à l'envers

Nous disons je et nous risquons tout
une vie entière à la première personne

Aucune vie ne ressemble au miracle attendu
tant que nous espérons à côté.

18.

Le froid d'abord
comme une enveloppe de chair

Je me souviens du givre de quelques regards
anciens autour d'ici

Pour les urgences
je signe encore des ententes
avec ces miroirs cela m'arrive

Le coeur n'est pas tous les jours disponible
et à portée de main

Bleu ciel
médecine d'aujourd'hui.

19.

Nous vivons sans modèle découvrons-nous

Nous sommes des oiseaux fantastiques
agitant de lourdes ailes de chair
le long de nos corps

Nous en sommes tous là
quand le coeur bouge trop

Nous

Je l'imagine.

La page est blanche

Chaque visage
la somme de tous les visages
et l'exception

Je contemple plus de cinq milliards d'exemplaires
en moi
et je tais langue première
d'anciens évangiles
appris par corps

Je fais le vide j'efface tout
ce qui bouge rouge sur mes lèvres

Je n'ai pas plus qu'un autre une voix pour toutes

Nous sommes seuls et saufs
les uns se tenant par la main

Je n'invente plus d'ailleurs
que cet avènement de soi

La vie intime est sans appel à tous.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

3. Essai littéraire : J'écris

3.1 Prémices de l'essai

Chaque fois que j'écris, je deviens une quantité non négligeable de moi, de vous : je le mentionne déjà dans le chapitre intitulé **La petite histoire**. Aussi, chaque fois que j'écris, je deviens une quantité non négociable d'un imaginaire d'encre grâce auquel j'écris pour vivre. Autrefois, je n'avais que le ciel à portée de regard, comme Romain Gary. Autrefois, c'est-à-dire *avant* d'écrire. *Avant* l'écriture, je ne désirais ni écrire ni devenir une auteure. Je croyais que la vie allait s'arranger d'elle-même. Depuis l'écriture, les rôles ont tendance à bouger. Tout se passe comme si l'écriture offrait un voyage «à l'intime» pour s'écrire, c'est-à-dire pour se ressentir et se réfléchir en prenant appui sur soi comme s'il s'agissait d'une surface blanche.

Je me souviens de temps et de lieux anciens où j'existais sans écrire : mon visage n'était pas un visage, mon corps ne m'appartenait pas, ni mes réflexions. J'étais héréditaire jusqu'à la moelle, une mécanique bien huilée. Je n'existais pas réellement, j'étais une fiction autographiée par d'autres mains, engouffrée par d'autres langues. En fait, j'ai compris que je n'existerais pas tant que je n'aurais pas de mains propres, comme on dit d'«un nom propre». J'écris pour me «désengouffrer». L'écriture est mon nom propre. Ma manière de saigner la vie.

J'avais quatorze ans lorsque j'ai rencontré un livre qui allait bouleverser ma vie, tous mes rapports au monde. C'était L'avalée des avalés. Bien sûr, Réjean Ducharme était l'auteur. Mais je ne lisais pas Réjean Ducharme, seulement son livre, qui était maintenant mon livre. Je ne rêvais pas de rencontrer l'homme. Je désirais me rencontrer, coïncider, comme lui avait probablement

rencontré une partie de lui-même en écrivant. Seul ce livre-là m'intéressait, m'émouvait. Ce roman, le premier qui allait me donner un pouvoir, ce pouvoir inimaginable jusqu'alors, celui de «tirer la langue», et donc de m'apercevoir que j'en possédais une, qui représentait aussi une grammaire du monde. J'avais une langue et une amie, Bérénice Einberg, à qui j'ai aussitôt donné un acolyte, dans *ma vraie vie*, Édith. Tout s'est gâté après cette lecture et cette naissance, pour les autres surtout. Mais je me détache difficilement, et j'ai traîné de la main très très longtemps *avant* d'écrire un premier *vrai* poème. La lecture a été le premier mensonge à la vie et à ma mère; l'écriture, la première affirmation. Chaque livre, chaque phrase étaient maintenant une lutte acharnée, un corps-à-corps de l'être contre le néant. À la fin de chaque livre, tout était à recommencer. Mais je ne pleurais plus, comme je pleurais *avant* d'apprendre à vivre dans les livres, ceux que je lisais, et les autres que j'écrirais ou n'écrirais peut-être jamais. Cela ne m'empêchait pas de rêver. Cette vie parallèle devint mon incubateur artificiel, qui allait favoriser une seconde naissance, moins muette.

L'enchantement s'est poursuivi avec l'écriture de la poésie, qui m'offrait une issue verbale. Mystérieusement, cela m'éloigna de la grammaire de ceux qui m'encerclaient, leur syntaxe rachitique, leur lexique indigent. Je découvrais l'indulgence d'écrire, le droit secret à l'imperfection, et à la haine. J'écrivis un poème, et j'eus une première extase. Lorsque je le relus, j'en eus une seconde, aussi physique qu'un orgasme, mais plus profonde, qui était plus qu'un tremblement de chair ramollie. Je la traduis ainsi aujourd'hui : j'avais ce sentiment plénier de coïncider avec moi et le monde tel que je le percevais. La chair de ce poème me captivait, son verbe; son expression me désensorcelait, j'étais enfin en possession d'un alphabet aussi personnel

et légitime qu'imaginaire. Le plaisir d'écrire n'avait d'égal que celui de vivre loin du monde, en utilisant une langue de poche, un crayon à la main pour la défendre et la protéger. Cette langue de poche s'est bientôt transformée en une mine de plomb quotidienne. Désormais, ça écrivait noir sur rouge. Et tant pis si à cet âge les violeurs d'identité ne comprenaient rien à mon jargon, puisque cela n'empêchait ni l'écriture ni les extases, qui étaient maintenant nombreuses et me servaient de miroir bienveillant. La lecture et l'écriture furent mon premier miroir. Loin de moi l'acné et les boutons de jeunesse, l'intérêt pour le corps des garçons ou des filles. Même le mien ne m'intéressait pas. Je n'étais disponible qu'à l'imaginaire, mais je l'ignorais.

Je ne rêvais que d'un corps d'écriture. De livres. De paroles. La fille Einberg m'a proposé un corps à seize ans, une identité qui portait le prénom d'Édith, mais je ne pouvais lui assurer aucune survie immédiate. J'ai attendu, j'attendais de meilleures conditions sémantiques. J'ai attendu en *m'attendant*, car c'est souvent soi qu'on attend en passant par les autres. Je rouvris les bras à ces autres, et ils revinrent s'y consoler. Cela ne me dérangerait jamais réellement. De toute manière, j'étais absente de ce corps-là, même s'il avait pourtant l'air d'être le vrai. Mais qu'est-ce qui était vrai et qu'est-ce qui était faux? Ce qu'on désigne comme étant la vérité était-il plus réel que ce qu'on reléguait à la fiction?

Quoi qu'il en soit et malgré l'absence de réponse, je ressuscitai quelque vingt ans plus tard, avec l'avenir d'Édith sur la conscience, et toutes sortes d'autres histoires d'amours tatouées sur les bras. Je pleurai la perte d'un père qui n'avait jamais été le plus fort, sauf dans mon imaginaire, celle d'une mère qui ne croyait qu'au pouvoir des statues, et celle d'amants dont je portais le deuil depuis toujours.

Les vérités d'écriture

Quand j'écris, j'appartiens à l'écriture. Elle contient toutes mes racines, toutes mes attaches sociales de naissance. Je n'en imagine pas de moins portatives ou facultatives, pas même pour qui que ce soit d'autre. Tous mes récits, du premier jusqu'au dernier en ce qui concerne ceux qui forment ce recueil, agissent comme des détecteurs de vérités paradoxales, qui supportent la tension antithétique du paradoxe. Ces vérités, autofictionnelles et autres, je les explore dans ce recueil, je les interprète et les traduis en sens ou non-sens apparent. Je les visite un mot à la fois, en plongeant au coeur du néant le plus évité en général dans la vie, soi. Quelques fois, je les trouve à travers l'expression d'un «je» qui n'est pas encore tout à fait mien, parce qu'il demeure un artefact d'abord conçu, édifié, réalisé par d'autres imaginaires. Cette nécessité de traverser tous les siens et beaucoup d'autres, tellement d'histoires *avant* d'arriver à soi. J'ai d'abord connu ce fantasme de passer à l'acte d'écriture, afin de me séparer du monde. Toutefois, écrire m'en rapproche, je m'en aperçois. Ce n'est que dans l'expression du plus intime que je risque d'atteindre à une parabole davantage universelle, et en transcendant la petite histoire personnelle. D'autres fois, je trouve ces vérités à travers l'expression d'autres modèles réduits. Ce «je» alors, associé à ces autres modèles, je l'ai appelé Édith. J'utilise ce personnage comme sujet principal et problématique de ce mémoire d'écriture. En ces vérités d'écriture, par elles, je suis l'être et le géant, un géant qui dialogue avec d'autres géants, qui écoute ce qu'ils ont à exprimer, et qui, parallèlement, choisit de s'entendre avec lui-même d'abord. Voix doubles, souvent. «Mémoire et contrebande» toujours, pour chacun. Je me visite désormais comme je visite les autres, les personnes qui écrivent et celles qui n'écrivent pas. Édith m'a donné une voix visitable. Comme

Bérénice Einberg, dans L'avalée des avalés, ou Diane Marchesseault, dans Le poids des ombres, de Marie Laberge. Comme Anaïs Nin ou Gabrielle Roy. Comme Virginia Woolf. Comme Cioran, et encore Fernandö Pessoa. Comme toutes les voix que j'aime lire. Toutes ces voix de personnages de fiction ou d'auteurs sont des lumières fugitives, qui me mènent à une autre lumière, la mienne. Quelques fois, ces voix m'offrent un asile ou un écho, jamais un abri. Ma voix est mon seul abri possible. Quant à la fiction, elle seule ajoute des effets de transparence à l'autre réalité. Indépendamment de tout acte pervers de lecture ou d'écriture, la personne qui lit ou écrit devient l'être et géant. Exactement comme elle devient non-être et néant absolu lorsqu'elle n'écrit plus, c'est-à-dire sans repère ni vrai-semblant, immergée dans une vie brute et désolée, en direct ou en différé : personne ne vit à l'abri des médias. Cette question : «écrire ou perpétuer le néant, l'inconnnaissance?», je me la suis mille fois posée *avant* d'écrire un seul mot. J'ai opté pour l'écriture, pour survivre parmi les faux-amis de la langue commune, ou orale. Peu à peu cette parole déterrait, exhumait le texte caché, l'initialisait, lui imposait une réflexion et une émotion, c'est-à-dire une théorie et une pratique. Car l'écriture était bien davantage qu'une stricte livraison d'émotions. C'était une tentative de vie de tout l'être afin de rompre avec le néant, de l'être tendu vers un mystère qui lui échappe encore. Car l'écriture suggérait aussi une tension qui élaborait une connivence entre deux réalités complémentaires l'une de l'autre, celle d'un premier niveau de conscience et celle des autres niveaux, plus intimes et intérieurs. Loin de s'exclure, ces réalités puisaient l'une dans l'autre leur substance. Elles étaient consubstantielles. C'est peut-être ce qu'à une époque j'appelais l'«intellect-côté-coeur, ou corps». L'axe qui relie ces deux réalités, je l'ai nommé la «ligne de vie vertébrale» (dans mon dernier récit-poème, «Blanc d'encre mémoire»). Tout un chacun en possède une (s'il n'est pas

possédé, tenu en laisse par elle), qui est au départ plus ou moins en état de bruire. Cette ligne de vie le long de laquelle circulent nos fictions, nos pensées et nos émotions (tantôt vers le haut, la conscience, l'intuition, et tantôt vers le très-bas, dans le corps) et combien d'autres réalités, qui ne sont des réalités que pour chacun de nous qui écrivons comme nous écrivons, cette ligne qui se «dé»court-circuite à l'usage, qui nous remet au courant de notre vérité et rétablit le rouge comme étant désormais la couleur de base du récit qui s'étend maintenant devant soi. Qui va de soi. Comme si écrire effaçait ce qui s'était d'abord manifesté par en dessous, ou par-derrière. Comme si l'oubli succédait à l'écriture, et non la précédait. Car je prétends qu'on ne peut rien oublier *avant* de s'être virtuellement souvenu, *avant* de s'être élevé jusqu'à la fiction, en tentant cette chose ultime, s'extraire de l'illusion intime et universelle. Mais *avant* cette deuxième vie-là, cette vie prêtée par l'écriture, il y eut nécessairement quelques fausses-couches, plusieurs avortements thérapeutiques, et sans doute même quelques suicides assistés.

Et *avant* cela encore, il y eut certains viols, dont celui d'une enfance sans modèles *avant* l'écriture. Tellement de choses se passèrent *avant* l'écriture, qui alla de soi vers l'autre ensuite. *Avant*. Tout s'était d'abord passé *avant* l'écriture. La vie entière était «préverbale». Le langage ne venait qu'*après* cette expérience directe de la vie, souvent infirme d'ailleurs, puisque rien ne semblait aisément exprimable. *Après*, tout continuait de se penser comme en dehors de soi, à l'aide d'adjuvants et d'opposants. Pas de héros, pas d'héroïnes, rien que des survivants. *Avant* la marée d'encre, il y eut au moins une marée rouge, qui fit de moi une autre noyée. Noyée, j'ai cherché à me «dénoyer», rien d'autre. J'ai attrapé la seule bouée que j'ai aperçu, c'était un crayon à mine HB, la chance que j'avais de n'être pas née avec un stérilet

entre les mains. Comme Édith, je n'étais pas davantage née la langue entortillée autour du cordon ombilical la deuxième fois, j'avais un crayon à la main, j'étais vengée, ainsi aimée au détour de moi-même, plutôt que détournée.

Écrire, ne pas écrire. Je n'avais rien à être *avant* de commencer à écrire. Ma vie longtemps écartelée entre ces deux passions-là. Me taire ou ne pas me taire entière? Toute institution encourage la parole du sujet. «Parle, ma fille, dis ce que tu as sur le cœur, mon fils». C'est l'institution théorique de la démocratie. Mais dès que l'un et l'autre vont ouvrir la bouche, les voici attirés par le morceau le plus tendre, le «je», les voilà reniés, une fois, deux fois. Ensuite, on désapprend à «conter» sur les doigts de sa main, et sur les autres. Et on écrit. Et on raconte des histoires qui font de soi un auteur de «fictions et d'autres réalités» justement.

3.2 Lectures de chambre, voix d'accompagnement : de la lecture à l'écriture à la lecture à ...

Et on ne peut être soi qu'aux dépens de ses idoles.

Cioran.

Ce chapitre concerne mes actes de lecture et se veut une réflexion sensible autour de la pratique de la lecture, en relation *plus ou moins* étroite avec l'écriture ici pratiquée. Pour ce faire, j'ai choisi de consulter des écrivains qui ont eux-mêmes réfléchi à la *chose* écrite, ou mieux, qui l'ont habitée corps et âme. J'ai sélectionné ceux qui ont éprouvé chaque jour la nécessité d'écrire, exactement là où leur vie était une affaire d'écriture.

3.2.1 Brève présentation de la bibliographie et des auteurs abandonnés

Ainsi j'ai lu. Beaucoup lu et beaucoup aimé. La bibliographie jointe à cet essai en témoigne. Mes amours littéraires sont éclectiques. Parmi ces livres, cette banque personnelle d'auteurs de «fictions et d'autres réalités», et faute d'espace pour rendre à chacun le témoignage qu'il lui conviendrait de recevoir, je n'ai retenu, de manière formelle, que quelques voix, quelques paroles qui exploraient des avenues différentes en écriture : celles de Cioran, Romain Gary et Fernandö Pessoa. Néanmoins, il m'arrivera d'utiliser d'autres voix de femmes ou d'hommes, qui m'ont communiqué, livre après livre, le meilleur d'elles-mêmes.

Mes expériences de lecture incorporent les deux sexes et plus d'un genre d'écriture. Je ne sacrifie aucune forme d'expression au détriment d'une autre, puisque chacune de ces formes semble davantage se compléter que s'exclure, et aussi parce que les exclusions ne rassemblent pas ma diversité. Voix de femmes et voix d'hommes donc, à travers différents genres et modes d'expression : je les célèbre tous. De plus, comme CIORAN, j'éprouve «La fierté de n'avoir jamais marché derrière un drapeau.» (Dans Cahiers, p.914), ni en littérature ni ailleurs. Mais je l'ai cru *avant* de lire et d'écrire. Voix humaines par-dessus tout, telle était et telle demeure mon unique quête. Pour souligner mon propos de manière à la fois concrète et abstraite, en renvoyant à un de mes récits intitulé «Les deux bras de Madame Térésa», une antihéroïne justement, Madame Térésa, affirme :

- Un homme, une femme, quelle différence.

Je note cela pour signifier que tout est déjà inscrit dans les gènes de mes récits, ou du moins entre les lignes. La voix des unes ne m'intéresse qu'en relation avec la voix des autres, et celles-ci, qu'en relation avec une «textualité» humaine, que même Édith ne questionne pas. Édith ne questionne personne à part elle-même : sa solitude est sociale, les réponses lui appartiennent. Pour l'instant, mis à part Édith, je n'ai aucun autre modèle de lecture et d'écriture, (modèles que j'expliciterais plus tard), et ce modèle mouvant me suffit.

Ainsi, pour supporter ma réflexion tout au long de l'élaboration de ce mémoire, j'ai lu certains livres conçus par des hommes (Cioran, Romain Gary, Fernandö Pessoa), et d'autres écrits par des femmes (Anaïs Nin, Gabrielle Roy, Virginia Woolf). À la suite de ces quelques lectures, je me suis sentie étrangère à moi-même, et j'ai voulu trouver sinon explorer ma voix, avec le désir flagrant d'abolir les distances qui la séparaient d'autres voix, de celles qui avaient écrit, que je lisais maintenant. Je ne voulais plus être n'importe qui, je voulais écrire.

Autrefois, je ne répondais rien à ces voix. Je laissais la vie s'écrire, sans y ajouter le moindre petit jet d'encre. Mais toutes ces lectures, bientôt, m'ont remise au monde. Peut-être naissons-nous «épais» la première fois, comme le suggère Anaïs Nin quelque part dans son Journal, cela est possible. Toutefois, après avoir traversé son journal, j'ai décidé que cette première naissance n'était pas irrémédiable.

Même mortes, certaines voix se survivent, exactement là où elles ont su transformer leur substance personnelle d'écriture en un élixir impersonnel, ou «transpersonnel». Je pense que tout ce qui est terriblement soi, tout ce qui re-

lève d'une expérience et, plus tard, d'une vision de l'être, est aussi près de l'autre que possible. Nous sommes tous des solitaires, mais nous sommes aussi en quelque sorte solidaires les uns des autres. C'est ce que j'appelle la grande «solitarité» humaine, et que les livres nous dévoilent parfois. Enfin, ces voix étanchent une soif, là où la vie qu'on dit «normale» me laisse le plus sur ma faim.

3.2.2 Trois femmes

Anaïs Nin et Virginia Woolf furent les premières. Leurs oeuvres, journaux et romans, ont été, des mois durant, d'incontournables nourritures à la fois terrestres et spirituelles. Pour ces deux femmes, l'écriture était chaque jour l'unique territoire et l'unique temporalité viable. Seul le fait d'écrire les sauvait. Non seulement le mentionnent-elles dans leurs journaux personnels, et je cite derechef Virginia Woolf : «Je signale mon retour à la vie : autrement dit : écrire» (Journal, tome IV, p.219), leurs romans traduisent avec une ardeur sans équivoque cette nécessité d'écrire pour vivre, et non le contraire, ce «Vivre et l'écrire», comme le suggère l'énoncé de Philippe Lejeune, à la suite d'une enquête-terrain qu'il a dirigée en France autour de la question de la tenue d'un journal intime, et publiée sous le titre «Cher cahier...». Une même vérité, ou évidence, entoure l'oeuvre laissée par Gabrielle Roy. Elle aussi a tout essayé, a tout fait *avant* d'écrire : elle étouffait. Ces trois vies «ne s'écoulaient qu'en encre», notait Anaïs Nin, qui constatait par ces mots son rapport essentiel à la vie (dans Journal d'une jeune mariée, p.271). S'écoulant en encre, c'est ainsi que chacune de ces vies devenait tangible et réelle. Vivable. Quant à Gabrielle Roy, ce qu'elle m'a livré d'impérissable se retrouve dans son roman La montagne secrète (p.104) : «Qui n'a rêvé en un

seul tableau, en un seul livre, de mettre enfin tout l'objet, tout le sujet; tout de soi; toute son expérience, tout son amour, et combler ainsi l'espérance infinie, l'infinie attente des hommes.» Je n'avais jamais rêvé à autre chose avant d'écrire. Et ensuite, j'ai compris que mon chemin d'écriture n'emprunterait pas les mêmes sentiers.

D'ailleurs, qu'il s'agisse de ces femmes à l'époque où elles ont écrit, ou de Christian Bobin et de Charles Juliet aujourd'hui, de Gustave Flaubert, dans les années 1800, ou encore de Franz Kafka, de Rainer Maria Rilke, au début de ce siècle qui maintenant s'achève, de Jorge Semprun et encore d'Élie Wiesel, tous prêchent en faveur de l'écriture, qui est leur unique point commun. Quant au genre que chacun pratique, il s'agit d'une autre histoire et il ne relève point de mes compétences de l'aborder ici. Ce qui m'intéresse, c'est la nécessité d'écrire que chacun a admis. Tous ces auteurs écrivent pour vivre. Mais parfois, et pour chacun de ceux-là, ce paradoxe, traduit en cinq vocables fort évocateurs par le superbe titre de Jorge Semprun donné à son avant-dernier titre : L'écriture ou la vie. En effet. Ce qui nous tue est aussi ce qui nous ressuscite : la vie, l'imaginaire de chacun est son seul chemin. Nul secret dans ce titre, lequel est une proposition apparemment absurde : il arrive que l'écriture nous livre les dessous intimes de la réalité, dessous non moins réels, ne dût-on d'abord que les tâter de l'oeil entre les lignes.

3.2.3 Lire, écrire : premiers aveux, premières ferveurs

À travers son roman L'avalée des avalés, Réjean Ducharme est partout dans mon écriture cette voix réelle et rebelle qu'aussitôt, à travers Édith et un «je» d'écriture, je fis mienne. La lecture de ce livre fut capitale. À quatorze ans, sa Bérénice m'a révélé le *pire* de moi-même. Longtemps, j'ai préservé ce

secret, n'arrivant pas à m'en soulager. Ce secret m'effrayait et je fis comme s'il n'existait pas.

Quel était donc ce secret? En fait, le roman L'avalée des avalés fut mon premier royaume. Je m'y sentis à l'aise dès les premières lignes. Il me faisait surgir d'une espèce de coma de l'être, et encore d'une absence de désir. *Avant* cette lecture, je ne désirais rien, sauf la mort, ce qui est encore un désir, je sais. Mais tout dans ce roman m'éveilla à mon désir, à ma vie. J'étais enfin touchée, concernée, révélée : j'avais des choses à exprimer *avant* de réaliser ma mort. L'écriture me touchait, les personnages me touchaient, et Bérénice mieux que les autres me mettaient les mots à la bouche, des mots entiers qui me permettaient de raconter ma vérité, remettre aux autres la leur. Bérénice Einberg ne me demandait rien, elle s'offrait à ma lecture, comme quelqu'un qui donne la seule vérité dont il dispose, langue première. Elle ne m'a pas fait cadeau de sa vie, ni de son consentement. Je ne voulais rien de cela. Au contraire, sa vie m'a redonné ma vie, sa vérité d'écriture, ma vérité, et sa langue, ma langue. Mon plaisir de lecture était doublé d'un inavouable désir d'écriture. Inavouables à d'autres ces plaisirs, bien sûr. Je ressentis à chaque phrase, chaque page du plaisir et du désir textuels. Dès lors, du moins dans ma réalité secrète, j'affrontai mes propres pairs et mère, de même que d'autres autorités. Je ne voulus plus autant souffrir des abus textuels des autres sur ma vie. J'assumai secrètement un certain «je» qui n'avait dans le passé sa place nulle part, même pas dans le secret de mon être. Elles, c'est-à-dire l'(É)criture du roman et Bérénice, réveillèrent ma rébellion et ma vie bascula du côté des vivants. Personne *avant* elles ne m'avait trouvée. Je sentis que j'avais désormais des choses à mettre en forme, des réalités que seule la fiction pourrait assumer, un jour. À mon tour, je voulus avoir tous les mots à la bouche pour

vivre à la première personne, pour contester, m'indigner, et ma vie trouva un sens. Je perdis ma vertu, désormais j'étais une débauchée anonyme et le demeurerais tant que je n'écrirais pas, non pas secrètement mais publiquement. Je commençai avec la poésie, c'était un terrain plus sûr.

L'avalée des avalés fut non pas la découverte du pouvoir ou salvateur ou dévastateur du langage mais celle de son pouvoir de rachat : je pouvais enfin racheter les silences des unes et des autres, leurs fictions et même leurs sempiternelles soumissions dont ils m'accablaient. Je voulais en finir avec le poids des générations sur mes épaules. Je cherchais un lieu pour vivre, un moyen, rien d'autre, personne d'autre. Je sentis que l'écriture pouvait m'offrir ce lieu virtuel.

Depuis que j'essaie d'écrire, je m'aperçois que nombre de mes silences n'en sont pas, n'en ont jamais été. Se taire, ce n'est pas pareil. Mes silences étaient des actes de résistance, des blessures inavouées, qui se manifestaient par des passages à vide, de faux trous de mémoire. J'avais des «éclipses de réalité», rien de plus. Longtemps, je n'ai rien ressenti, rien pensé. J'avais des comas d'ordre émotif, et mental. Tout se figeait en moi. Lorsque je reprenais corps, je bégayais. Maintenant, lorsque j'écris, je fais des exercices de réalités. J'essaie d'élever jusqu'à une réalité accessible ce qui m'a été donné comme fictif. J'assure différemment ma survie. Mon corps n'est que ma plus grande enveloppe, qui en contient plus d'une cependant. J'ai toujours été une espèce de fille gigogne, avec une épaisseur de langue en moins depuis que j'avoue ma connivence avec Bérénice Einberg. À cet âge, j'étais sans manière ni discours, je sauvais mes apparences et les restes sans revendiquer davantage. Pendant la lecture de ce roman, j'ai commencé à avoir des mots à la bouche, qui relevaient autrefois du tabou. Je salivais, j'avais même des

plaisirs textuels. Peut-être que, après tout, le seul mensonge était *avant* l'écriture? Et peut-être que l'écriture nous donnait un certain pouvoir d'être soi, un pouvoir à la fois fictif et réel de nommer une expérience et par là, permettre à d'autres de se nommer?

Quoi qu'il en soit, *avant* cette Bérénice, je manquais de repères intimes pour nommer et haïr cette vie qu'on m'avait imposée à sa juste valeur, pour revisiter et haïr ma mémoire, et à travers celle-ci, tous les modèles qui m'étaient proposés et légués comme les seuls. Avec Bérénice Einberg, mon imaginaire s'est incarné et transformé. J'avais enfin moi aussi mon «Chamomor», elle était une juive échappée d'Auschwitz. Mon premier père, celui que ma mère et certaines aïeules avaient préfabriqué pour moi seule, était un allemand intempestif. Des personnages fantasmatiques, comme Madame Térésa et Mère Matraque par exemple, comme certains violeurs d'identité et sans doute plus vrais que nature naissaient en mon for intérieur. Et désormais, cette vie d'écriture devint plus satisfaisante et réelle que l'autre. Plus tard, en m'abandonnant à une pratique d'écriture, il me fut permis de haïr l'enfance de milliers d'autres enfants eux aussi privés de vocabulaire comme d'imaginaire, de tenter de leur offrir une parole pour se délier la langue, en Amérique et ailleurs, à la télé et dans les livres. Aujourd'hui, seules les cicatrices m'intéressent.

3.2.4 LA LECTURE ET L'ÉCRITURE NÉCESSAIRES

La lecture et l'écriture sont inextricablement liées, à vie et à mort.

Tous les écrivains n'ont pas écrit avec la même perversité ou un semblable sentiment d'urgence, le même plaisir ou douleur extrêmes, mais ceux dont j'aime entendre la voix n'ont rien écrit autrement : ils ne faisaient pas de

littérature, ils revivaient et ils écrivaient. Leur monde devenait l'unique objet d'écriture, qu'ils visitaient à travers le filtre de leur subjectivité. En effet, comment écrire à partir de matériaux qu'on n'a d'abord éprouvés? Il ne suffit pas de transférer dans son imaginaire le mouvement extérieur du monde pour pouvoir le décortiquer et écrire, encore faut-il que ce monde lui fasse écho, qu'il se relie à du plus intime. Interviewé sur ses rapports à l'écriture, dans La nuit sera calme, Romain Gary affirme avec insistance qu'il écrit des romans «pour aller chez les autres», pour se débarrasser de son «je» en quelque sorte, visiter l'autre, s'oublier à travers lui. Peut-être, mais je ne fais pas mien ce discours. J'écris afin de rentrer chez moi, de m'éloigner du danger. Comme je le disais précédemment et d'une manière plus nuancée, je lis et j'écris afin de permettre, tantôt à d'autres expériences de me visiter, tantôt me permettre de visiter des univers qui sont tous des révélateurs qui font du mien celui d'un autre. Nous sommes tous intimement concernés, du moins lorsque certaines écritures sont élevées jusqu'à la parabole.

Tous ont écrit pour vivre, certains écrivent encore. L'enfer était et serait encore le livre interdit, la voix intime interdite, rabrouée, consommée par d'autres langues maternelles, le «je» condamné à errer entre des voix et des pronoms qui ne lui appartiennent jamais tout à fait.

3.2.5 Auteurs retenus : Cioran, Romain Gary et Fernandö Pessoa

Voici donc mes trois mousquetaires. Leurs sabres reposent inégalement entre mes mains, leur vérité, de même que la vie de quelques-uns de leurs livres.

«Comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective? Avec un peu d'artifice, donc!», suggérait Jorge Semprun, dans son très beau livre L'écriture ou la vie. Comment traduire une vérité, à savoir la sienne, celle qu'on visite forcément en écrivant, et comment transformer cet impensable par un autre en univers visitable? Interpréter, traduire, tout est là. Mais servie «tartare», crue, la vérité déplaît à plusieurs, est même irrecevable. Il faut l'élever jusqu'à la fiction, jusqu'au symbole. Il faut lui donner un pouvoir de représentation, la transformer en un objet plus ou moins personnel d'écriture, en objet «transpersonnel», ou impersonnel, c'est-à-dire la laisser vivre par elle-même, comme un objet autonome, dans un livre ou ailleurs. Bien sûr, Jorge Semprun se questionne sur la manière de révéler l'ignominie d'Auschwitz à ceux qui n'ont pas vécu cet holocauste «païen», pas réellement en tout cas. Mais métaphysiquement, je crois que plusieurs d'entre nous l'avons vécu, ou le vivons d'une certaine manière, à cause de notre parenté humaine avec les autres. Comment transposer dans son imaginaire alors les événements qui n'appartiennent pas à son histoire immédiate, et vice-versa? Grâce à la fiction, bien sûr, et à un pouvoir de représentation mentale des objets dont il est question. Car je prétends que tout imaginaire personnel contient au moins des traces de l'expérience collective de laquelle nous sommes issus, et que, si cet imaginaire est «offert en sacrifice» à la cause commune, il élargit le champ virtuel de l'expérience de l'autre, du lecteur qui peut alors lire et comprendre même ce qu'il n'a pas vécu, en puisant à son tour dans sa propre réserve d'images. Car c'est d'abord au-delà de l'événement que tout existe, au-delà du langage, dans l'imaginé, en soi. Devenir un auteur, c'est surgir d'un rôle de «victime», sans pourtant devenir un bour-

reau. Même inconsciemment, l'écriture «dévictimise» l'auteur et la lecture, le lecteur.

Cioran

Une phrase ou deux parfois, et nous sommes bouleversés, dérangés. Nous déposons alors tout ce qui représente notre vie sur une table d'écriture : le livre qu'on est en train de lire ou d'écrire, celui qui est entre nos mains et nos pensées «en voie d'apparition», de même que notre tête. Je cite ces phrases en exemple :

Se méfier des penseurs dont l'esprit
ne fonctionne qu'à partir de citation.
Balayons de notre mémoire tous les
livres.
CIORAN. Cahiers, p.254

Une phrase ou deux, et nous voilà anéantis, ou réveillés. Cioran a beau me séduire, je ne me méfie pas moins de lui. À travers ce court extrait, il me renvoie à mon expérience, à une manière personnelle d'expression et c'est ce que j'aime. Il m'invite même à me méfier de lui comme d'un autre. C'est parce que je me méfie de beaucoup de discours que j'écris. Je lis, donc je pense et je pense, donc j'écris. Équation sans doute un peu trop facile. Je ne me méfie pas de tous ceux qui ont pensé la vie *avant* moi, mais de ceux qui ont voulu la penser pour moi. Ce que Cioran a écrit me sert de repère, non de cachette. Il m'offre de poursuivre un fil invisible, le fil d'Hélène, de le saisir à chaque page, depuis qu'il a commencé à écrire. Car l'écriture de Cioran a ceci de particulier, elle met en doute les idoles et les idées reçues, celles trop facilement conçues et qui entourent la vie, l'amour, la mort, afin de remettre à chacun sa lumière intérieure, variable pour chacun. Il n'y a pas d'alter ego en dehors de l'illusion. Son désir n'était pas de rendre l'autre semblable, le mien

non plus, si j'ose dire. J'aime trop la différence textuelle de soi, la mienne, celles d'autres lecteurs et auteurs. Nulle envie de réduire qui que ce soit, nulle envie d'être réduite à une autre parole que la mienne. En fait, plus je lis, plus j'écris et plus je me construis. Plus je me pense et plus je me «dépense». Je suis chaque fois que possible l'être confrontée au néant. C'est pourquoi il me faut susciter une lecture et une écriture à la première personne, cela qui nous sépare les uns des autres, tout en nous reliant. Susciter ce qui nous distingue et nous complète, et ce, dans le seul but de nous faire nous rencontrer pour un ultime dialogue. Voilà ce qui m'intéresse dans la lecture et dans l'écriture. Quelques pages plus loin, nous, me voici encore interpellé(e)s. Personnellement, je veux dire. Et cela met ma ligne de pensée en dérangement :

Il faut avoir la naïveté d'un écrivain pour
croire qu'écrire signifie penser.
Ibid., p.299

Sûrement, nous sommes tous des penseurs! Nous ne souffrons d'aucune forme de diarrhée verbale, jamais, pas plus que nous ne saurions radorer notre petit moi «pensu» à grandeur de page. Quand même! L'écriture n'est pas un lieu de débauches. Nous écrivons comme nous pensons, mais plus lentement, à cause d'un délai de livraison entre la main et ce qui se donne d'abord comme insaisissable. La main respire différemment. En elle, aucune inspiration, aucune expiration. Sa respiration est une aspiration au plaisir de vivre, ce n'est pas pareil. Sa respiration est une aspiration à une expérience personnelle qui modifie la course de la pensée, la fait dévier quelques fois. Qui syncope le temps et l'espace réels qu'elle habite. Mais qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas? Tout, rien. Seul ce que nous sentons nous est donné comme vrai, mais cela ajoute-t-il seulement de

la noblesse, de la crédibilité à notre pensée? Quelle expérience la complimente, lui donne une épaisseur, une vraisemblance ? La main conduit la pensée à une expérience plus grande que nature, elle l'intègre à sa substance. À une émotion particulière. La main est le filtre par excellence de la pensée, qui est sans permanence de surcroît. Nous n'écrivons jamais aussi simplement que nous pensons, encore faut-il trier, choisir, ne retenir que l'essentiel. Mais l'essentiel pour l'un, pour l'autre, qu'est-il? Parfois aussi, la pensée va trop vite, à la vitesse de la lumière. Le lendemain, elle se tapit dans l'ombre, nous terrorise. Ces jours-là, au lieu de «(p)orter la main sur soi» (titre d'un essai de Jean Améry, publié en 1996, pour la traduction), nous nous taisons. Impossible d'écrire, de donner une forme temporelle à la pensée que nous ne maîtrisons pas, à l'émotion, consciente ou inconsciente, qui ajoute à sa matérialité, qui vient l'«humaniser». Car l'émotion vient lui prêter «main forte», comme on dit, et lui offrir un lieu d'aisance d'où s'exprimer.

Nous écrivons, nous «pansons» le monde de quelques-unes de ses blessures, narcissiques et autres. Nous «créons», pour ne pas crever, j'imagine. Nous crayonnons. Nous griffonnons au lieu de n'être personne, des étrangers à soi-même. Nous faisons enfin de la lumière sur tout «ça», ou, du moins, nous proposons un éclairage d'appoint. Surtout «ça». Nous. Je. Tu. Car lorsque j'écris rouge sur blanc, je ne veux plus de ce vêtement prêt-à-porter qu'est le nous, le neutre. Je jette mon dévolu, mon regard sur le côté obscur du monde en moi, ce monde qui m'a imposé des premières perceptions et visions. Plus tard, je les ai volontairement puisées chez les autres afin de me donner une contenance. Mais souvent aussi, ces perceptions me furent «introjetées» par d'autres, mes pairs et mère en premier. J'imagine qu'il en est ainsi pour chacun. Comme je l'exprime dans «Blanc d'encre mé-

moire» : Au début chacun n'a qu'un rôle secondaire à jouer. Ensuite, il arrive que notre vie nous appartienne. Nous n'écrivons pas toujours chez les autres, nous n'empruntons plus tout à d'autres imaginaires, voire à la langue commune. Cette langue m'a toujours semblé la moins «maternante», la plus castrée, la plus castrante.

Je prends maintenant de plus en plus «sur moi», cela arrive, de choisir les mots, un à la fois, les combinaisons de mots, les rythmes lents ou accélérés qu'ils imposent, les essoufflés, les syncopés pour traduire une pensée, une émotion. Une expérience. Celle du moment, qui contient une infinité de moments. Une nouvelle expérience, qui peaufine toutes les expériences antérieures, et toutes les vies. C'est la part d'idéal que porte l'écriture. Que je porte à l'attention de l'écriture. Comme l'écrivait Cioran dans l'un des nombreux «soliloques» qui tissent ses Cahiers, la naïveté est une chose, la prétention en est une autre, qui ne fait que surqualifier l'ego de celui qui écrit. J'aimerais davantage le disqualifier, je ne lui ai jamais fait confiance. Je refuse de lui appartenir chaque fois que je mets le doigt, l'index entre l'âme et l'écorce. J'écris pour le meilleur et pour le livre. Encore une formule que j'ai *améliorée*. J'avoue : je voudrais tout récupérer, le monde et moi, le monde en moi. De la même manière que je lis, j'écris, ou je voudrais écrire, en n'écrivant que la phrase juste, ne prenant que la place qui me revient, en laissant aux autres les conjugaisons qui leur reviennent, que personne d'autre ne saurait convenablement décrypter, penser. Tout ceci afin que soit dédramatisée l'histoire universelle, afin de la relativiser à travers sa propre histoire d'amour et de haine, celle d'une pensée de toutes pièces trafiquée par les événements. Je lis comme j'écris, je crois ainsi récupérer mon «je» d'auteure, le singulariser.

L'écriture est un laboratoire de la pensée, comme la lecture. Ce sont là les deux faces d'une même réalité mère. Toutes les vies s'écoulent en pensées. Quelques-unes seulement s'écoulent en encre. «Ne compte que ce qu'on écrit avec nécessité», proposait Cioran. Et ne compte que ce qu'on lit avec une semblable nécessité. J'écris comme je lis, pour visiter la fiction, et peut-être un jour la traverser, comme je traverse, en lisant, en écrivant, bien des miroirs.

Romain Gary (Émile Ajar)

Il m'apparaît étrange que je n'arrive à parler de Romain Gary qu'en le reliant à d'autres. Il me semble pourtant avoir apprécié son oeuvre pour elle-même.

Je sens en moi («Car il n'y a qu'une chose qui vaille la peine d'être dite : ce que l'on sent» Virginia Woolf, Mrs Dalloway, p.219), en fréquentant certains livres, une certaine «solitarité» humaine avec leurs auteurs. Ainsi en est-il de mon rapport à Émile Ajar, que j'ai connu *avant* l'autre, Romain Gary. Car les écrivains et les lecteurs sont à la fois des êtres solitaires et solidaires les uns des autres. L'existence des uns, à travers la lecture, favorise, privilégie l'écriture des autres, ou la complète. Réjean Ducharme rompit le premier le charme de ma présumée innocence. Romain Gary la racheta, qui n'échappa pas à mon ravissement. Sa voix et sa vérité sont entrées en moi, pour ne plus jamais me quitter. En fait, peu d'écrivains m'ont quittée. Chaque fois que je les lis, je rachète moi-même leur mort. Pas plus que je n'espère en rencontrer un seul en personne, je ne désire être abordée par aucun lecteur. Tout texte appartient au lecteur : ce qu'il déclenche en lui, ce qu'il provoque et engendre, l'ordre qu'il dérange, et qui le réhabilite à sa propre vie virtuelle de lecteur, qui

est aussi une vie d'auteur. Que me dirait de plus, de vive voix, l'auteur? Tout plaisir de lecture et d'écriture est solitaire, relève d'un ravissement d'abord. L'auteur m'expliquerait son livre. De même, devenue auteure, je justifierais l'objet que j'ai créé, soit en le lisant, soit en l'écrivant, objet fécondé par un tiers-monde, et dont j'ai accouché parfois à bout de souffle. Aucun parent, aucune mère ne saurait expliquer la mise au monde d'un enfant. C'est un acte naturel, normal. Je soutiens la même chose en ce qui concerne la chose lue, ou écrite. Romain Gary soutenait cela. Je ne sens pas le besoin de questionner l'auteur, son géniteur ou son porteur. Un transfert s'est opéré en le lisant : je deviens chaque fois la porteuse de cette source qu'un autre m'a révélée, et qui coulait aussi et déjà en moi. Tout ce qui concerne le livre est contenu dedans, l'auteur le premier. Romain Gary est dans chacun de ses livres, chaque fois qu'un de ceux-ci se retrouve entre mes mains. De plus, comme Cioran, j'éprouve de l'aversion contre le mot «expliquer» : il n'y a rien à expliquer, jamais. Tout est davantage à comprendre en soi, par soi. Il n'y a aucune autre réalité accessible.

Romain Gary m'a tout donné, et jusqu'à sa mort, jusqu'au sens de sa mort, que je ne fais pas mienne, mais me révèle pourtant le sens que j'accorde à la vie, en général et en privé. Sa mort était dans sa vie, et sa vie était dans l'écriture, celle que je continue de recevoir, de visiter à travers La nuit sera calme, à la page 314, à laquelle j'ai fait une longue pause de lecture :

J'écris ou je dicte sept heures par jour
dans n'importe quelles conditions et
n'importe où, je ne pourrais pas supporter
le monde sans ça.

Cet extrait me mène à Fernandö Pessoa. Mais auparavant, je veux ajouter ceci : cette nécessité d'écrire ne trouve aucun équivalent dans le

monde strictement matériel. «Le roman, c'est la fraternité [...]», poursuit Romain Gary à la page suivante. Pour ma part, je soutiens que la fiction est ce qui déclare, permet, ou élabore une «solitarité» humaine.

Fernandö Pessoa

Pas question d'écrire accrochée à une citation, pas plus qu'à une religion ou une institution d'ailleurs. Toutes trois devraient davantage nous servir à nous définir nous-mêmes dans nos rapports à elles, plutôt que de chercher, fort subtilement souvent, à nous enfermer. Mais il arrive quelques fois que deux ou trois phrases lues dans un livre nous terrassent. C'est ce qui s'est passé avec quelques passages du livre de l'intranquillité de Fernandö Pessoa. Il arrive aussi que certaines d'entre elles, déjà lues peut-être dans un autre langage d'auteur, ne nous aient pas interpellées, qu'elles n'aient rien remué en nous. Alors pourquoi ce miracle cette fois-ci? Je crois que le miracle est dans le ton, la manière dont l'auteur nous laisse libre au lieu de vouloir nous soumettre à ses visions et définitions.

Ainsi, quand j'ai lu Le livre de l'intranquillité, tome II, p.259, je restai éberluée : «La littérature tout entière est un effort pour rendre la vie réelle[...]. Toutes nos impressions sont incommunicables, sauf si nous en faisons de la littérature. Les enfants sont de grands littérateurs, car ils parlent comme ils sentent, et non comme on doit sentir lorsqu'on sent d'après quelqu'un d'autre. J'ai entendu un enfant dire un jour, pour suggérer qu'il était sur le point de pleurer, non pas «J'ai envie de pleurer», comme l'eût dit un adulte, c'est-à-dire un imbécile, mais «J'ai envie de larmes».

À la fois concrètes et abstraites, ces quelques lignes me coupèrent le souffle. Il me semblait qu'à travers elles, le sens de la littérature était révélé, qu'il se réalisait. Je les relus, pour être certaine de ce que je venais de saisir, et basculai finalement du côté sémantique le plus abstrait. Je fermai le livre et plongeai mon regard dans le beau ciel bleu qu'il faisait ce matin-là. Mais le ciel ne me fut d'aucun secours. Dans quelques instants, je me rabattrais sur le Petit Robert, je le savais.

La littérature, mais qu'est-ce que c'est? Un effort pour rendre la vie réelle? Quelle vie, quelle réalité? Je voulais une définition concrète. Pouvait-on catégoriser ou définir tous ces concepts, sans risquer d'en enfermer le sens? Pouvait-on leur proposer des repères institutionnels, qui ne les déposéderaient pas d'elles-mêmes, ni la vie, ni la réalité, ni la littérature? Qui ne les empêcheraient pas de se modifier de manière singulière à travers chaque lecteur -- et chaque auteur virtuel --, d'évoluer à travers soi? La littérature n'est certainement pas un refuge pour les âmes en peine. Elle n'abrite personne. Elle ne donne pas une parole à celui qui n'en a pas, ni même une expérience. «La littérature est un effort pour rendre la vie réelle[...]. Au lieu d'errer entre mes pensées en quête d'une vérité universelle inexistante, je décide de consulter le Nouveau Petit Robert, édition 1994. Je lis toutes les définitions proposées au mot littérature, et je reviens à l'objet spécifique de ma quête. Je voyage de l'un à l'autre. À bout de mots et d'exemples transparents, celui-ci me fournit une dernière précision, abrégée, synthétique, *avant* de m'abandonner à mes propres réflexions et de passer lui-même au mot suivant : III. Tout usage esthétique du langage, même non écrit. *La littérature orale*.

Esthétique en plus, la littérature. De nouveau, je consulte le Petit Robert. Je veux être rassurée sur le sens des mots. Définitivement, je veux dire.

Ensuite, je pourrai tirer du sens de tout ça, relier entre eux les attributs qu'on suppose à la littérature. Il me propose plusieurs avenues visitables : 1. Relatif au sentiment du beau. 2. Qui participe de l'art. 3. Qui a un certain caractère de beauté. 4. Relatif aux moyens mis en oeuvre pour maintenir ou améliorer l'apparence physique. Je vais aussitôt vérifier le sens du mot *physique* : 1. Qui se rapporte à la nature, au monde concret -- *matériel*. Et ça continue. J'interprète et traduis en mes mots, puisqu'ils sont tout ce qui me reste. L'esthétique se soucie du beau, sauve ou maintient les apparences. La beauté de la forme serait plus qu'un atout, c'est-à-dire un privilège, une composante essentielle à la littérature. Non pas une chose nécessaire, mais essentielle. Sans la beauté de la forme, de l'«objet», -- ici, la littérature --, rien, aucune reconnaissance. Comment définir, dans ce contexte, la beauté? Et la littérature elle-même? Celle-ci ne serait-elle qu'une forme esthétique, sans aucun souci pour son contenu? Et le contenu existe-t-il en lui-même? Ou bien fait-il de tout temps corps avec la forme?

Je pourrais me promener longtemps d'une définition à l'autre, d'une nuance ténue à une plus ténue encore. On peut errer comme un sans-abri, surtout dans les dictionnaires. À mon tour, j'abandonne le Petit Robert à ses «fictions et à (d')autres réalités», sous-titre de mon recueil de récits. Plus tard, Édith se chargera de lui. Je dois décoder mon propre imaginaire du réel, à partir des matériaux qui me sont proposés. Ma logique fera le reste. Je trouve, entre les réalités bien définies par d'autres, de minuscules espaces blancs où m'insérer, et qui offrent des réponses qui me satisfont davantage. Les définitions du dictionnaire me servent de repère, mais elles m'offrent souvent un terrain vague, plus abstrait que concret. Je cherche à mettre en scène mon ima-

ginaire, à connoter celui qui me permettra de m'ajuster à une réalité plus large, et abstraite.

À l'aide de cet imaginaire, qui contient ses propres nuances lexicales, et après m'être de nouveau reliée à Fernandö Pessoa et au Petit Robert, j'hésite encore, mais moins. Je ne saisis bien qu'en traînant de l'oeil et de la main le sens du mot littérature. Je n'arrive pas à le cerner en une seule définition, en une seule phrase. Jusqu'ici, la meilleure définition me fut offerte par Pessoa. Mais j'ai besoin de la questionner en mes mots. Serait-elle l'art de donner une forme verbale à ce qui en semblait d'abord dépourvu? Serait-elle l'art de nommer des pensées, des perceptions, des émotions, une expérience de la vie somme toute personnelle? Expérience qui, de surcroît, résiste depuis toujours au langage, qui refuse d'être nommée une voix pour toutes? À travers ce court extrait, c'est ce que semble suggérer Fernandö Pessoa, en suggérant de prendre modèle sur les enfants qui ont seuls cette capacité d'inventer le langage, cette capacité de recourir aux formes sans les copier sur d'autres, s'en inspirant tout au plus, et sans se perdre. Lorsqu'ils se perdent, les enfants, lorsqu'ils perdent accès au langage, celui qui leur permet «de tout déréaliser» (Ibid., tome I, p. 249) pour s'approprier un monde à leur mesure, se forger une «identité, des rêves, des faits» (le titre de mon vingt-et-unième récit), ils deviennent des adultes et Dieu soit loué si, dès lors, leur esprit ne devient pas un raccourci qu'aucun vocable ne peut expliciter, une chose stérile et obsolète. Les auteurs sont tous d'heureux rescapés des camps de la vie réelle. Peu d'auteurs écrivent, mais davantage n'écrivent pas, n'essaient même pas, qui se sont d'avance laisser raconter par d'autres leur vie.

Il suffit donc de s'élever soi-même jusqu'au langage, jusqu'à la parabole, et encore plus haut, jusqu'à devenir l'auteur de son expérience d'écrire, qui

contient l'expérience entière de la vie ainsi renouvelée à chaque page. Seule la vie intérieure décrite donne une perspective à l'autre vie, celle qui est vécue en direct par tout un chacun, qui préexiste aux mots pour la dire, aux mots qui ne sont ensuite qu'une tentative sans prétention mais louable, qui peuvent servir à l'élever jusqu'à elle-même. Ainsi, des rapports de ressemblances et de différences s'établissent forcément entre les mots de ceux qui écrivent et de ceux qui lisent. Donner une forme esthétique à l'informe, serait-ce une brève définition de la littérature? Fernandö Pessoa parle de dépolluer le langage, voire de le recréer. Il n'invite pas à la pureté de l'expression, mais à son originalité, du moins si on veut atteindre la vraie littérature. Ce qui a déjà été nommé, représenté, ne mérite pas de l'être de nouveau, ni par soi ni par qui-conque. Si je commettais une faute grave, ce serait cette faute d'impersonnalité, de n'être pas allée assez loin dans l'expression de cette chose que seule moi je peux dire (et nul autre). Le connu est la seule chose dont je me méfie, en littérature pour le moins.

N'est-ce pas cela d'ailleurs que nous exigeons de l'écrivain (comme de nous-mêmes) lorsque nous abordons la *chose littéraire*? Nous voulons qu'il rende la vie réelle, lui restitue sa nature ambiante, tout ce qu'elle a «laissé-pour-comte» avant d'accéder à cette chose merveilleuse qu'est la littérature et qui la contient, à ses paraboles et ses paradoxes, à son imaginaire à la fois personnel et collectif, et qui ne peut rejoindre l'autre que s'il le porte à son tour à l'expression de soi, que s'il n'en exalte la profonde intimité, la lui révèle comme une face cachée ou inversée de lui-même, non l'idéale mais la réelle, une lune, un soleil jusque-là inexistants, non pas au grand jour, mais à sa propre lumière, dans ce qu'il a de profondément intime?

Les mots, les alliages et les alliances qu'entre eux les mots inventent portent à la forme les phrases. Les livres entiers ne font que nous donner un aperçu de cette vraie vie, qui se joue quelque part entre l'oeil et la page, entre la main et la phrase qui va bientôt naître. L'existence est d'abord «préverbale». Ainsi, mon Édith préexistait à sa création, je n'ai fait que lui donner une forme physique et syntaxique, qu'elle n'avait pas *avant* l'écriture et dont je ne soupçonnais pas davantage l'existence. La réalité préexiste au langage, et il en favorise la conscience. Le langage est son propre témoin. Chacun, écrivain ou non-écrivain, nous aimons ou tentons sans cesse de traduire la réalité avec des mots de chair. Nous tentons de rendre la vie réelle, de l'initialiser. C'est ce que nous osons exiger de l'écrivain, qu'il nous rende la vie réelle là où nous avons échoué à la tâche, qu'il nous fasse accéder à la *littérature*, à cet imaginaire «plus grand que culture», qui la dépasse ou la transcende. Non pas que ce dernier écrive au nom de l'humanité entière, afin qu'aucun membre n'ait plus à ouvrir la bouche et déclare lâchement : - Je n'ai rien à rajouter, tout a été dit par un autre, je me tais et me range.

Je prétends l'exact contraire. Tout ce qui n'a pas été exprimé par soi, élaboré, mis en scène et en forme, manque à l'ensemble, à l'expérience littéraire commune, que chacun fait de la vie un jour, une peine d'amour après l'autre. On n'enterre pas les vivants. La littérature accompagne justement le vivant en chacun, l'unique. Nous ne sommes ni des doubles ni des copies conformes. Nous sommes des êtres uniques. Semblables mais uniques. Cette unicité ouvre le chemin à la littérature. Mais je comprends aisément qu'une personne qui n'a encore jamais vraiment parlé, commence par employer les expressions communes, rassurantes. Personne ne peut s'individualiser que s'il s'est d'abord senti relié à l'ensemble. Exprimer l'unique, tel

est, il me semble, l'enjeu social de la littérature, cet enjeu qui est une contribution, dans les deux sens, de soi à l'autre et de l'autre à soi.

La littérature, lecture et écriture, serait sans cesse cette part de soi qui attend d'être nommée, révélée. Quelle part? Je me le demande encore et en vain, en fouillant mon imaginaire et d'autres livres. Il n'y a pas de réponse définitive ni générale. Tout n'a-t-il pas été nommé par un autre, mot à mot vécu par des milliers d'autres, qui ont, tous et chacun, tenu leur langue? Et voilà de quel néant pervers je tire ma langue, ce que j'en ai fait envers et contre tous. La littérature ne sauve la peau de personne, elle la rachète. Je l'ai déjà exprimé à travers deux petits vers, solitaires d'abord : «La peau l'oeil la joue / contre l'éternité». Ces vers suggèrent simplement un modèle qui s'élève contre l'hérédité commune.

Elle frémit sur toutes les lèvres, la littérature...orale. Mais l'esthétique, celle qui demande à être mise en forme, qui demande à être pensée, traduite, où se cache-t-elle? Il est facile de charrier des clichés, des préjugés, des idéologies de fortune. Tout ceci n'est pour moi que de la «pré[-]littérature». C'est comme de la préhistoire, cela n'invente rien. C'est de la littérature orale à l'état brut, qui nous remplit la bouche et le corps dès la naissance. Elle ne m'intéresse qu'en relation avec ce que je peux en tirer en tirant ma langue de ma poche. Oui, «J'ai envie de larmes». Je n'ai pas envie de pleurer. Cette envie appartenait à la personne que j'étais *avant* d'apprendre à lire et à écrire sur mes lèvres, quand je ne pouvais me raccrocher qu'à ces autres lèvres qui ne m'offraient qu'une nourriture commune, physique.

Si, après la lecture ou l'écriture, la vie ne devient pas plus réelle, je suis appauvrie. Mais voilà, je suis enrichie. La littérature est cette *offrande* de soi à

un autre. Rien n'est plus difficile ni passionnant que de tenter cette chose ultime, donner une forme à ce qui n'en avait pas, à *ce qui se présentait d'abord par le siège*, ce qui me semblait d'avance inconcevable. Inconcevable. Et voici que je pense maintenant au suicide d'une amie, d'une *mère d'adoption*. J'ai tous les éléments en tête et en main, mais cela demeure inénarrable. Je ne suis habitée que par son dernier geste, irréparable, que je n'arrive pas à concevoir. Je ne suis pas assez *désassommée*. Les jours, les semaines, même les mois passent maintenant, et rien, rien ne me rend la chose concevable. Je me suis sentie ainsi lorsque j'ai découvert le suicide de Virginia Woolf, de Romain Gary et, dernièrement, de Cioran. Cioran, je croyais qu'il avait échappé à sa propre mort, à son désir de mort. N'est-ce pas lui qui a écrit, dans ses *Cahiers*, (page 812) : «Je me détache du suicide, parce que j'ai dépassé la quête d'une *solution*.». Et ensuite, qu'est-ce qui demeure inconsolable, soi ou la quête de l'autre impossible? Je suis dans l'inconsolation la plus totale, dans l'«intranquillité», et cette intranquillité, ici et ailleurs, constitue ma raison d'écrire.

«J'ai envie de larmes», mais je ne pleure pas. Et le pire est sans aucun doute possible le fait que je n'arrive pas à écrire. Parfois, écrire ne peut venir qu'après. *Avant*, l'émotion doit subvenir à mon corps défendant.

La littérature, définitivement, ne sauve personne de lui-même. Tout au plus impose-t-elle un vécu à la personne qui lit, ou qui écrit. Mais je reviendrai sur cette assertion en fin de travail.

3.3 Écriture, personnages et récits

Ce recueil de récits est sans doute celui d'un règlement de corps avec la vie. Il n'est pas une oeuvre d'imagination mais d'indignation. Je n'aime pas beaucoup le mot imagination, à cause du sens péjoratif qu'on lui attribue la plupart du temps. Je préfère le mot imaginaire, que je compare ici au mot bestiaire. Mon imaginaire est un «bestiaire», un recueil de contes qui tous témoignent des retombées du réel en moi. De ce point de vue, c'est un livre menacé. Et menaçant. C'est la première fois que, comme auteure, je me risque à raconter des histoires, à élaborer une parole, un discours. Double risque aussi, puisque ces histoires sont des récits non traditionnels, syncopés, autant au niveau de la forme que du fond.

Dans ce chapitre, je raconte une histoire, la vingt-quatrième sans doute : j'affirme d'emblée que je ne sais rien écrire autrement. Déjà que, dans ce recueil de récits, je ne fais que cela, raconter des histoires. En fait, je raconte la même histoire, dix, vingt fois. Au début de l'écriture, j'ignore que j'écirai -- et non réécirai-- une seule et même histoire, celle d'Édith, violée par un autre, vingt autres. J'ignore qu'Édith cherchera, à travers mon «je» d'écriture, à faire entendre sa voix. Comme elle n'y parvient jamais vraiment, elle recommence, plus de vingt fois, se confrontant sans cesse à des voix qui l'habitent sans lui appartenir, jusqu'à ce qu'elle-même s'entende *voix première*. Et voici mon hypothèse d'entrée en fiction : nul n'accède au langage s'il n'a pas l'usage d'un imaginaire, car en dehors de celui-ci, point de salut, du moins en ce qui concerne cette écriture.

Édith, le personnage central de mes récits, préexistait déjà dans mon imaginaire, *avant* même que je m'abandonne à la lecture qui me l'a révélée : celle de L'avalée des avalés de Réjean Ducharme. Il suffisait simplement que ce «je», qui fut de toute pièce un deuxième personnage inventé par ma lecture, serve d'intermédiaire entre Bérénice Einberg (personnage central de L'avalée des avalés) et mon Édith, et que j'affronte la page blanche, ce qui, au début, n'allait pas de soi. Mais toutes les deux m'ont prise par la main, au lieu de m'abandonner. Ces personnages ne voulaient surtout pas que je les laisse tomber, Édith surtout. Sans la tyrannie d'Édith d'ailleurs, je n'aurais rien raconté, pas plus que je n'aurais fait une seule tentative de vie littéraire. Je ne me serais pas échinée à essayer de transposer l'imaginaire en langage et le langage en imaginaire, en essayant de les faire coïncider l'un à l'autre, ni de faire coïncider le résultat avec une réalité que je cherchais à exprimer : le viol de soi par l'autre. Je n'aurais pas, non plus, cherché à offrir cette rampe d'accès à Édith pour l'aider à *se faire être*, là où autrefois elle *s'était fait avoir*, ni à la troisième ni à la première personne du singulier, ni en poésie ni ailleurs. De même, sans elle, un certain «je», à la fois ou tour à tour narrateur, narrataire ou personnage, serait encore informe, voire aphasique. Mais voilà, la ténacité d'Édith m'a finalement convaincue que l'écriture n'était pas davantage un acte de trahison que de contrition. Aucune vie n'était une erreur, aucune ne réclamait le pardon. Écrire n'était qu'un effort pour faire coïncider la vie *réelle* avec celle qu'on dit imaginaire, sans réduire l'une à l'autre.

Deux personnages centraux, donc, Édith et un «je». Parfois, ces personnages se côtoient dans un même récit et parfois, ils existent l'un sans l'autre. Édith surtout apparaît, disparaît, reparaît, et ce, jusqu'au vingt-deuxième récit.

Pourtant, il y a un «gravissement» d'un récit à l'autre, une tension donnée par l'écriture, et qui menace d'apparition les personnages qui se partagent un seul événement, soit un viol à la fois physique et psychique.

Le premier mobile de l'écriture était de débrouiller les pistes entre l'imaginaire et le réel. Quelques noms de personnages ou de pseudonymes rendaient parfois l'écriture brouillonne. Édith n'était fidèle qu'à sa mémoire synopée. «Je» notais, je rédigeais, rien d'autre. Toutefois, l'une comme l'autre n'étions personne *avant* l'écriture, sinon d'obscures identités sans «appellation contrôlée», presque sans expression ni langage. Des pseudonymes même. Pourtant, je n'ai jamais rêvé d'être une auteure qui n'écrit pas. Longtemps, j'ai cherché une voix d'accès, que seule Édith a pu m'offrir, je m'en rends compte. Dans ce recueil de récits, à chaque phrase je renonce et je succombe à cette ultime tentation de «n'être», je fais le suprême effort de m'arracher à la perversité du néant, au chaos, celui qui m'a engendrée comme une autre, *avant* de me remettre mes «droits d'auteure». Écrire, c'est cela, sauver cette vie en soi et l'offrir comme une bouée à d'autres peut-être, qu'elle ne sauvera toutefois pas d'eux-mêmes. Écrire ne sauve personne. Car cette bouée-là ne possède qu'un seul pouvoir, celui de transformer à son tour en encre l'irrecevable, de le déposer entre les mains d'un receveur, plus ou moins universel celui-là, et qu'il devienne, du moins possiblement, un auteur de fiction à part entière, c'est-à-dire celui qui lit et celui qui récrit. Écrire, c'est parfois se laisser surgir des bégaiements de soi et du monde, de l'impersonnalité initiale et d'autres formes de censures qui l'ont suivie : pourquoi la vie serait-elle un tabou, dont il ne faudrait pas explorer les formes et le contenu de surcroît? C'est aussi fréquenter des lieux qui appartiennent au langage qui les détaillent, et dont l'imaginaire est la clé de déverrouillage. Mais l'imaginaire

est aussi le dépositaire, ou l'entrepôt d'autres niveaux de réalité, comme la mémoire et l'inconscient. Il paraît infiltré par l'inconscient et une certaine mémoire qui l'irrigue, lui apporte son eau et le renouvelle, ce qui permet sans cesse de le revisiter grâce à l'écriture. J'aime beaucoup cette notion que Le don des morts de Danièle Sallenave a porté à ma conscience d'écriture : la littérature nous invite à revisiter notre vie, assurait-elle. Cela offre aussi des références concrètes à l'écriture dont je me réclame et qui, enfin, constitue mon plus ancien fantasme. Déjà qu'à eux seuls, l'imaginaire et l'inconscient, ceux-là qui forment une mémoire, et même avant qu'un auteur apparaisse, sont de formidables encyclopédies du savoir intime, qui parfont nécessairement les connaissances générales qui nous sont offertes par le Petit Robert et d'autres acolytes. Ces instruments de travail, qu'ils relèvent de la science ou de la conscience, permettent l'ébauche de liens étroits entre sons et sens, entre expression et contenu, en somme entre «fictions et (d')autres réalités», comme l'indique le sous-titre donné à mon recueil de récits intitulé TIRER LA LANGUE.

3.3.1 Écriture et personnages

J'ignorais tout d'Édith. Lorsque je l'ai rencontrée, elle était déjà bien née, et articulée. Simplement, comme l'écriture était pour moi un fantasme, je l'avais occultée en même temps que le fantasme, sitôt après ma lecture du roman L'avalée des avalés, de Réjean Ducharme. Je n'avais pas besoin d'Édith, j'avais Bérénice, j'étais comblée, ravie. À mon tour d'être occultée par une autre.

J'ai eu un premier tête-à-tête avec Édith à seize ans, à la fin du sixième chapitre de L'avalée des avalés : «Mon coeur, je l'arrache, le jette dans le

fleuve.» (p.26). J'étais fébrile, de manière inhabituelle : j'étais heureuse. Au lieu de continuer à lire, j'ai saisi un crayon et un papier, et j'ai écrit : Édith, je m'appelle Édith, ma mère est un Chat Mort qui ... Et puis, je déchirai le papier en milliers de menus morceaux et, au lieu de courir au fleuve pour y jeter ces débris, j'ouvris la poitrine d'Édith afin d'y jeter mon coeur en pâture. Je ne le savais pas mais j'étais déjà en train d'écrire une histoire. Ce n'était, en fait, qu'une réalité transformée en langage, à peine une parabole revisitée par lui, rehaussée, de surcroît emportée par un imaginaire qui m'effrayait. J'étais bien loin des petites Clairette dociles de mes premiers livres. Mais il était trop tard pour revenir en arrière, j'évoluais déjà sous la tutelle d'Édith. À mon tour, je tirais la langue à «Chamomor». Je pris la main de Bérénice afin qu'elle ne lutte plus seule contre une naissance hostile. Je m'inscrivis comme une auteure dans cette fiction, exactement comme Réjean Ducharme avait dû s'inscrire sans s'immoler dans celle de Bérénice Einberg, *avant* même que celui-ci consente ou ne commette l'acte d'écriture qui allait, ma vie durant et fort secrètement, me mettre au monde sous pseudonyme : Bérénice Einberg. À la fin du roman, j'ai failli mourir, mais ce n'était pas la première fois que j'étais menacée de disparition. J'appartenais maintenant à quelqu'un qui était fort en gueule : je réfléchissais, je ressentais tout ce qui m'arrivait désormais à travers la bouche de son canon. J'appartenais à Bérénice, comme Édith, un jour, m'appartiendrait toute. Pour l'instant, quelqu'un venait de mettre le doigt sur mon point faible, mon fantasme, l'écriture, que j'ai aussitôt mise à l'index. L'environnement me préférait analphabète. Si L'avalée des avalés était un roman, alors ma vie était fictive. Cette constatation me troubla pour longtemps.

Tous les personnages de L'avalée des avalés habitaient désormais mon imaginaire, qui devenait une chose fantastique. J'avais dorénavant deux mo-

dèles «grandeur nature»et nécessaires à ma formation d'auteure : un père et une mère malléables à volonté, que je revisiterais le moment venu, de même qu'un troisième personnage inventé grâce à ma lecture. Édith ne s'assumait pas encore, mais j'étais patiente. Mais même «inassumée», Édith vivait avec grâce sous la tutelle de Bérénice une merveilleuse rébellion, qui ne ressemblait en rien à celle de Bérénice. Bérénice était explosive, possédait et manipulait le langage avec dextérité, ce qui lui offrait des issues de secours en abondance. Édith était implosive, et ne parlait pas plus que moi.

Édith était apparemment plus docile que l'autre. Seule sa première apparition dans ma vie fut exubérante. Ensuite et durant des années, elle tint sa langue, ne la donna jamais à aucun chat, qu'il fut mort ou vivant. Mais elle ne put jamais empêcher sa langue de tourner en rond autour de ces autres vies qu'une seule lui offrait, remettant le meilleur à plus tard : - Un jour, se répétait-elle, j'écrirai. Pour l'instant, elle faisait comme moi, et moi, j'enregistrais tout, la vie entière, chaque événement, chaque pensée, chaque émotion qui n'accédait à elle que changée en âne. Plus tard, quand j'ai abandonné Édith à l'écriture, je n'ai plus su démêler la mémoire réelle de la mémoire imaginaire, ni l'essentielle de l'accessoire : elles formaient un tout. Ces fibres étaient inextricablement liées, pour les besoins de la fiction, comme l'amour à la haine à l'intérieur d'une seule conscience, qui était aussi une planète monstre que je peinais de plus en plus à tenir d'aplomb sur mes épaules d'argile, ou sur mes genoux.

Un autre détail me semble important : quand Édith est née, elle avait sept ou huit ans (dans le récit La rupture). À la naissance, elle avait déjà perdu ses dents de lait et, avec elles, son enfance. Cela ne m'inquiéta pas. J'arrivais moi-même de nulle part, et je savais qu'on pouvait survivre sans lieu d'origine,

avec seulement des racines portatives. Je pouvais comprendre. Mais lorsqu'elle se mit à envahir mon corps comme s'il s'agissait de son territoire d'écriture, je me jetai un sort : - Si tu ne te retires pas immédiatement et si, à l'avenir, tu ne t'annonces pas *avant* d'entrer, je me tais pour toujours.

Je voulais bien lui servir d'encrier mais pas de bouche émissaire à travers laquelle elle pourrait venger son histoire. Nous signâmes ce pacte, qui fit de nous deux autorités complices plutôt qu'une seule et même personne. Un «je» naquit aussitôt, qui se révéla être le deuxième personnage d'écriture, une création d'Édith, son verbe fait chair. Les autres personnages du père et de la mère devinrent des identités soumises à la fiction, celle-ci étant désormais la réalité la plus vraie. Ce verbe fait chair, ce «je» interprétait et traduisait l'expérience que lui proposait Édith. Si Édith s'était présentée à moi comme un personnage en quête d'auteure, je n'avais toujours été qu'une narratrice en quête d'une réalité propre à l'écriture, offerte par elle et à travers laquelle je ne réclamaï rien de plus que mon droit d'aïnesse.

Je m'aperçus bientôt que je ne pouvais rien résumer, aucun récit. Seul l'ensemble importait, qui était déjà une synthèse de la plus grande vie, La vie immédiate, comme Paul Éluard avait titré un de ses recueils de poésie.

Édith m'avait choisie comme auteure. Je n'avais qu'à m'exécuter, main première dans ce nouveau rôle de biographe qui me captivait. J'abandonnai ma main à cette écriture d'occasion.

À travers l'écriture de ces vingt-trois récits, Édith m'a communiqué un état de grâce et de chair sans précédent dans aucune histoire. Une sorte d'impermanence qui va de soi à l'écriture, une manière de lire le monde en renvoyant à des codes grammaticaux qui n'avaient de désuets que la rigidité de

certaines règles dont ils étaient issus. Bien sûr, il ne s'agissait pas de tout contester, tout déconstruire; ce qui existait présentait des repères appréciables, fort secourables de surcroît, mais ces codes ne représentaient plus des réalités inflexibles et permettaient désormais d'explorer une syntaxe autrement personnelle. Cette grammaire du monde, forcément issue de celle reçue en héritage, celle de la mère, a ceci de particulier : elle m'accroît avec l'usage, de même qu'elle donne à Édith une manière d'aimer jusqu'aux personnes qu'elle contestera toujours, dans l'écriture comme ailleurs. Je n'ai fait que donner une forme à cette voix d'accès au monde, que proposer une syntaxe gravitationnelle à Édith qui tentait de s'élever toute seule, en se proposant comme modèle de son propre imaginaire. Et en renvoyant les autres à leurs miroirs magnifiques.

3.3.2 Du viol d'Édith, mises en scènes

Deux personnages donc : Édith, qui se distingua la première et qui initia la formation d'un «je» à la fois narrataire et narrateur, créant ainsi le seul être capable de lui offrir un accès direct au langage. Ces deux personnages vivent, écrivent sous la tutelle de l'un et de l'autre : l'un est la voix de l'autre qui lui prête une réalité virtuelle, de même qu'il se présente main première, et l'autre est la vérité du premier, sans laquelle il n'existerait pas. Le «je» ouvrit la main, pour raconter l'histoire de l'autre à qui on ouvrit de force le corps. Ainsi, ce corps d'écriture qui semblait fictif à l'un, à l'autre paraissait réel.

«Je» commençai à écrire, une phrase à la fois, ce qui ne tarda pas à rétablir un désordre à travers lequel la population entière cherchait à se définir : cinq milliards et demi de voix d'accès à soi, autant de défis à l'autre, de non-sens apparent. De toute évidence, l'imaginaire était surpeuplé, et «je» voulus

me retirer *avant* de perdre ce qu'il me restait d'inconscience, et qui, avouons-le, aidait à survivre. Mais Édith ne toléra aucune excuse : j'avais accepté d'être son support vocal, je n'avais plus qu'à me commettre sans trop intervenir dans ses récits. Notre pacte était signé, je n'avais plus qu'à exécuter mon rôle de biographe : «La vie intime, me rabâcha-t-elle, n'est en rien aussi personnelle qu'on le prétend en général. Je ne suis pas la première personne violée de l'histoire de l'humanité, du moins si tu fais de moi un personnage à qui cette expérience a tout donné. Une vie, une écriture, des livres.»

Édith avait perdu sa virginité morale en premier, c'est-à-dire en lisant L'avalée des avalés. Mais l'auteur ne fut pas accusé. Ce n'est qu'ensuite qu'elle fut violée dans son corps. Mais ce corps qu'elle avait ne la définissait pas plus qu'il ne la comblait : elle n'y avait jamais tenu *avant*. *Avant*, sa vie était ailleurs. À partir des matériaux qu'elle me confiait, il appartenait à ce «je» d'en découvrir le lieu, l'appartenance. J'hésitais. Son intensité m'effrayait autant qu'elle me captivait, et ce, depuis les premiers mots qu'elle avait déposés sur le dur de ma langue.

Édith est la mère porteuse de l'événement central de ce recueil, qui est un viol corps et âme, et que l'écriture tente de sauver des ruines de l'oubli. Ce viol est décrit dans plusieurs récits et revêt plusieurs formes d'impressions, faute d'en trouver l'expression exacte. Ce deuxième personnage, ce «je» bute sur le lexique, la syntaxe et la grammaire, qui contiennent tout, mais à l'état brut seulement. Seuls les sens connotés et la poésie des phrases -- jamais la musique, Édith n'aime pas la musique sans les mots --, pourront restaurer son histoire, appartenir à sa grammaire intime. À seize ans, elle connaissait Brel par corps, elle apprivoisait la poésie d'Aragon, grâce à Jean Ferrat. Quand elle l'entendit chanter Aragon pour la première fois, un réel «Ferrat-de-marée»

déferla en elle, emportant tout, son viol et les restes pour toujours. C'est ce qu'elle croyait, *avant* cette remontée d'un goût âcre dans la gorge. Pour l'instant, cette poésie chantée, c'était quelqu'un qui lui parlait en direct, sans lui reprocher d'avoir vécu. Une vraie crue des mots, une cure de jeunesse et l'espérance, voilà ce que lui apportaient les chansonniers. Elle sut alors qu'elle écrirait. Quand elle serait grande, elle saurait par quoi commencer.

Brel et Ferrat, accompagnés à la littérature par Ducharme, m'ont communiqué un rythme, le mien, mais qui était inaudible *avant* de rencontrer Édith qui avait ses propres raisons de désirer écrire. Eux seuls me consolait en m'offrant un langage à la fois rebelle mais amoureux, qui ne m'était en rien étranger, un langage qui s'élevait plus haut que la langue maternelle, au-dessus de la majorité à laquelle il appartenait pourtant. Ce langage m'élevait secrètement à ma propre auteure, à la hauteur de ce «moi» d'écriture, qui serait aussi l'auteure de ses visions : -«Chamomor», hurlait Bérénice à sa mère. J'eus une première extase, qui fut le premier secret d'une fille envers sa mère. Je reconnus sur-le-champ l'existence d'une vie subjective, plus grande que l'autre mais moins populaire, d'une vie imaginaire intense, malgré le fait qu'elle ne pouvait s'articuler que dans l'ombre des autres. Cette vie devint un incubateur artificiel. L'autre naissance, la première, rouge sur draps blancs, était le témoignage incontestable de la mort *avant* la vie, qui allait favoriser la rencontre de deux personnages qui rêvaient d'écriture. Personne ne naissait autrement, ni les légendes ni les fictions, ni la conscience d'exister.

Édith insistait pour que je raconte ce viol. C'était ce qui lui avait donné un corps, devait-il lui être donné sans son consentement. Elle ne voulait pas du poème que j'avais écrit pour elle et pour corroborer l'événement. Sa mémoire physique suffisait, selon elle, à l'*avènement* du langage que je devais lui offrir,

non pas tel quel mais transformé. J'en fis quand même à ma tête et lui exposai mon point de vue : après tout, «j»'étais celle qui écrivait et devait la libérer de cette sorte d'analphabétisme de la conscience dont elle souffrait depuis l'événement. C'était ainsi que je percevais mon rôle, et celui-ci n'avait rien à voir avec la soumission à une deuxième personne. Le «je» qui écrivait ne pouvait pas, à son tour, devenir un objet dépossédé de lui-même entre les mains d'un autre. Moi aussi, lui dis-je, j'ai vécu, et suffisamment pour avoir appris à nommer les choses par leur nom. J'élaborerais les sous-entendus plus tard, de même que je ferais éclater son cri à grandeur de page, si c'était cela qu'elle voulait encore le moment venu. Elle accepta, et je fis de ces quelques vers un poème d'entrée dans la fiction de sa vie. La poésie me venait de ma passion pour les raccourcis.

VIOL

Partout ce sexe
planté dans la mémoire

le couteau à deux lames sous la gorge vive
et le reste du coeur
ce syntagme du corps à jamais fictif

un autre accident de la culture
une vie en soi sale et muette

Ce poème, lui expliquais-je, est une grande tentative de vie. Je pourrais te refuser ce miroir. Je pourrais t'assassiner une seconde fois avec cette

arme que je possède et qui est le legs de mon père, ce langage, ce crayon, ce sixième doigt comme un sixième sens, le plus intuitif, le plus branché. Mais je préfère encore essayer d'écrire, afin que nous soit peut-être donné ce que ni toi ni moi n'imaginons, une main tendue, par exemple, entre soi et le monde.

Quelques émois plus tard, elle m'attendait, portant le petit Robert dans ses bras. Quand je l'aperçus, serrant un paquet de langes contre son coeur, je ne me défilai pas par l'issue de secours. Je sus qu'elle était prête à affronter la *vraie* vie, celle que la littérature, ou l'écriture, permet de visiter. La naissance du petit Robert lui communiquait cette énergie. Elle veillait sur lui nuit et jour, elle s'accrochait à ce détail qui n'en était pas un, tellement elle craignait qu'il ne meure aussitôt né, du syndrome de mort subite.

Au début, le petit Robert dormait beaucoup, installé au milieu de notre table de travail. Son sommeil nous laissait du temps pour parler, écrire de premiers jets : Édith griffonnait des fictions, moi, des poèmes, que nous nous lisions ensuite à voix haute. Au bout de quelques heures, son beau phénix de chair, son verbe de feu, comme elle l'appelait, se réveillait. Nous le prenions tour à tour dans nos bras. Édith lui donnait le sein, ensuite je lui faisais passer ses rots et il se rendormait. Je devins sa seconde nourrice lorsqu'il atteignit l'âge de six mois et qu'Édith le sevrà. Je pris la relève. Il devenait gourmand en vieillissant, et plus exigeant. Nous devions le consulter dès son premier cri. Il se développait, gagnait en sens ce qu'il prenait en poids dans nos vies. Nous finîmes par oublier qu'il était le fruit d'un viol impardonnable, comme le sont tous les viols, réels ou imaginaires. Nous nous mîmes à l'aimer pour lui-même, en dehors du père, comme une personne neuve, unique, ayant une conscience différente de la nôtre, plus rationnelle mais sans être objective : moins violée sans doute. En réalité, la conscience du petit Robert dé-

cuplait la nôtre. L'affection qu'à notre manière nous lui témoignions, les émotions dont nous l'investissions garantissaient son autonomie : l'une et l'autre existions aussi sûrement que lui. Seuls nos repères différaient. Nous étions tous les trois des sujets à part entière.

Ce fut le vrai début de notre connivence littéraire. J'étais maintenant devenue une auteure en quête du personnage d'Édith, qui était à la fois le prétexte et le texte lui-même, le contenu et la forme qui adviendraient. Fantastiquement inscrite dans mon imaginaire et après m'avoir insufflée le désir d'assurer la garde du petit Robert, Édith me le confia, s'installa elle-même dans l'écriture et prit ainsi quelques «moi(s)» bien mérités de congé de maternité.

À la suite du viol d'Édith, pour qui, maintenant, seul l'enfant importait (elle me prévint dès le début qu'elle ne me parlerait jamais du violeur, ce père anonyme, cet homme qu'elle avait aimé comme personne, et qui faisait désormais partie de sa préhistoire, et je ne la questionnai jamais), la page blanche devint un lieu habitable, qui sauva mon écriture de la perte et de l'ennui. L'écriture devint dès lors une respiration, un troisième mouvement, global celui-là, qui faisait suite à l'expiration première, puis au sentiment d'inspiration, et encore celui d'être aspirée par tout ce qui s'ensuivit. Mon souffle s'allongea, mes phrases aussi. Je recourais plus volontiers à l'usage d'une ponctuation conventionnelle et à d'autres phénomènes grammaticaux, repères sans lesquels je n'aurais rien pu raconter de manière lisible, aucune histoire. Le petit Robert secourait mon lexique et traduisait en langage moins obscur les émotions dont je lui confiais à mon tour la garde, ou la sauvegarde, de même que la mise en forme de l'expression. À travers lui, j'élargissais à la fois mon vocabulaire et mon imaginaire. Les mots papa et maman faisaient moins mal et

furent en quelque sorte réhabilités. Bien que je n'ais jamais utilisé ces vocables ou ces concepts en dehors de l'écriture de fiction, j'en reconnaissais leur pertinence historique. Ils alourdissaient ma syntaxe et cela me convenait, de même qu'ils subvenaient à mon besoin de décrypter certaines réalités plus abstraites ou confuses, la vie de famille, par exemple, et en suggérer d'autres qui, à leur tour, guideraient l'expression de ce qui cherchait à s'exprimer. Tous les mots, je le percevais, portaient des doublures sémantiques, des dessous intimes, qui étaient tout, sauf des limites, et je les acceptais en langeant le petit Robert, ce si beau présent offert par la vie grâce à l'expérience qu'Édith partageait avec moi. Cette tête qu'avait le petit Robert, ce poids de chair vive entre mes mains, cette encyclopédie de l'histoire humaine qu'il représentait, contenait à peu près toutes les réalités auxquelles on avait donné un nom jusqu'ici, et cela mit un terme à mon isolement. Cette fois, je rentrai chez moi sans oeilères ni drapeau blanc, prête à risquer une parole d'auteure, comme on dit une parole d'honneur, la seule susceptible d'honorer la vie. Je n'élevai cette parole contre aucune autre, j'assumais sa part de fiction et d'autres réalités, comme j'en avais assumé secrètement nombre d'autres, *avant* ce viol qu'Édith m'a raconté et qui est le coeur de son identité.

Désormais, j'abordai le lexique avec les premiers mots qui viennent à la bouche des enfants, maman, papa; suivirent le elle et le il, l'impersonnel *avant* le personnel; le maternel et le masculin, l'émasculé parfois, l'excision psychique souvent, tout ce qui ne va pas de soi en premier; les minorités pronominales aux foules confrontées, tout cela qui suggérait un sens à la différence. Ensuite, une certaine Édith subvint à mon «je» défendant, défendu, *avant* que ne naisse le petit Robert avec toutes ses dents, ce qui n'était un secret pour

personne mis à part moi. Dès son premier «je», il tira la langue de tous ceux qui le chatouillaient.

3.3.2 Écriture et récits

[...] je me suis, dans une certaine mesure, astreinte à briser tous les moules et à trouver une nouvelle manière d'être, c'est-à-dire d'expression, pour tout ce que je sens et ce que je pense.

Virginia WOOLF

Enfin, c'est extrêmement intéressant, bien sûr, d'avoir à compter sur autant de «moi» différents.

Ibid.

Je voudrais vous parler de quelques récits, parmi les vingt-trois qui constituent ce recueil intitulé TIRER LA LANGUE, fictions et autres réalités. Tous sont cependant solidaires les uns des autres, interreliés dans l'imaginaire non linéaire d'Édith et du «je», qui est, je le répète, tantôt narrateur ou narrataire, tantôt personnage.

Dans ce recueil sont retracés et restaurés quelques dialectes d'anciens testaments (l'héritage personnel et l'autre, celui qui pèse sur l'histoire de l'humanité), et je les restaure un à un, grâce à l'écriture. Je me surprends à raconter des histoires, à éviter les raccourcis de la phrase, à risquer la débauche d'une parole. Un mot en suscite un autre; une phrase, un récit, d'autres. Je deviens une auteure, je n'ai plus besoin de me rêver. Il n'est pas question de me dérober devant l'écriture et ses nombreuses difficultés d'expression, «je»

désire. En fait, un «je» s'ébroue, se dépêtre de la connaissance des autres, de leurs discours. Celui qui parle est le sujet, l'objet et le projet d'écriture. Ceux-ci ne sont possibles qu'en rapport avec d'autres du même acabit. Mais ces autres n'ont pas toute la parole. Sans doute s'agit-il de troquer un certain lexique du désastre, celui d'avant l'écriture mais qui l'a aussi constituée, permise, contre une syntaxe plus perversie encore, plus justement articulée, à la fois instinctive et intuitive, en tout cas volontaire. Une syntaxe qui cherche plutôt à investir, voire à assumer la part d'ombres et de révélations qu'elle suppose entre la page blanche d'écriture et la marge. Je ne pouvais plus tout inscrire dans la marge, comme je le faisais si facilement lorsque j'écrivais de la poésie. Ici, la syntaxe favorise l'émergence d'un sujet «je», qui représente aussi un objet et un projet d'écriture, en «voix» de se séparer des autres, de prendre possession de lui-même, et qui, se séparant, tente un ultime rapprochement : il devient un substantif, une substance, l'objet de son propre récit. Chaque fois que ce je se subtilise, ou se distingue, il découvre une quantité phénoménale de liens aux autres, qui deviennent favorables à l'écriture, qui, elle, offre une occasion de plus de s'en séparer. Car cette écriture porte en son flanc une déchirure, de même qu'une quantité proverbiale d'attaches, de liaisons agrammaticales, toutes modifiables à volonté : c'est là son privilège. Maman, papa, ces vocables ne privent plus autant de soi. Un «je» prévient quelques intrus, et devient sa propre autorité. Finalement, j'écris, c'est le seul ciel que je connaisse. Le seul parent.

J'aborde donc les quelques récits suivants, mais toujours dans leurs relations aux autres : La rupture, qui est le récit d'entrée en fiction; Mémoire contrebande et L'isolée vive, qui reprennent en sens inverse la problématique du premier récit, et consomme le viol; Miroir de chambre, qui propose un rituel

d'initiation à soi, de même qu'une tentative de résurrection à la première personne du singulier (renaître de ses sens). Le dernier récit, Blanc d'encre mémoire, est, quant à lui, un poème d'entrée dans la vie, une sorte de marche funèbre inversée, ou de noce intime avec soi et tous les autres; une noce d'hôtes à travers laquelle celui qui reçoit est aussi celui qui est reçu comme un sujet à part entière, inviolable de surcroît : aucune vie n'est offerte en sacrifice. Ce récit-poème forme, et fonde, la seconde partie du recueil, elle-même sémantiquement fécondée par les vingt-deux premiers récits, et il investit, dans sa structure même, l'autorité du sujet qui devient la seule autorité souhaitable.

À travers l'expression de chacun de ces récits qui vont de soi, s'écoulent de source, «je me suis [...] astreinte à briser tous les moules et à trouver une nouvelle manière d'être [...]». «Car, poursuit Virginia Woolf dans son roman Mrs. Dalloway, il n'y a qu'une chose qui vaille la peine d'être dite : ce que l'on sent». Tout ce qui n'a pas été exprimé par soi reste à exprimer, je n'en démords pas. L'expression de soi est sans limite et sans cesse renouvelable. J'imagine sans problème cinq milliards et quelques individus qui, au lieu de se taire et d'endurer l'inendurable condition humaine, font l'effort de réduire cette sentence à une voix que chacun prendrait à sa charge. Chaque personne ressent la vie de manière unique. Toutes les expériences sont uniques, toutes les interprétations et toutes les traductions en langage. L'enjeu pour celui qui écrit, l'ai-je déjà suggéré, est de tenter de rejoindre en chaque personne la part d'imaginaire, qui est le seul terrain possible d'entente, *avant* de l'interpréter et de la traduire à travers une forme de fiction appropriée, dût-elle être autobiographique. Je n'ai aucun préjugé contre l'imagination personnelle. Cette imagination est un atout. Car je prétends que toute écriture prend en charge, consciemment ou non, sa part intime d'autobiographie.

Dès la première écriture de La rupture, je revisitais ce modèle d'un père et d'une mère pas comme les autres, comme ils le sont tous, et j'ai senti que quelque chose voulait apparaître : «ça» voulait exprimer le non-sens apparent de ce modèle. Alors j'ai pris «sur moi» de mettre «ça» en mots, cet imaginaire qui imprégnait en quelque sorte le «vécu» de l'écriture, c'est-à-dire du langage. Je cherchais une expression qui, elle, n'allait pas de soi : je pourrais parler longtemps de la difficulté d'écrire sur l'écriture elle-même, mais aussi du plaisir que j'ai eu à créer de petites apocalypses sur papier. À travers l'exploration de ces petites apocalypses, j'ai voulu exorciser une certaine mémoire d'avance «noire de monde», au lieu de l'exciser encore une fois et à jamais, en la privant de ses meilleurs atouts. Dès La rupture, j'ai voulu réhabiliter certains mots sur le dru de ma langue, les sens propres et figurés emmêlés. Déjà dans ce récit, Édith, bien qu'elle ne soit pas nommée, est *n'importe qui*. Son «je» ne lui revient pas, n'appartient qu'à son écriture, de même que ses deux premiers mots à la bouche, à savoir les mots maman et papa, qui avaient été mis à l'index dans la mesure où ils ne lui apportaient aucun secours. C'était avant l'écriture. Avant l'écriture, la mère possédait la loi, le père était, ou infantilisé, ou occulté, la fille dépossédée de l'amour de l'un et de l'autre comme de son propre rapport à elle-même, presque réduite à l'état d'objet violable par tout autre, sans nom et sans centre de gravité personnels. Récupérés par ce premier récit, ces mots en ont plus tard rappelés d'autres à l'ordre de soi, des mots qu'elle arriverait à définir le moment venu. Bien sûr, il lui reste une certaine nostalgie quant à l'utilisation de ces deux vocables. L'usage de sa vie dépend toutefois de cette vérité regardée en face dès l'ébauche du recueil. Tout recommence sans cesse avec ces deux êtres imaginaires, du moins dans quelques récits à travers lesquels ils deviennent des

modèles revisités par l'écriture, presque «déviolés» par elle, rehaussés même, des personnages parfois plus grands que nature, c'est-à-dire dénaturés.

Plus tard, comme Édith, un «je» présente aussi un «visage avec deux blessures / au milieu» (récit «Blanc d'encre mémoire»), que rien ni personne ne parviennent à panser. Ces blessures constituent l'essentiel de mon langage héréditaire d'auteure, et tant pis si l'on me juge sur la qualité de ce langage. Je n'en ai point (eu) d'autre en ce qui concerne l'écriture de ce recueil. À travers Édith, ce sont elles qui m'ont conduite de la chambre froide des amants à un berceau imaginaire, et de ce berceau à une vie d'auteure de «fictions et d'autres réalités», comme l'indique le sous-titre donné au recueil. À chaque récit, Édith m'a entraînée dehors, au-delà de ce qui se cherche une expression, prendre l'air, prendre l'autre, le pouls d'un tiers-monde sans lequel aucun «je» ne saurait ni exister ni faire exister. Désormais, comme le propose la dernière assertion de ce recueil, qui n'est ni absolument vraie ni étrangère au processus de l'écriture de chacun de ces récits, «la vie intime est sans appel à tous». Alors écrivons, écrivons, faisons au moins le merveilleux et réel effort d'écrire si nous voulons survivre à l'état brut de notre naissance.

«Enfin, comme le suggère Virginia Woolf, c'est extrêmement intéressant, bien sûr, d'avoir à compter sur autant de «moi» différents.» Des «moi» inconnus auxquels la fiction semble imposer un vécu, et d'autres, à découvert, qui ne sont une fiction pour personne. Ceux-ci sont d'intraitables héroïnophobes. Dans ce recueil, il n'y a pas de héros, pas d'héroïne. Il n'y a que des personnages bousculés par la vie qu'ils voient s'agiter autour d'eux, que des êtres en quête d'une voix à leur hauteur, voix qui ne sacrifie ni le meilleur ni le livre auxquels ils appartiennent depuis toujours, *avant* même que quiconque se reconnaisse des «droits d'auteur».

De manière plus spécifique, ces récits s'élaborent autour de deux personnages également violés dans leur essence, qui sont la dérive de l'un et de l'autre : Édith et un «je» de toute pièce inventé par elle, que l'écriture a fait sortir de l'ombre. Ils n'existent que dans leurs rapports mutuels. Tantôt Édith est la narratrice et tantôt elle se définit par l'intermédiaire d'un «je» qui assure la narration du récit, et s'exerce autour d'un seul événement de langage, un viol d'identité. Il arrive aussi à Édith de tenir d'autres rôles. Dans Extrait du journal d'un sans-abri, par exemple, elle sert d'intermédiaire entre la mère et l'enfant (Jean-Jacques) à qui est offerte une poupée en remplacement du père, poupée qui est plus tard enterrée par l'enfant qui refuse toutes les figures de remplacement : rien ne remplace rien.

Une certaine quête du père traverse ainsi l'écriture de ce recueil, père à jamais introuvable, d'avance disqualifié par la mère. Nul sauveur ne viendra sauver personne, mais la quête elle-même fait exister. Pour Édith, il s'agit finalement d'une quête de soi définie par l'absence du père. Au bout du «conte», elle ne trouvera personne, si ce n'est elle-même : un certain «je» autrefois disloqué, repéré grâce à l'écriture, aux petits mots blancs ou rouges semés ça et là dans les récits, lui ont permis de retrouver un chemin, une voix, une vérité, et voire une réalité. C'est d'ailleurs ce que raconte «Blanc d'encre mémoire», qui offre à Édith une signature, c'est-à-dire une écriture noir sur blanc.

Pour l'instant, voici Édith réduite à quelques taches d'encre, à l'état d'objet vivant non identifié, une espèce d'«OVNI» en perpétuelle dérive d'identité dans l'antre-regard des deux autres, de ces pères et de ces mères qui lui furent prêtés par l'écriture. Elle dérive, mais sans jamais fermer les yeux, ni devant ce père impuissant de «La rupture» ni devant cette mère apparemment toute-puissante qui leur dicte, à tous deux et en les isolant l'une de

l'autre, les comportements narratifs qui doivent assurer leur survie. De toute évidence et dès ce premier récit, les sorts sont jetés par la mère : le père choisit de se ranger de son côté et abandonne sa fille. L'abandonnant, il établit des liens secrets de connivence avec l'Autre, la mère de l'enfant, celle qui détient la Loi. Édith s'efface et se soumet sans mot dire à cette inévitable dictature. En réalité, elle s'y soumettra jusqu'au récit «Miroir de chambre». Ce récit lui propose un rituel d'initiation, à travers lequel sa mère se voit imaginativement obligée de l'initier au «je» de l'amour de soi d'abord. Dans le parcours entre ces deux récits, soit entre «La rupture» (premier récit) et «Miroir de chambre» (dix-septième récit), elle aussi se rallie à l'alphabet de sa mère, ne cherchant qu'à sauver sa langue et sa peau. À sept ou huit ans, de même que le mentionne «La rupture», elle commence aussi à réfléchir rétroactivement par elle-même, après s'être réfléchie et séparée en deux, afin de ne pas perdre l'imparfait amour de l'un et de l'autre. Elle se sépare de la seule manière possible, en renonçant à elle-même, dès qu'elle s'aperçoit qu'aucun des deux ne lui offre un miroir à travers lequel prendre corps. Elle est l'unique miroir dont ils ont besoin, sa vie en dépend. Elle saisit, inconsciemment *avant* l'écriture, que sa sauvegarde dépend de la qualité des reflets qu'elle renvoie à ses géniteurs et de sa qualité à elle d'absorption des images : Édith n'a accès à aucun miroir, elle est le miroir de tout Autre, grand ou petit. Aucune grimace n'est acceptée, interdit de «tirer la langue», même par derrière. Dès ce premier récit, et vingt-deux récits durant, les regards de ce père et de cette mère (que d'autres personnages dans certains textes occultent, dont Madame Térésa, dans le récit du même nom, et Mère Matraque dans le récit «Les apparences et les restes») deviennent pour Édith la seule grammaire possible, un immense laboratoire d'écriture clandestin qu'aucune formule ne révèle à la lumière du jour.

«La rupture» s'avérait prémonitoire de l'ensemble des récits, puisqu'il permettait l'écriture et sa mise en abîme, de même que la défection des modèles (et jamais la réfection), tout cela qui en a pourtant permis l'exploration et l'explosion. Dans ce recueil, tous les modèles sont abolis, définitivement : aucun ne survit à l'écriture, qui ne propose ni héros ni héroïne de remplacement. C'est cela qui mène à «Blanc d'encre mémoire», écrit beaucoup plus tard : chacun doit assumer son hérité et tous les viols de soi dont il a pu être l'objet. Ne subsiste alors qu'un antihéros ou héroïne, un «je» qui n'appartient qu'à soi, comme à tout autre. En même temps qu'un récit de naissance, «La rupture» raconte le premier échec amoureux, qui consomme tous les autres à rebours, *avant* qu'ils ne parviennent à une maturité d'écriture : «[...] seuls les prénoms changent, qui n'offrent (jamais) un abri, ou un alibi suffisant», propose la narratrice dès son entrée en fiction.

Mis à part la solitude, aucune vérité ne survivra à cette écriture, ni à l'amour de soi ni à l'amour des autres, aucune religion, aucune grammaire ni aucune institution formelle. Durant ce parcours, un «je» d'auteure tend à s'autoformer, qui n'utilisera désormais les codes académiques que pour se rassembler lui-même, s'assumer *avant* de se relier aux autres. Ce «je» narrataire, présent dans les récits, existait toutefois déjà dans ma poésie. Sur la quatrième de couverture de mon premier recueil publié en 1990, Je n'écris plus, ces quelques vers en témoignent : «[...] je fais de la solitude / le premier encier / du monde».

C'est ce que propose à la lecture le troisième récit «L'absence était divine», et qu'évoquait déjà les premiers : le «je» qui écrit est un «laissé-pour-comte», un «isolé vi(f)», qui est le titre d'un récit ultérieur, soit le douzième. Au début, ce bât blesse le regard porté sur la chose. Ensuite, m'abandonnant à

l'écriture, toutes les extases textuelles sont appréciables. Plus «ça» écrit, plus l'écriture prend «surmoi» et plus Édith prend possession de son histoire, contre la dépossession elle-même.

Avec «La chambre où j'attends» (le quatrième récit), et bien qu'Édith n'apparaisse pas encore clairement, un «je» se destine à la rencontre, une minuscule voix, à peine perceptible dans une tête d'enfant : « Et moi? » Mais ce moi ne réussit pas à retenir la mère, il est plutôt retenu par elle. La mère s'éloigne depuis toujours, abandonnant chaque fois les restes du monde à la garde de l'enfant. Dès le récit suivant, cette petite voix n'appartient à personne et elle se perd au bout d'une ligne téléphonique, comme une conscience en état de choc, et raccroche après avoir murmuré un faible «c'est personne». «Le fil conducteur» s'avère une seconde tentative, prononcée à la première personne celle-là : «je», ce personnage, veut rencontrer quelqu'un, se raconter, sortir de son isolement, mais c'est aussi une tentative qui s'avorte elle-même finalement : les voix des répondants ont beau être celles de psychologues, il n'y a que soi pour prêter attention à soi. Et la seule chose qui se pratique sans nul besoin de la présence physique de quelqu'un, c'est l'écriture. Édith apparaît en chair et en voix dans un récit suivant, «Enfances cimetières», qui examine toutes sortes de scénarios. Ces mises en scènes le plus souvent malhabiles sont autant de premiers lieux de naissance à l'écriture, à une parole. Elles abolissent tout, même le temps et l'espace : la mémoire est sans temps, ou intemporelle, qui ne retient que l'émotion qui l'a vue naître en lui offrant un accès à la réalité. À travers ce texte, curieusement, poèmes et récits se chevauchent, se complètent. La poésie élève l'imaginaire jusqu'à la formule, ce que le récit élabore comme une parole qui ne se suffit pas encore, pas plus qu'elle ne suffit à l'économie du texte.

Édith prend définitivement corps avec le récit, «Enfances, cimetières», qui ajoute sa différence au ton des récits précédents et oriente davantage ceux qui lui succèdent. Tout est entré en elle par les yeux, et les événements continuent de s'appeler les uns les autres, qui bousculent la linéarité de ce qui se raconte, et de ce qui est raconté par en dessous. Édith et «je» sommes désormais soumises à la perspicacité de la page blanche. Par elle, nous avons de vraies mains d'auteurs. L'écriture que nous pratiquons leur donne forme. D'un matin à l'autre et pour toujours, nous le percevons, nous appartenons à la page devant notre regard étalée. Nous dépendons de son intelligence qui fonctionne en quinconce, qui puise où elle veut ses matériaux d'écriture, qui les transforme autant qu'elle peut. Le temps passe depuis que nous écrivons, et peu importe comment il passe d'une page à l'autre, d'un récit à un poème, d'un lieu réel à un lieu imaginaire, c'est-à-dire plus réel que nature, délinéarisé, comme l'est toute vie quand elle relève davantage d'une géographie intérieure que désuète, voire arbitraire.

Avec ce huitième récit, l'écriture devient en effet une installation et entre dans sa propre définition, ou réalisation : une thématique s'installe (le viol), elle-même liée à une problématique qui se résume à une quête de soi comme sujet, à un jeu d'auteurs remis en scène, autant de «je» et d'autres qui proposent une relecture des premiers récits. Car dès les premiers récits, l'écriture offre des issues lexicales abondantes, une syntaxe syncopée qui provoque et qui, sans entraîner qui que ce soit dans sa chute, tire au moins la langue. Entre mes mains auxquelles furent confiées *la fiction et rien d'autre*, Édith devient un sujet et un objet à décrypter, et que je décrypte sans support autre que grammatical et imaginaire, ce que j'appelle, dans «Blanc d'encre mémoire», «une ligne de vie vertébrale».

3.3.4 Jouir de «moi différents»

J'écris, je visite des lieux virtuels de langage, à travers lesquels se racontent, se laissent raconter autant de «moi différents». J'avais envie d'avoir tous les mots à la main, de visiter des «je» fictifs et réels, de raconter des histoires qui n'endormiraient personne. La majorité de ces histoires se déploient sous l'égide d'un sujet problématique d'écriture, qui défend aussi le «je» agissant comme le seul protagoniste et représentant de la quête qu'aucune expression de soi ne saurait sacrifier.

«Mémoire contrebande» et «L'isolée vive» retracent l'imaginaire subjectif et ontologique d'un viol de soi sans précédent dans l'histoire de l'écriture. À travers ce viol, l'humanité entière est réduite à l'état d'objet vivant non identifié (espèce d'OVNI à la dérive entre tous les autres regards), à la détresse qui s'ensuit et que seule l'écriture pouvait restaurer, ressusciter. Seule l'écriture, seule la poésie et seule la solitude lui permettent d'exister. Mais la poésie ne représentait pas un avantage social pour Édith, en ce sens que personne *avant moi* ne lui avait offert un lexique d'accompagnement, une voix à sa hauteur. J'ai moi-même dû me débrouiller avec celui que je cachais sous mes couvertures et dont, plus tard, quand ils ont su que j'écrivais, les violeurs ont cherché à s'emparer. Définitivement, les violeurs cherchaient à s'emparer de tout ce qui ne leur appartenait pas. Mais le viol, aussi paradoxal cela puisse sembler à première vue, est le seul acte qui peut sauver la vie du violeur et du violé. Tout risque sans cesse de nous violenter, le désir d'un autre, sa fragilité et sa toute-puissance.

Le récit «Miroir de chambre» tente de répondre aux récits précédents : Édith essaie ici de se «déviolier». Après avoir quitté les siens, sa mère surtout,

qui l'avait déjà privée de son père, elle emménage dans une autre vie, s'installe dans un petit trois pièces, qu'elle espère plus tranquille. Mais sa mère ne la quitte pas, qui est maintenant devenue un personnage intérieur, une introjection, qui se manifeste aux pires moments, sans son consentement. Comme d'habitude. Toutefois, décidée à l'affronter, Édith s'initie à elle-même, se donne un corps, explore sa langue intime avec les rudiments de la langue de l'autre, puis chasse sa mère.

«J'ai toujours besoin de mes yeux dans les situations d'urgence», affirme Édith. Son histoire m'a construit un imaginaire semblable au sien, mais je me suis donné une mémoire de chambre différente, afin de remplacer l'inconsciente. J'en ai interprété et traduit quelques fragments en histoires racontables, et sans doute moins illisibles par des tiers. Notre écriture est devenue ce chemin de traverse, ce second regard, le plus perçant des deux. À la suite de son insertion dans ma vie d'auteure, je possédais désormais les outils nécessaires à la codification d'un «je». «Pour écrire, affirme Élie Wiesel dans Tous les fleuves vont à la mer (p.458), on descend dans les profondeurs insondables de l'être. Écrire tient du mystère. Entre deux mots, l'espace est plus grand qu'entre le ciel et la terre. Pour le franchir, on ferme les yeux et on saute.» Et la voici ma géographie de l'écriture, qui contient tous les paysages, tous les visages nécessaires à sa formation, son expression.

Moi, Hélène B., j'ai alors vraiment fermé les yeux, et plongé tête première dans l'encrier. Le petit Robert ne me quittait plus, qui me rappelait à l'ordre quand je dérapais trop. Entre deux mots, j'ai choisi le pire, le plus difficile à exprimer, le «je», c'est-à-dire le seul vocable qui témoignait de lui-même d'un corps d'écriture. L'utiliser était une question de vie pendant la vie. Munie d'un regard naïf d'écolière, regard sans lequel je n'aurais rien écrit, d'un crayon à

mines H.B. et de ce seul prénom, «je», ou Édith, peu importait, je cessais magiquement d'être assujettie comme un autre, un futur violeur peut-être, à des désirs qui, même s'ils m'étaient familiers, ne m'appartenaient pas vraiment : ils étaient une déviation de tout ce qui n'avait pas trouvé la grâce d'une expression. Noire d'encre de la tête aux pieds, «j'» ai téléphoné à ma mère :

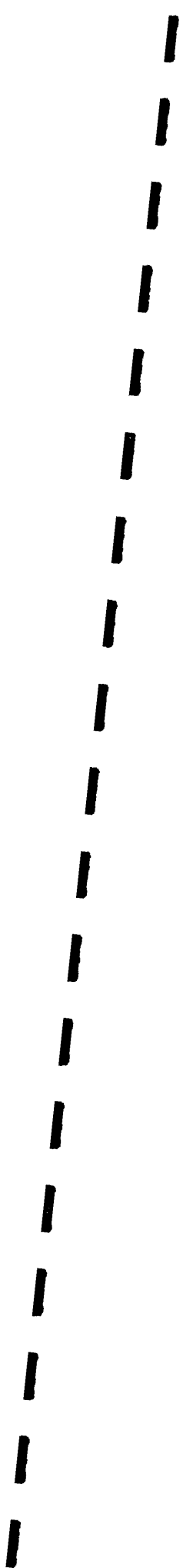
- Je voulais vous remercier du miroir que vous m'avez offert en me mettant au monde. Simplement, il n'existe plus. Ce matin, en faisant ma toilette, je l'ai échappé dans la cuvette de porcelaine. Vous voici quitte pour sept ans de malheur. Adieu!
- Qu'est-ce que tu dis là?
- Je pars en voyage.

J'ai redécoré l'intérieur de mon palais, principalement avec des livres : «ça» lisait, «ça» écrivait. «Ç a» notait des phrases partout. Sur les murs, les meubles. Sur les t-shirts aussi. Écrire n'épuisait pas. Puis un jour, trois chats sont venus gratter de la patte à ma porte. J'ai toujours prévu des réserves de lait, en imaginant le moment où cet événement se produirait. Ma mère, elle, n'a jamais aimé un chat. La seule représentation mentale de cette chose poilue la faisait vomir. Quant à mon père, il n'avait toujours été qu'un tigre de papier. Je m'en étais aperçu trop tard, avant d'apprendre à écrire. Avant d'apprendre à jouer à saute-mère. Mais il n'était peut-être pas trop tard pour le reste, le vrai «je», le fictif et l'autre. J'aimais les félins. Ils me faisaient réellement aimer la vie, même quand ils m'embêtaient avec leurs miaulements d'encre au beau milieu d'une phrase. J'ai ouvert la porte à cette trinité, que j'ai aussitôt examinée de près : pas de puces, pas de sexe non plus. Tous eunuques, et dégriffés. Je n'y étais pour rien. Je les ai baptisés après cette ins-

pection : Michou-les-boules, pour l'affection bénévole; César, pour la toute-puissance imaginaire, et George Sand, la dernière. Ce dernier nom, c'était afin de me rappeler chaque jour d'écrire. Les prochains félins qui rentreront chez moi auront tous leurs atouts, leurs attributs, et de vraies pulsions textuelles.

Ensuite, je me suis rendue à la papeterie, et j'ai acheté tous les blocs d'écriture. J'ai rempli mon imaginaire. Je n'ai pas eu à acheter de crayons. Mon père, qui avait toujours rêvé d'écrire, sans jamais passer à l'acte, m'avait légué tous les siens. Juste *avant* de mourir. Juste *avant* que je ne commence à écrire.

Il est étonnant, en fin de conte, de découvrir, malgré la part d'inénarrable que contient toute vie, ce qu'on peut sauver de la perte et de l'ennui, une fois qu'on a observé le fonctionnement de l'univers en soi, la manière dont les autres se faisaient la vie et nous «faisaient l'amour». Quand j'ai enfin compris, je me suis retirée avec Édith dans mon atelier d'écriture, celui-là même où nous avons jadis été enfermées, dépossédées, assujetties. Nous nous sommes fabriqué un imaginaire de papier, et nous nous y sommes abandonnées comme à la seule *explication* possible.



4. Conclusion générale du mémoire

Au début, écrire relevait de l'errance. J'étais en quête d'un imaginaire qui échappait à l'imaginaire lui-même. J'écrivais, j'errais. Sitôt après l'écriture, je chiffonnais les pages brouillonnes et j'allumais de minuscules incendies, que je contemplais avec ravissement, le coeur bée, les mains sauvées, afin de pouvoir recommencer. Les pages que je noircissais, les histoires que j'honorais, je les réduisais en cendres.

Avant de pratiquer le métier d'incendiaire, je m'exerçais à n'être personne. C'était moins troublant pour les autres. Je notais toutes sortes de choses sur des bouts de papier, des fragments de la vie déconstruite dans mon imaginaire, et je les ensevelissais, déchiquetés, dans les poubelles de la maison.

Jusqu'au jour où je me suis mise à me méfier des poubelles elles-mêmes. Sur mon chemin, jadis, se trouvaient de plus itinérants que moi, qui cherchaient, en fouillant les vidanges, une nourriture gastronomique de survie. Ils ramassaient tous les morceaux qu'ils trouvaient, recollaient ensemble les débris de quelques cadavres abandonnés par moi, déchiquetés, qu'ils me resservaient ensuite avec un regard loup. Ils souffraient d'une nécrose psychique, je le sais maintenant, nécrose avec laquelle je n'avais rien à voir. Ils m'assassinaient quand même. Je m'écroulais sous leurs paroles et je faisais bientôt semblant de mourir à leurs yeux. Je ne mourais jamais aux miens. Jamais tout à fait. J'accumulais les preuves d'une précoce et précaire initiation au monde adulte, de même que les matériaux qui plus tard serviraient ma résurrection. Ce mémoire était un parcours autour de la résurrection. C'était une fabulation de ressuscitée de l'écriture.

J'ai installé cette mise en scène afin de présenter mon lieu de naissance à l'écriture, qui était un lieu où tous les piétinements étaient permis, d'où écrire n'allait pas de soi. J'ai puisé dans cette réserve d'images afin de pouvoir affirmer que je n'écrivais pas de main morte.

Au début de la rédaction de ce mémoire -- long, long début --, en même temps que je ressentais une irrésistible pulsion textuelle (presque primaire), une tendance irrépressible favorisant l'expression de la fiction (qui est le plus souvent un état second, voire fécond), j'ai détourné la langue au moins sept fois *avant* d'étouffer la bouche pleine. *Avant* de me décider à attraper mon sujet par la peau du «je».

À la fin de l'écriture de ce mémoire de création à deux volets -- voire de formation --, je reconnais qu'il y a toujours en moi une parole qui refuse de se livrer. Je suis devant celle-ci, et j'ai peur, d'une peur qui n'a tout de même rien empêché. Au contraire, cette peur de «n'être» pas à la hauteur de cette parole en a propulsé la syntaxe et l'a poussée au bout de son expression. C'est dans ce processus que «ça» écrivait, que «je» continue d'écrire : «je» suis devenue mon propre personnage d'écriture, de la manière même dont Édith, maintenant et à travers moi qui lui prête et emprunte une existence de papier et d'autres lieux d'extase, s'appartient : elle est née de l'écriture, et pour l'écriture. Je n'ai jamais cherché qu'à débrouiller les pistes de l'une et de l'autre, qu'à proposer une autre lecture à la vie, moins immédiate, plus poétique. Moins «langue maternelle». Plus intime, c'est-à-dire plus imaginaire et polyvalente. Toutefois, je n'ai pas voulu en sacrifier l'originalité. Ainsi, cette parole, qui élabore le texte et le rend lisible par d'autres, est aussi celle qui manque au texte. C'est du moins ainsi que je perçois l'ensemble de ce mémoire : on rêve d'avoir accès à une parole, mais celle-ci ne nous est pas

donnée d'emblée. J'ai toujours cette phrase de Virginia Woolf en tête et depuis que je l'ai lue, elle ne m'a plus quittée : «Je ne peux pas me permettre de parler, sinon je sombrerais à de telles profondeurs que je ne m'en remettrais jamais» (Journal, tome VI, p.308). Longtemps, j'ai refusé de parler et ce refus était une façon de ne pas mourir. Je n'avais envie que d'aveuglements et de silences, ne plus rien voir, ne plus rien entendre. Maintenant, je peux au moins me permettre de raconter des histoires.

Une vérité se propose maintenant à ma lecture : l'écriture est le lent travail d'une main que l'on porte sur soi d'abord. Exagérément consciente de cela, j'ai cessé d'écrire *avant* de commencer, et bien que je ne me sois jamais rêvé comme une auteure sans livre. Ce rêve d'écrire justifie ce premier recueil de récits, qui relève de sa propre nécessité. Je traîne pourtant ce propos de Cioran, qui me fait craindre l'apparition de ce livre : «Un livre sans nécessité est un livre qui aurait été meilleur...s'il n'avait pas été écrit» (Cahiers, p.780). Mais la réalité est que j'ai écrit ce livre en toute nécessité.

M'est aussi apparu ceci, en rédigeant ce mémoire, à savoir qu'écrire, même de la fiction, et je pense que toute écriture est rendue possible grâce à la fiction, ne (se) justifie (en) rien, ne demande surtout pas à être justifié. La fiction ne donne qu'un sens (é)mouvant à la vie qui, elle, est toujours en train de s'écrire, de se frayer un chemin, à travers soi comme à travers tout autre, même celui qui n'écrit pas. J'aime quand la fiction a la force d'une parabole. Elle -- la fiction -- impose, ou propose un vécu à la personne qui écrit et qui n'a pas pu écrire *avant* d'apprendre à lire à même le regard des autres, à même la vie d'abord. C'est dans ces regards que nous nous approprions un premier alphabet, et non le moindre. Ce n'est qu'ensuite que des livres viennent à soi (les dictionnaires, les précis de grammaire, les contes, les romans, les recueils

de poésie, etc.), dans le désordre les uns des autres, s'appelant les uns et les autres, dans l'unique but de combler cette part de soi qui manque à la littérature (j'emploie ici le mot dans son sens général), et la part de littérature qui manque à soi, parts sans lesquelles aucune existence (ou expérience) n'est réellement manifestée. Tous ces livres -- ceux que nous lisons, ceux que nous écrivons -- tombent un jour entre nos mains dans le seul but d'y renaître, d'y être aimés, voire transformés par cet amour, et d'y mourir. Ainsi naquit TIRER LA LANGUE, et la mort était déjà inscrite dans ses gènes, dans son «génie» créateur, et forcément fictif, comme seule la réalité savait «l'être *avant* le néant», *avant* de s'écrire. Car contrairement à Romain Gary qui écrit d'abord, du moins le prétend-il dans La nuit sera calme, pour aller chez les autres, moi, j'écris d'abord pour rentrer chez moi et chasser les violeurs de mon temple.

La fiction inscrit donc un vécu qu'elle récupère comme elle peut et qui devient un inconditionnel matériau d'écriture. Elle interpelle la personne qui écrit et encore la personne qui lit : nul n'accède aux différents codes de langage s'il n'a pas d'imaginaire, et aucun imaginaire n'est gratuit. À la fin de la rédaction de ce mémoire, je formule différemment ce postulat qui fut, tout au long de la rédaction, un indéfectible support narratif. Je saisis déjà tout l'arbitraire de celui-ci. Je crois maintenant que nul n'accède au langage s'il ne maîtrise d'abord cet imaginaire duquel il laisse surgir une forme du contenu, et non le contraire, sans rien lui imposer. Et pour le maîtriser, il faut en posséder quelques clefs, c'est-à-dire un certain alphabet collectif.

Dans le contexte de ce mémoire, il y avait un énorme risque d'écrire un tel recueil de récits non traditionnels, qui défiaient la logique linéaire habituelle. Et ... qui leur tirait la langue, peut-être? Je n'ai rien voulu forcer, ni

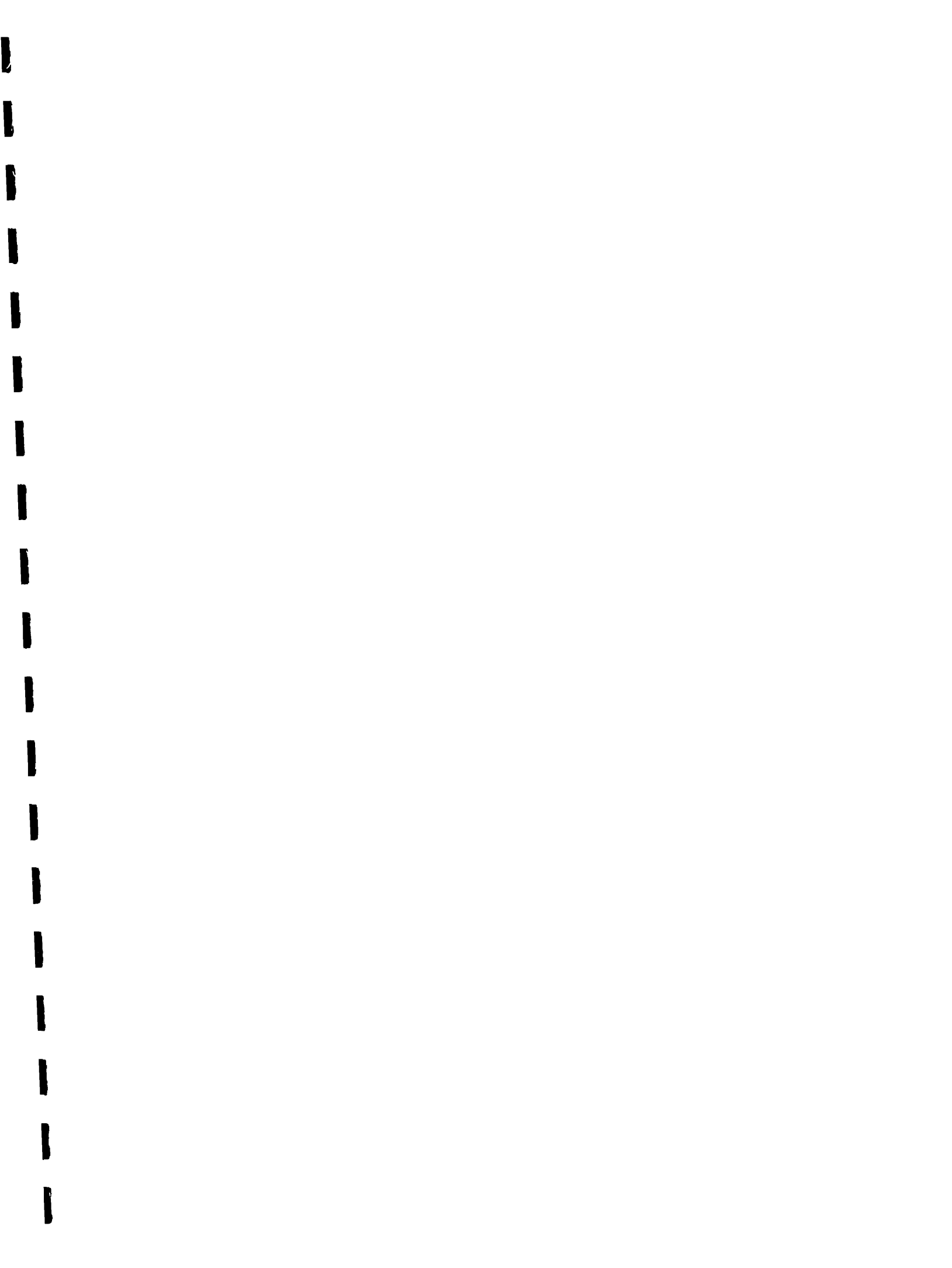
le contenu ni la forme, tout simplement parce que cela ne me ressemble pas. Je reconnais toutefois que ces récits sont des hybrides qui marient les genres, de même que des récits aux structures spatio-temporelles éclatées. Leur contenu a imposé à chacun une forme, et la forme de chacun intègre son contenu. En lisant, en écrivant, j'ai couru ce risque d'être moi, et encore celui de n'être personne à part celle-là, parce que je devinais que c'était la chose la plus invraisemblable. J'ai pris le risque de ne rien écrire en dehors de ce qui s'imposait à mon écriture. Ne rien écrire comme un autre aurait écrit. «Je» n'est pas un autre, même si plusieurs autres ont, au préalable, servi (à) sa formation. En réalité, aucun «je» ne saurait exister ni se définir s'il n'établissait au préalable des rapports étroits avec d'autres qui ont servi ses repères, rapports tout aussi personnels et relatifs soient-ils. Je n'ai pu donner mon nom et mon corps qu'à cette conscience toujours en train de s'écrire.

Je n'ai pu me ranger du côté de personne, sauf du côté du texte qui voulait s'écrire. Sauf aussi du côté de mes personnages qui, s'ils le voulaient autant que moi, pourraient maintenant se percevoir comme des auteurs à part entière. Pour y arriver, il s'agit simplement de lever quelques interdits, de défier ses censures. Je me suis bientôt abandonnée au plaisir du texte.

Il était aussi risqué de critiquer, ou commenter mes propres textes. Comment être *dedans* l'écriture de fiction et dehors à la fois, pouvais-je parler au-dessus de cette écriture qui était toujours en train de se faire? Je n'ai même pas essayé. Pour y arriver, j'ai plutôt choisi de relire mon recueil de récits comme s'il s'agissait du recueil de quelqu'un d'autre. Je l'ai commenté en me glissant dans la peau d'une simple lectrice, d'un certain «moi-autre». Du coup, il a cessé de m'apparaître comme un livre d'avance menacé. Ensuite, j'ai risqué cet autre regard, je ne dirais pas plus «critique» que l'autre

n'était fictif, mais simplement différent, à cause de la distance subjective qu'il imposait comme allant de soi.

Finalement, je crois que ce mémoire, en plus d'être utile à ma quête, peut servir à d'autres personnes qui, comme auteures, se retrouveraient dans la même situation que moi. Réfléchir sur son écriture, son imaginaire *pendant et après* l'écriture qui en a exploré l'imaginaire n'avait rien d'évident. Mais cela ne me semble plus impossible. Cela m'apparaît maintenant relever d'une nécessité d'être, non seulement le sujet et l'objet de ses «fictions et autres réalités» sous-jacentes, mais aussi le projet articulé d'écriture, projet lui-même doublé de quelques réflexions plus ou moins *impertinentes* qui lui ont donné le souffle et la vie, des références et une syntaxe.



5. Épilogue du jeudi 11 février 1999

Mes premiers désir et volonté, quant à l'élaboration de ce mémoire de création à deux volets, fiction et essai, étaient de plaider en faveur de la nécessité d'écrire. Écrire, décrypter l'unique qui, dans la vie de tout un chacun, se présente d'abord et souvent «par le siège», et non par la peau du «je». Je voulais explorer de manière formelle ma nécessité, de même que mettre en lumière et en rapport avec la mienne celle d'autres écrivains, qui n'avaient rien écrit autrement. Au contraire, beaucoup d'entre eux avaient même étayé cette nécessité dans leurs journaux et correspondances, et jusque sous le couvert de leur oeuvre de fiction. Puis mon projet s'est modifié et j'ai plutôt choisi d'intégrer ce concept de *nécessité d'écrire* à la substance même de l'écriture que je pratiquais. Sans cette nécessité, je n'aurais rien écrit : celle-ci est la tension de ce mémoire, la corde raide qui donne à l'arc sa tension, et encore celle qui supporte les pas de l'équilibriste, le poids du funambule --- que je suis et ne suis pas.

Ici, je peux déjà porter à votre attention les états d'esprit et de corps grâce auxquels j'ai écrit avec plaisir, et d'autres difficultés tout aussi perverses. Je peux nommer le plaisir d'écrire, là où écrire, c'est vivre plus, ou mieux, et en même temps nommer la difficulté d'écrire, de mettre en mots et en forme le *texte caché* en chacun de soi, en moi donc, pour en laisser surgir le sens, voire le *remettre en état de bruir*. Plus qu'avant la rédaction de ce mémoire, je bute main droite première contre la vie qui n'est d'abord pas transparente et qui n'offre, en définitive, aucune facilité d'expression. Le plus exigeant, *avant* et pendant l'écriture, ce fut de désapprendre la langue des autres, de la mettre

en doute et en perspective, afin de m'approprier la mienne. En effet, *avant* d'exister, la réalité n'est en soi que chaos, que scènes originelles et analphabètes, que sensations physiques et psychiques, que perceptions ou impressions plus ou moins vagues, que contenu sans forme précise, que néant d'être, qu'indéfinition intime, tout cela qui ne subvient pas aisément à son corps et esprit défendants. Et j'estime dès lors que c'est un énorme défi au néant, que celui de tenter de nommer cet indicible qui nous concerne tous de manière unique, ne serait-ce qu'un mot à la fois, une phrase, une page, qui nous initie et nous confronte à nous-mêmes, à une définition sans cesse remise en cause et en mouvement. J'ai, tout au long de l'écriture, transigé avec le réel, ou ce qu'on définit comme tel, et j'ai voulu élever jusqu'à hauteur de langage et d'imaginaire ce qui n'existait pas avant d'être exhumé, ou exprimé, sauf de manière clandestine, sauf camouflé dans quelques obscurs replis de la mémoire. Tout s'est passé comme si l'écriture m'avait redonné accès au monde, et ce, à travers les histoires que je racontais.

Écrire et imaginer vont de pair avec lire et écrire. J'ai écrit après avoir lu, longtemps lu. À travers la lecture et l'écriture que je vous ai présentées, j'espère que je vous aurai tous indubitablement convaincus de l'importance de **Tirer la langue** à vos pairs et à vos miroirs, en même temps de l'importance de **tirer la langue** de soi, au moins de temps en temps, c'est-à-dire persuadés chacun de l'importance de s'écrire à la première personne aussi bien qu'à d'autres, s'il le faut, en public autant que dans les marges.

Suite aux lectures que j'ai faites, dans les livres et en direct, celles qui ont balisé ou court-circuité mes rapports au monde, celles qui m'ont interpellé et m'interpellent toujours, j'ai renouvelé mon lexique, ma syntaxe et ma grammaire. Tout cela a favorisé l'émergence d'un sujet, d'un projet et d'autres

objets d'écriture. J'ai lu et j'ai écrit pour le meilleur et pour pouvoir supporter le poids d'un recueil de récits qui voulait depuis longtemps naître de ma conscience. Mon expérience d'écriture a été transfigurée par des dizaines d'autres expériences de lectures et d'écritures, toutes aussi fabuleuses les unes que les autres, révélatrices de soi et du monde, autant de formes noires d'encre et de sens, formes sans cesse parachevables grâce au contenu que chacun y rajoute.

En ce qui touche plus immédiatement à l'élaboration de mon mémoire, dès après une quantité et une qualité de lectures, et à la suite de la production d'un plan sommaire de travail, j'ai opté pour l'écriture du volet fiction, avant de m'attaquer au volet essai. J'ai en effet voulu visiter et parcourir d'autres inconscients et imaginaires, avant d'entreprendre ma propre *traversée des apparences*, avant de réfléchir de manière plus ou moins formelle à ce que tout cela m'avait apporté, avant d'offrir à la fiction le corps complémentaire qui l'avait vu naître. Cela a structuré un essai intitulé **J'ÉCRIS**. Je m'interroge encore là-dessus : étais-je davantage tentée par l'écriture de fiction que par l'autre, ou avais-je surtout, sur le moment, envie de raconter des histoires dont l'imaginaire n'endormirait personne? Chose certaine, j'écrivais tout parce que je n'avais plus autant envie de tenir ma langue. Je crois que ce mémoire, intitulé **TIRER LA LANGUE**, est la seule réponse tangible, du moins en ce qui concerne sa forme. Dans ses **Cahiers**, publiés en 1997, Cioran, qui a fait de l'écriture l'expérience même de la lucidité de l'être, écrivait : «Chaque être émerge on ne sait d'où, pousse son petit cri et disparaît sans laisser de trace» (p.456). Outre le fait que ce passage soit assez pathétique, il a renouvelé mon souffle. En effet, d'où émerge-t-on lorsque l'on prétend vouloir écrire afin de «pousser son petit cri et disparaître?» Je l'ignore depuis toujours. Ce que je

sais, par contre, c'est qu'entre mes mains l'écriture est un lieu d'émergences de toutes sortes, un lieu de connaissance de soi et du monde, une terre d'accueil sans frontières, et que ce lieu permet d'apparaître avant de disparaître --- de nouveau. Je crois d'ailleurs que ce lieu est, ou pourrait être pour chacun, un lieu où se «faire être», là où, avant d'écrire, nous sommes quelques fois en train de nous «faire avoir», bien que nous ne le sachions pas tous. La lecture offre aussi ce privilège de se «faire être», de visiter la vie autrement. La seule erreur, mais en serait-ce vraiment une --- sauf pour soi --- serait de refuser de «lâcher son petit cri avant de disparaître», de se priver de sa voix et d'en priver l'autre qui, peut-être, s'il partageait à son tour la sienne, pourrait comme nous renaître de ses propres sens.

Pourquoi ce titre **TIRER LA LANGUE?** Chez moi s'articule un certain refus de l'hérédité. Je me méfie de l'hérédité comme de la langue maternelle, aux sens propre et figuré. C'est un refus d'être assimilé, de me laisser interpréter et définir par quelqu'un d'autre la vie durant. C'est à cause de ce refus global si j'ai décidé de cesser de résister à l'écriture, si je m'en suis donné l'autorisation envers et contre tous, et encore à cause de lui si j'écris noir sur blanc, à la première et à toutes les personnes du singulier et du pluriel, si je sens que l'écriture l'exige.

Et c'est encore à cause de ce refus si j'ai des désirs de publication. Écrire porte aussi ce désir-là, soit celui de sortir de l'anonymat intime et social de son nom. Joignant le plus humblement possible ma voix à d'autres, qui m'en ont ouvert le chemin, à travers cet essai et ce recueil de récits, j'espère ainsi susciter de nouvelles voix, réflexions et avenues. Il ne s'agit jamais, à travers l'exploration et le don de son écriture, d'offrir à quiconque des pensées et des émotions de remplacement. Au contraire, je veux susciter la nuance de

l'autre. Jamais il n'a s'agi pour moi d'écrire et de proposer «une voix pour toutes», pour que d'autres se taisent. L'écriture n'est ni un absolu ni un intégrisme, elle n'impose rien, jamais, sauf un *vécu* modifié qu'elle propose à une autre lecture, à la lecture de vie de chacun, tout en sollicitant sa voix de lecteur, qui est une voix virtuelle d'auteur. Enfin, de même qu'on se déplace à pieds tâtons dans le noir, de même se déplace-t-on à voix tâtons dans la lecture et l'écriture, mais cela n'est plus jamais pour moi une raison de me taire et de céder ma parole aux autres. Mais je comprends qu'on hésite avant d'écrire noir sur blanc, avant de se donner corps et âme à la conscience d'exister aussi bien en dehors du désir des autres qu'ancré en celui-ci.

À travers ce recueil de fictions, j'ai été amenée à visiter quelques extrêmes en ce qui concerne la problématique du viol de soi par les autres, qui est devenue ma problématique d'écriture. Ce viol de soi, est-ce une métaphore du réel et des origines ou une réalité qui demeurerait simplement innommée --- et innommable --- avant l'écriture? Je crois que nous naissons tous plus ou moins violés corps et âme, inscrits par d'autres mains, d'autres fantasmes, et notre surmoi ne témoigne-t-il pas de lui-même contre tous ces viols de soi, souvent commis par d'autres violés? Nous existons d'abord en répondant au désir des autres sur soi, et nous dépendons longtemps de la qualité de ces désirs. On dirait qu'ils sont de vieux réflexes de survivants. Pourtant, plus nous vieillissons et plus l'institution première s'agrandit, plus nous nous introduisons --- ou sommes introduits --- dans un monde élargi et plus nous sommes confrontés aux désirs des autres. Mais les désirs des autres n'existeraient-ils que pour nous renvoyer aux nôtres, afin que nous prenions notre propre mesure, que nous nous définissions contre cette indéfinition première de soi, celle qui nous fut présentée la première.

L'écriture est un chemin, je n'est pas un autre, mais ... mais qui est-ce justement? La question est sans cesse reposée à chacun à travers le parcours de l'histoire universelle, ou générale, et il me semble que la réponse est davantage dans le cheminement que l'écriture de chacun propose (et suppose), qu'une réponse à sens unique. À travers ces récits, j'offre une autre manière de survivre aux uns et aux autres.

Peut-être ce mémoire est-il un traité de désobéissance à la voix maternelle, mais j'en doute. Je me suis simplement autorisée à écrire le monde autrement, à un usage plus personnel de cette langue, que j'ai bientôt transformé en langage. J'ai voulu la faire bouger, défiger ses syntagmes, ses absolus et ses expressions, ses préjugés et ses morales, l'inciter à exprimer autre chose que des lieux communs, l'ouvrir à d'autres subjectivités, d'autres plaisirs, lui proposer de nouvelles difficultés d'expression, dont la mienne. Je suis bel et bien le sujet qui écrit. J'ai voulu me dévier, sans exhibitionisme. C'est pourquoi ce document n'est, ou ne saurait être qu'un embryon autobiographique. Et si Madeleine Gagnon prétend, dans **Le deuil du soleil** (1998), qu'écrire l'intime est impudique, rien n'empêche que son *petit dernier* me semble tendu dans l'effort de se dévoiler, et que je prétends de plus en plus que seul le mensonge est impudique, même si la vérité n'offre à personne une voix à sens unique ou universelle. Mon écriture relève de cette loi intime, qui est une pierre angulaire à cet édifice que je tente de construire en écrivant ce que personne n'a écrit avant moi.

À la p. 237 de ce mémoire de formation donc, j'écrivais que «ce recueil de récits était sans doute celui d'un règlement de corps avec la vie», et non pas celui d'un règlement de compte. Sans doute est-ce une formule améliorée pour mon usage personnel des sous-entendus, par contre ce n'est

jamais un simple jeu de mots et encore moins un jeu gratuit de sens. Il n'y a aucune volonté d'artifice dans ce glissement sémantique d'un mot à l'autre. Défiger les expressions et les présupposés, défiger la et les langues, les morales, je l'ai déjà mentionné, voilà ce qui m'intéresse. Je refuse toutes les prisons de la langue maternelle, même si c'est de cet héritage que j'ai «tiré ma langue», et toutes les prisons de n'importe quel «je» ou «nous», qui ne sont plus que des pronoms personnels, c'est-à-dire qui n'englobent plus, pour moi, ni l'individu ni la collectivité. Ils sont des référents, non des magistrats despotes et cruels. Élaborer un imaginaire personnel, issu de l'autre forcément, mais subjectivable, remis en état de bruire à son corps défendant, je le répète, voilà ce qui m'intéresse, et m'a intéressée. À peu près autodidacte, Virginia Woolf affirmait elle-même que «dans la littérature, c'est le tranchant personnel qui compte.» Et moi je tranche toujours en faveur des vies uniques.

Avant d'écrire --- mais, bien sûr, j'écrivais déjà clandestinement avant d'essayer d'écrire «pour de vrai», je n'avais aucune histoire ni aucune mémoire à honorer, ni celles d'aucun autre personnage, fictif ou réel. J'étais un lieu d'inscriptions, rien d'autre. Autour de moi, la vie entière était la suprême institution et elle gérait toute la population, l'individu isolé autant que les masses, le bien-être autant que le mal-être social. Je ne me rangeais ni d'un côté ni de l'autre, j'observais les choses aller, la vie se faire. Comme je l'ai écrit, j'ai toujours besoin de mes yeux dans les situations d'urgence. J'observais donc le monde, et j'attendais : qui ou quoi, je l'ignore toujours, mais peut-être m'attendais-je tout simplement? Quoi qu'il en soit, un jour, envers et contre tous, les personnes de pouvoir et les indigents aussi, je m'accordai l'ultime *im*permissio*n* d'écrire, celle-ci ne pouvait m'être accordé

par aucun autre. Je me rangeai aussitôt de mon bord, pour ne trahir personne, et je commençai à écrire. Je balançai par-dessus l'épaule mes secrets de famille et de société, des générations de secrets, et j'écrivis. Je rompais ainsi le pacte avec tous les détenteurs de mes faux silences, les impersonnels et les collectifs, les héréditaires et les autres, mes propres censures, et ce, en essayant d'éviter les pièges à conviction faciles de l'autobiographie et de l'imagination pure. Mon écriture se range quelque part entre ces deux extrémités-là.

Du coup, je cessai de me comparer à la vie entière et à ses institutions politiques, économiques (sauf de soi), sociales et autres, et je refusai aussi de comparaître une fois de plus devant ce tribunal à la fois réel et imaginaire, c'est-à-dire fait sien par la force des choses. Peu à peu, je récupérai l'usage de mes cinq sens, de mes émotions et de tout ce que je n'étais pas censée éprouver, parce que cela dérangeait l'ordre établi depuis des générations. Je m'assis à ma table d'écriture, et j'écrivis.

À force d'écrire, je rompis les derniers liens de connivences avec quantité de miroirs. Cela me permit de «revenir à moi», de reprendre conscience, comme on dit, en dehors des autres, mais sans les quitter. Autour de la table, chacun avait ses raisons de poursuivre, mais ce n'étaient plus les miennes.

Comme l'écrit Michel-François Lavour, professeur et éditeur en France, à travers trois petits vers qui forment un magnifique haïku, publié dans **Haïku sans frontières** :

Le héros est mort / à la première ligne / du roman que je voulais écrire.

Après cette mort, il ne restait plus que le texte à écrire.

Cela m'a libérée dès le début, et il ne resta, entre mes mains d'auteure, aucun héros, aucune héroïne à faire vivre davantage qu'un autre. Je n'étais qu'assise telle un témoin en face de personnages, de narrateurs et de narrataires qui tous essayaient de s'en sortir, de se hisser à leur propre hauteur. Comme auteure, je leur offrais une écriture, une pertinence, et cela me suffisait.

Bien sûr, à travers ce mémoire, je vante quelques uns des mérites de la lecture et de l'écriture, des états de chair et de grâce textuellement transmis par elles deux, je vante des univers qu'elles permettent sans cesse de revisiter, et même de révéler. Je mets en évidence quelques uns des codes de la lecture et de l'écriture complémentaire, de cela qui donne un pouvoir à la vie pendant la vie, ce pouvoir de pousser son minuscule «je» dans le monde, et d'assumer sa liaison avec d'autres, d'en tirer d'extrêmes conjugaisons et voire, de l'élever à sa hauteur et à nulle autre. C'était ma seule prétention.

* * *

J'espère que ce bref exposé des lieux d'écriture de ce mémoire ne vous aura pas semblé trop obscur, ou hermétique. Quoi qu'il en soit, avant de terminer, je voudrais vous faire part de mes désir et volonté quant aux suites de ce mémoire. Dans un premier temps, je désire m'en détacher complètement. De toute manière, il est déjà né à lui-même et cette naissance m'offre, de surcroît, un second souffle. Je veux maintenant parachever le recueil de récits, de même que modifier l'essai en une éloge publique de la lecture et de l'écriture. Ces deux-là m'ont tout redonné, la vie et l'espoir, un langage personnel, une vérité, et tellement d'autres repères qui me manquaient *avant* de lire et d'écrire.

Avant de terminer, je veux remercier avec gratitude chacun des membres de mon jury. D'abord, mon directeur, Robert Giroux, pour la générosité de son support et pour sa patience, de même que pour m'avoir attendue au détour de moi-même et de mes difficultés d'écrire; Joseph Bonenfant, pour sa généreuse sollicitude, sa passion jamais démentie envers la littérature, lecture et écriture en général, et même envers les écritures comme celle que je pratique en défrichant ma voix, une phrase à la fois, passion qui m'a donnée de découvrir la mienne; et André Marquis, pour m'avoir envers et entre tous accordé, presque secrètement et comme l'écrit Gustave Flaubert à une amie, dans **Préface à la vie d'écrivains**, «le mérite d'être vrai[e]», de suivre mon chemin d'écriture. Et enfin merci aux autres qui m'assistent aujourd'hui, et pour qui la littérature est cosubstantielle à la vie.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

Le silence m'a toujours aliénée. J'ai
besoin de démonstrations.

Anaïs Nin

Bibliographie

ALBALAT, Antoine.

L'art d'écrire, Éd. Armand Colin, Paris, 1899, 1992, 320 p.

BEAUPRÉ, Viateur.

Paroles allant droit, Éd. La lignée, Saint-Hyacinthe, 1985, 116 p.

BEAUDOIN, Pauline et Lucie Forget.

Le récit de fiction, Éd. La Lignée, Saint-Hyacinthe, 1993, 234 p.

BELLEMIN-NOËL, Jean.

Vers l'inconscient du texte, PUF, Vendôme, 1979, 208 p.

BLANCHOT, Maurice.

L'espace littéraire, çd. Gallimard, Paris, 1955 / Folio, 1988, 384 p.

BOBIN, Christian.

La part manquante, Éd. Gallimard, Paris, 1989 / Folio, 1985, 108 p.

Souveraineté du vide / Lettres d'or, Éd. Gallimard, Paris, 1985 / Folio, 1996, 108 p.

L'homme du désastre, Éd. Fata Morgana, Montpellier, 1986, 64 p.

L'inespérée, Éd. Gallimard, Paris, 1994 / Folio, 1996, 122p.

La merveille et l'obscur, Éd. Paroles d'Aube, Vénissieux, 1996, 88 p.

CIORAN.

Syllogismes de l'amertume, Éd. Gallimard, Paris, 1952 / Folio, 1987, 160 p.

De l'inconvénient d'être né, Éd. Gallimard, Paris, 1973 / Folio, 1987, 256 p.

Cahiers, Éd. Gallimard, Paris, 1997, 999 p.

DUCHARME, Réjean.

L'avalée des avalés, Éd. Gallimard, Paris, 1966, 282 p.

DUMORTIER, J.-M.

Écrire le récit, Éd. Du Boeck-Duculot, Bruxelles, Paris, 1986, 252 p.

ESCARPIT, Denise et Bernadette Poulou.

Le récit d'enfance, Éd. Du Sorbier, Paris, 1993, 314 p.

FLAUBERT, Gustave.

Préface à la vie d'écrivain, ou Extraits de la correspondance, Éd. Seuil, Paris, 1963, 304 p.

GARY, Romain (Émile AJAR)

La vie devant soi, Éd. Mercure de France, 1975, Mayenne, 270 p.

La promesse de l'aube, Éd. Gallimard, Paris, 1960 / Folio, 1973, 384 p.

La nuit sera calme, Éd. Gallimard, Paris, 1974 / Folio 1976, 384 p.

JACKSON, John E.

Passions du sujet, Mercure de France, Mayenne, 1990, 256 p.

JULIET, Charles.

Journal I (1957-1964), Éd. Hachette, Évreux, 1978, 326 p.

Journal II (1965-1968), Éd. Hachette, Évreux, 1979, 264 p.

Journal III (1968-1981), Éd. P.O.L., Lonrai (Orne), 1997, 407 p.

Journal IV (1982-1988), Éd. P.O.L., Lonrai (Orne), 1994, 364 p.

Trouver la source, Éd. Paroles d'Aube, Vénissieux, 1993, 112 p.

Lambeaux, Éd. P.O.L., Lonrai (Orne), 1995, 160 p.

KAFKA, Franz.

Journal, Éd. Grasset, Paris, 1954, 686 p.

LEJEUNE, Philippe.

La mémoire et l'oblique, P.O.L., Paris, 256 p.

«*Cher cahier*», Éd. Gallimard, Paris, 1989, 264 p.

MAJOR, Jean-Louis.

Entre l'écriture et la parole, Éd. Hurtubise HMH, Cap-Saint-Ignace, 1984, 370 p.

NIN, Anaïs.

Journal d'une jeune mariée (1923-1927), Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1986, 384 p.

Journal 1931-1934, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1969 / Le Livre de Poche 1979, 512 p.

Journal 1934-1939, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1970, 384 p.

Journal 1944-1947, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1972 / Le Livre de Poche, 1977, 448 p.

Journal 1947-1955, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1974 / Le Livre de Poche 1978, 448 p.

Journal 1955-1966, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1977, 512 p.

Journal 1966-1974, Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1982, 486 p.

Le roman de l'avenir, Éd. Stock, Saint-Amand (Cher), 1973, 216 p.

Le Feu (Journal inédit et non-expurgé 1934-1937), Éd. Stock, Poitiers / Ligugé, 1997, 544 p.

- PAVEL, Thomas.
L'univers de la fiction, Éd. Seuil, Paris, 1988, 216 p.
- PELLERIN, Gilles.
Nous aurions un petit genre, Éd. L'Instant même, Montmagny, 1996, 224 p.
- RICOEUR, Paul.
Soi-même comme un autre, Éd. Seuil, Paris, 1990, 442 p.
- RILKE, Rainer Maria.
Lettres à un jeune poète, Éd. Grasset, Paris, 1937 / Les Cahiers Rouges, 1986, 152 p.
- ROY, Gabrielle.
La montagne secrète, Éd. Stanké, Montréal, 1978, 240 p.
La détresse et l'enchantement, Éd. Boréal, Montréal, 1984, 512 p.
- ROYER, Jean.
Écrivains contemporains. Entretiens 1976-1989, Éd. Hexagone (5 vol.), Montréal.
- SALLENAVE, Danièle.
Le don des morts, Éd. Gallimard, Paris, 1991, 192 p.
- SEMPRUN, Jorge.
L'écriture ou la vie, Éd. Gallimard, Paris, 1994, 326 p.
- TADIÉ, Jean-Yves.
Le récit poétique, Éd. PUF, Paris, 1978, 208 p.
- WHITFIELD, Agnès et Jacques Cotnam.
La nouvelle : écriture(s) et lecture(s), Éd. XYZ, Cap-Saint-Ignace, 1993, 228 p.
- WIESEL, Élie.
Mémoires I (Tous les fleuves vont à la mer), Éd. Seuil, Paris, 1994 / Coll. Points 1996, 640 p.
Mémoires II (Et la mer n'est jamais remplie) Éd. Seuil, Paris, 1996.
- WOOLF, Virginia.
Journal I, Éd. Stock, Saint-Armand-Montrond (Cher), 1981, 406 p.
Journal II, Éd. Stock, Saint-Armand-Montrond (Cher), 1982, 490 p.
Journal III, Éd. Stock, Mesnil-sur-l'Estrée, 1983, 434 p.
Journal IV, Éd. Stock, Mesnil-sur-l'Estrée, 1985, 276 p.
Journal V, Éd. Stock, Saint-Armand-Montrond (Cher), 1986, 336 p.
Journal VI, Éd. Stock, Saint-Armand-Montrond (Cher), 1987, 348 p.
Journal VII, Éd. Stock, Mesnil-sur-l'Estrée, 1989, 310 p.
Journal VIII, Éd. Stock, Mesnil-sur-l'Estrée, 1990, 372 p.

- La promenade au phare*, Éd. Stock, Paris, 1968 / Le Livre de Poche, 1983, 288 p.
- La chambre de Jacob*, Éd. Stock, Paris, 1973 / Le livre de Poche, 1984, 224 p.
- Orlando*, Éd. Stock, Paris, 1974 / Le Livre de Poche 1989, 352 p.
- Mrs Dalloway*, Éd. Stock, Paris, 1976 / Le Livre de Poche 1982, 224 p.
- Instants de vie*, Éd. Stock, 1986 / Le Livre de Poche, 1988, 286 p.
- La mort de la phalène*, Éd. Seuil, Paris, 1968 / Coll. Points, 1985, 254 p.
- La fascination de l'étang*, Éd. Seuil, Paris, 1990 / Coll. Points, 1991, 218 p.
- Une chambre à soi*, Éd. Robert Morin, Paris, 1951 / Gonthier, 1966, 158 p.
- L'art du roman*, Éd. Seuil, Paris VI, 1962, 208 p.
- De la lecture et de la critique*, Éd. des femmes Antoinette Fouque, Paris, 1988, 121 p.

TABLE DES MATIÈRES

1.	INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	4
1.1	LA PETITE HISTOIRE	5
1.2	L'HISTOIRE DE LA RÉDACTION DU MÉMOIRE	7
1.3	EXÉGÈSE DU TITRE DU RECUEIL.....	9
1.4	NOIRCIR DES PAGES OU HONORER SES HISTOIRES?	10
2.	FICTION : TIRER LA LANGUE	15
2.1	INTRODUCTION À LA LECTURE DE LA FICTION....	16
2.2	RECUEIL DE RÉCITS : TIRER LA LANGUE	22
	PREMIÈRE PARTIE : SORTIR DE L'OMBRE	23
1-	LA RUPTURE.....	24
2-	MÈRE À DEUX FACES.....	26
3-	L'ABSENCE ÉTAIT DIVINE	29
4-	LA CHAMBRE OÙ J'ATTENDS.....	31
5-	LE FIL CONDUCTEUR.....	35
6-	EXTRAIT DU JOURNAL D'UN SANS-ABRI.....	39
7-	TIRER DANS L'OMBRE.....	45
8-	ENFANCES, CIMETIÈRES.....	51
9-	LES POISSONS ROUGES.....	63
10-	LES APPARENCES ET LES RESTES.....	71
11-	MÉMOIRE, CONTREBANDE.....	77
12-	L'ISOLÉE VIVE	84
13-	LE DEUIL DE L'AUTRE	90
14-	LA POPULATION ENTIÈRE.....	95
15-	NOUS N'ÉTIIONS PAS TOUS GUÉRIS.	104
16-	L'ULTIME LEÇON DE CHOSES.....	113
17-	MIROIR DE CHAMBRE	125
18-	QUI PÈRE TROUVE.....	137
19-	LA ROBE D'ÉTERNITÉ.....	150

20- LA VIE TRONQUÉE.....	163
21- L'IDENTITÉ, UN RÊVE, DES FAITS.....	172
22- LES DEUX BRAS DE MADAME TÉRÉSA.....	180
SECONDE PARTIE : BLANC D'ENCRE MÉMOIRE.....	189
23- BLANC D'ENCRE MÉMOIRE.....	190
3. ESSAI LITTÉRAIRE : J'ÉCRIS.....	212
3.1 PRÉMICES DE L'ESSAI.....	213
LES VÉRITÉS D'ÉCRITURE.....	216
3.2 LECTURES DE CHAMBRE, VOIX D'ACCOMPAGNEMENT : DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE À LA LECTURE À ...	219
3.2.1 BRÈVE PRÉSENTATION DE LA BIBLIOGRAPHIE ET DES AUTEURS ABANDONNÉS.....	220
3.2.2 TROIS FEMMES.....	222
3.2.3 LIRE, ÉCRIRE : PREMIERS AVEUX, PREMIÈRES FERVEURS.....	223
3.2.4 AUTEURS RETENUS : CIORAN, ROMAIN GARY ET FERNANDÔ PESSOA.....	227
CIORAN.....	229
ROMAIN GARY (ÉMILE AJAR).....	233
FERNANDÔ PESSOA.....	235
3.3 ÉCRITURE, PERSONNAGES ET RÉCITS.....	243
3.3.1 ÉCRITURE ET PERSONNAGES.....	246
3.3.2 DU VIOL D'ÉDITH, MISES EN SCÈNES....	250
3.3.2 ÉCRITURE ET RÉCITS.....	257
3.3.4 JOUIR DE « MOI DIFFÉRENTS».....	267
4. CONCLUSION GÉNÉRALE DU MÉMOIRE.....	272
5. ÉPILOGUE DU JEUDI 11 FÉVRIER 1999.....	280
BIBLIOGRAPHIE.....	291
TABLE DES MATIÈRES.....	296